@

George SOULIÉ DE MORANT

**LA PASSION
de
YANG KWÉ-FEÏ**

Un document produit en version numérique par Pierre Palpant, bénévole,
Courriel : ppalpant@ugac.ca

Dans le cadre de la collection : " Les classiques des sciences sociales "
fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi.
Site web : <http://classiques.ugac.ca>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi.
Site web : <http://bibliotheque.ugac.ca>

La Passion de Yang Kwé-Feï

Un document produit en version numérique par Pierre Palpant, collaborateur
bénévole,

Courriel : ppalpant@uqac.ca

à partir de :

LA PASSION DE YANG-KWÉ-FEÏ,

par George SOULIÉ DE MORANT (1878-1955)

L'Edition d'art, Paris, 1924, 204 pages.

Police de caractères utilisée : Verdana, 12 et 10 points.

Mise en page sur papier format Lettre (US letter), 8.5"x11"

[note : un clic sur @ en tête de volume et des chapitres et en fin d'ouvrage,
permet de rejoindre la table des matières]

Édition complétée le 15 décembre 2006 à Chicoutimi, Québec.

TABLE DES MATIÈRES

[Préface.](#)

I — II — III — IV — V — VI — VII

VIII — IX — X — XI — XII

XIII — XIV — XV

XVI

XVII — XVIII

XIX — XX — XXI — XXII

XXIII — XXIV — XXV — XXVI — XXVII

[Tchrang-Rènn Ko](#)

[Référence pour les Poèmes : par page — par auteur](#)

PRÉFACE

@

Il est en tous pays des histoires d'amour, des légendes presque divines qui font palpiter tous les cœurs et troublent même les esprits les plus rudes. Mais, entre l'Occident et l'Extrême-Orient, en cela comme en tant d'autres choses, la différence est profonde.

Les Européens, pareils aux enfants et aux simples que charme surtout l'irréel, ont pour héros d'amour des personnages mythiques ou légendaires : Eros, Léda, Tristan et Yseult, Don Juan.

En Chine, au contraire, les héros de la passion sont d'une incontestable vérité historique ; leurs aventures n'empruntent rien à l'imagination irisée des poètes. Et les plus célèbres d'entre eux, la séduisante Yang Kwé-feï et son Impérial époux Ming Rwang-ti, ont si bien mêlé leurs amours à la vie même de l'Empire, que les moindres épisodes de leur existence ont été consignés dans les Annales de l'État et sont donc admis comme authentiques.

De plus, chance unique dans l'Univers, non seulement l'Empereur et l'Impératrice étaient eux-mêmes des poètes délicats dont les œuvres nous ont été conservées, mais ils avaient encore à leur Cour les plus illustres génies de la littérature chinoise : Li Po, Tou Fou, Mong Rao-jann, Wang Wé et tant d'autres, de qui l'Europe connaît et admire depuis longtemps le talent puissant et l'originalité rare. Ainsi, chacun des passages de cette touchante aventure, chacune des fêtes ou des souffrances du couple amoureux se trouvent chantés par des contemporains ou par les héros eux-mêmes, en stances demeurées immortelles.

*

L'Empereur Siuann-tsong Ming Rwang-ti « L'Ancêtre du Ciel profond, Étincelant Auguste Empereur », sixième souverain de la dynastie Trang, naquit en 685 après J.-C. Son nom de lait fut A-mann « les yeux rêveurs ». Son nom de famille était Li, et son prénom Long-tsi « le Socle-de-la-Gloire ». Troisième fils de son prédécesseur, il fut longtemps connu dans le peuple sous le nom de Sann-lang « Le Troisième Seigneur ». Son apanage fut d'abord le

La Passion de Yang Kwé-Feï

royaume de Tchrou, au centre de la Chine ; puis le Linn-trao, dans le nord-ouest. Son enfance et sa jeunesse assistèrent aux meurtres affreux qui ensanglantèrent le palais au temps de Wou Reou, la seule femme qui osa prendre le titre d'Empereur et dont le règne personnel soit enregistré dans les Annales de l'Empire Fleuri. Elle mourut enfin à 82 ans, en 705. La tante de Ming Rwang-ti, l'Impératrice Wé, voulut suivre un aussi bel exemple et empoisonna son mari en 710, mettant sur le trône un de ses fils âgé de 16 ans. C'est alors que Ming Rwang-ti s'introduisit dans le palais avec une troupe armée, massacra l'Impératrice et intronisa son père, Jwé Tsong, auquel il succéda en 712. Passionné de littérature, de musique et de peinture, il sut attirer à sa Cour les plus rares talents. Son règne marque l'apogée de la poésie et des arts en Chine. La révolte de Ngann Lou-chann, en 755, amena son abdication en 756. Il mourut en 762. Il adopta comme périodes de règne, les noms de Kraé-yuann « Le principe-ouvert » de 712 à 742, et Tiènn-pao « Les bijoux-du-ciel » de 742 à 755.

*

La ravissante Yang Yu-rwann « Bracelet-de-Jade », naquit en 720. Elle fut envoyée en 735 dans le harem du Prince Cheou, dix-huitième fils de Ming Rwang-ti. Les historiens semblent croire qu'elle ne fut à aucun moment la favorite du jeune prince. Trois ans après, en 738, elle fut aperçue par l'Empereur et fit partie de son harem, étant nommée au rang de Kwé fe « Précieuse Épouse Impériale », correspondant à Seconde Impératrice ou Première favorite, avec le titre de Traé-tchènn Kong-tchou « Princesse de la Réalité Suprême ».

Li Po (Li Taï-pe) avait quarante ans en 745 après J.-C. Il mourut la même année que Ming Rwang-ti, se noyant dans le lac Tong-ting au cours d'une promenade nocturne. Quelques biographes affirment que, dans son ivresse, s'étant penché sur l'image de la lune reflétée dans l'eau calme, il voulut s'élancer vers l'astre qu'il avait tant célébré. Ses admirateurs préférèrent croire qu'il fut ravi au Ciel par des Immortels.

Tou Fou avait six ans de moins que Li Po, et vécut jusqu'en 770. Il remplit longtemps le rôle dangereux de Censeur Impérial et fut confirmé dans cette charge par le jeune Empereur Sou-tsong, fils de Ming Rwang-ti. Mais une remarque trop sincère le fit exiler comme gouverneur d'une ville éloignée. Il

La Passion de Yang Kwé-Feï

se démit de cette charge et voyagea longtemps parmi les merveilleux paysages du Se-tchrwann. Rappelé à la Cour comme vice-ministre, il y resta six ans, puis se retira encore pour reprendre sa vie errante. Surpris par une inondation, dans les ruines d'un temple, il vécut dix jours de racines et d'herbes. Mais quand il fut sauvé, enfin, il ne put résister à sa faim et succomba au milieu de son premier repas.

Les principaux ouvrages où j'ai puisé tous les traits de ce récit sont :

Trong-tsienn Kang-mou « Miroir Universel avec résumés et développements », histoire générale en quatre-vingts volumes, écrite au XIIe siècle, par l'illustre philosophe Tchou Si, et donnant, par ordre chronologique, pour chaque événement, un résumé en gros caractères et des développements en texte plus fin.

Trang chou « Livre de la dynastie Trang » (609-910 ap. J.-C.), en deux cents sections, publié au Xe siècle par Liou Sin, et qui donne, avec un exposé détaillé des faits, des biographies complètes des principaux personnages et d'innombrables renseignements sur les sujets les plus divers.

Trang che « Les poésies des Trang », et Trang che ro-tsié « Poésies des Trang avec commentaires ». Le premier contient, dans ses trente-deux volumes, la majorité des œuvres de la dynastie, expliquant, pour la plupart d'entre elles, les circonstances dans lesquelles l'auteur les a composées.

Tchrang-cheng tienn « Le Palais de la Vie-sans-fin », pièce historique en 50 tableaux, écrite par le célèbre dramaturge Rong Cheng et représentée pour la première fois en 1655 ap. J.-C. Ce drame, dont plusieurs scènes sont encore jouées de nos jours, contient une grande partie de la vie de Yang Kwé-feï.

Un assez long poème de Po Tsiu-y (772-846 ap. J.-C.) « L'hymne des regrets sans fin », Tchrang-rènn Ko, montre comment, cinquante ans à peine après la mort des héros, leurs amours étaient déjà divinisées.

*

Ayant pris dans l'histoire le récit de chaque événement, et souvent même les paroles des Souverains, je n'ai plus eu qu'à enchâsser les poèmes à leurs

La Passion de Yang Kwé-Feï

places, aidé dans cette recherche par les commentaires indiquant dans quelles circonstances la plupart des œuvres avaient été composées.

Je me suis fait un devoir de traduire avec une exactitude littérale ces chefs-d'œuvre poétiques, dont deux ou trois à peine étaient déjà connus en Europe, et grâce auxquels nous apercevons les personnages et les décors du drame, tels que d'incomparables génies les avaient vus de leurs yeux.

Pour d'inexplicables motifs, cette tragédie, devenue légendaire, n'a jamais tenté les romanciers ni les historiens chinois : peut-être le sujet était-il trop connu ? C'est en Europe ainsi qu'elle va paraître pour la première fois.

Que n'ai-je pu la redire telle que j'en entendis parfois quelques fragments, chantés par des musiciens aveugles sur les terrasses des maisons de thé, où, par les nuits transparentes d'Asie, les rêveurs viennent, en foules silencieuses, goûter le clair de lune au bord des lacs fleuris de nélumbos.

G. S. DE M.

I

@

Des nuées printanières planent au-dessus de la ville, et promènent leurs ombres, par-dessus les murs, dans les jardins. — Le fleuve bordé de palais est diapré par le soir, et, de partout, monte la pureté plaisante des parfums de la saison. — Les fleurs, dans les vergers fouettés par l'averse, voient tomber une partie de leurs fards.

Les nouveaux Gardes du Dragon-combattant sont en rangs épais autour du Trône Impérial. — Dans le Palais-des-jasmins, les parfums brûlent lentement. — Quand reverrons-nous la Fête du Don-des-pièces-d'or ? — Quand nous griserons-nous encore à la vue des Beautés vêtues d'étoffes chatoyantes, en écoulant les luths harmonieux ? — TOU FOU.

Dans la Salle du trône, le soleil matinal pénètre librement de trois côtés, caressant au passage les colonnes de cinabre, les tapisseries brodées de vives couleurs et, sur les tapis épais aux tons d'or, le triple rang des ministres et des courtisans aux robes somptueuses. Des fumées bleues s'élèvent en spirales des hautes torchères ciselées où brûlent de subtils parfums. En haut des marches, sur le trône de jade aux griffes de dragon, le Maître du Monde, vêtu de brocart d'or, est assis, grave et songeur.

Sur les larges degrés, des objets rares sont posés sans ordre : coffrets de métaux enrichis de pierres précieuses venus du Sud éloigné, vases de néphrite sculptée débordant de grosses perles, coupes de verre translucide apportées de l'Occident lointain, rouleaux de soieries et autres offrandes de tous les peuples de la terre pour la fête des Mille-automne, la fête du Don-des-pièces-d'or, anniversaire de la naissance du Fils du Ciel.

Derrière le Siège Élevé, des jeunes femmes aux cheveux en nuages, aux longues robes flottantes, aux visages habilement fardés, jouent une mélodie douce, accompagnant les hautbois et les flûtes avec des guitares et de courtes harpes.

Des eunuques en tuniques blanches se tiennent près d'elles, portant des plateaux d'or chargés de lourds miroirs ciselés.

Le Seigneur fait un signe : la mélodie devient rythmique. Il déclame d'une voix grave :

J'ai fait fondre aujourd'hui ces miroirs en souvenir des Mille-Automnes. — Leur éclat non pareil est fait de cent métaux mêlés, — Et je veux les donner à tous mes dignitaires, — Afin que chacun d'eux, y cherchant son image, puisse y voir à jamais la pureté de son cœur.

Sur la terrasse entourée de fleurs éternelles, au bord de l'eau transparente, — Le soleil brille et fait jouer des ombres. — Les hauts dignitaires ont crié leurs vœux. — Je garderai toujours leur souvenir avec douceur dans la profondeur de mon cœur ému.

Quand le dernier écho du tonnerre des acclamations s'est éteint sous la voûte aux peintures d'or, d'azur et de pourpre, le Grand Cérémoniaire prononce les mots sacramentels :

— Si les ministres n'ont pas d'affaire urgente à exposer, l'audience est levée.

A ce moment, un vieillard à la longue barbe blanche, dont la robe d'un bleu profond est brodée d'astres, s'avance, et s'étant agenouillé devant les marches du Trône, il dit :

— Votre humble sujet, le Grand observateur du Ciel, ose élever la voix.

Sur un signe de tête du Souverain, il continue :

— O Char de lumière ! O Dix mille années ! Un événement mystérieux s'est produit hier dans le Vide immense. A l'heure où le soleil déclinait, aux premiers scintillements des constellations, une étoile éclatante est apparue, traînant à sa suite des nébuleuses aux lueurs néfastes. Elle a pénétré dans le quadrilatère du Boisseau septentrional, siège même de la Maison auguste de notre Empereur. En même temps, d'un autre côté, s'avancait vers le même point une étoile aux reflets rougeâtres. Les mouvements de la terre et du ciel étant liés étroitement, nous avons là, sous les yeux, l'image même de ce qui allait se passer à l'intérieur des Quatre-Mers. La comète, selon les interprétations antiques, représente une femme dont

l'influence bouleversera le monde. Les nébuleuses sont les membres de sa famille et ses amis. Quant à l'étoile aux reflets rougeâtres, elle est un présage de guerre et de rébellions. Ainsi donc, une Impératrice ou une épouse secondaire de rare beauté est entrée hier dans le harem. Sa famille et sa suite occuperont les plus hauts postes. Elle favorisera un étranger dont la révolte causera des désordres illimités. Inquiets dans notre cœur, nous, les Astronomes, nous avons aussitôt interrogé le Chef des Eunuques et le Ministre de la Maison... Or, aucune femme n'a pénétré hier dans le harem. Les signes étant certains, nous sommes devant un mystère que la Sagesse Souveraine peut seule comprendre et expliquer.

Ayant ainsi parlé, il se tait, et le silence règne dans la Salle immense. Le Fils du Ciel, la joue appuyée sur la main, l'avait écouté avec attention. Il reste quelque temps songeur ; puis lève enfin la tête :

— O Sage Ministre ! Depuis deux jours, aucune concubine n'est entrée dans mon palais. Ce que vous avez observé dans le firmament n'était que le

reflet d'une émotion passagère en mon âme. J'avais résolu de garder le silence. Mais le Ciel, mon Père, a vu jusque dans les profondeurs de mon esprit, et je vous expliquerai ce mystère. Hier, à l'heure où le soleil rougissant allait toucher l'horizon, j'étais seul au bord du lac, et je buvais l'haleine parfumée du printemps.

Bouleversé d'admiration devant la splendeur des cieux, l'éclat des reflets nacrés sur les eaux, la douceur des verdure nouvelles et la vivacité de teintes des buissons en fleurs, j'avais lentement pendant que s'éteignaient la pourpre et l'or du couchant, et que le globe de la lune, déesse de l'amour, versait des flots d'argent fondu sur la terre apaisée. C'est alors qu'une vision merveilleuse frappa mes regards : une Fée endormie m'apparut soudain, étendue là devant moi, près de l'eau, sur des coussins de brocart sombre. La beauté miraculeuse, l'élégance flexible de son corps alangui, ses mains aux longs doigts fuselés, l'expression de son visage, tout en elle, enfin, la proclamait une Éluée des Régions supérieures. Dans le sommeil, son âme était à demi détachée de son corps insensible et répandait autour d'elle comme un halo de lumière. Mon âme, que ses transports, devant la splendeur du couchant, avaient élevée au-dessus de moi-même, se baigna et se fondit délicieusement dans cette irradiation indéfinissable. Et moi, je percevais mille pensées brillantes et délicates. Il me semblait voir d'innombrables lueurs fugitives et charmantes dansant et s'éteignant tour à tour.

Il se tait, longtemps songeur. Alors le Grand Astronome prononce :

— Mais, Auguste Seigneur, les étoiles indiquent que la Beauté est entrée dans le palais. S'est-elle éveillée ? A-t-elle parlé ?

Le Souverain remue la tête :

— Je n'ai plus l'impétuosité irréfléchie de la jeunesse, et n'ai voulu, ni l'approcher, ni l'éveiller, ni lui parler. Quand le destin nous accorde la faveur d'une vision parfaite, il faut nous garder avec soin d'aller au delà. Nous risquerions d'en effacer l'acuité rare par une réalisation toujours inférieure. Non ! Depuis hier, je vis dans une extase de beauté dont je veux conserver à jamais l'impression pure... Vous avez l'explication du mystère.

Et sur un signe du Grand Cérémoniaire, les courtisans agenouillés touchent de leur front les tapis fleuris, se relèvent, et s'éloignent en silence, laissant le Souverain rêveur, immobile, seul.

@

II

@

Pendant que, vers l'est, au-dessus du lac, la lune monte lentement, — Cheveux dénoués, Il se laisse bercer par la fraîcheur du soir. — Sur la terrasse ouverte, étendu, Il goûte le silence et le repos.

Les lotus, caressés par la brise, Lui envoient leur haleine parfumée. — Avec un bruit clair, la rosée tombe goutte à goutte des bambous. — Il songe à prendre un luth et à chanter. Mais aucun chant ne pourrait égaler son extase.

Dans son cœur bouleversé, Il portait une image. — O bonheur ! Dans l'enchantement vespéral, un songe la fait passer devant ses yeux. MONG RAO-JANN.

Dans la Salle d'audience envahie par l'ombre de la nuit, le Fils du Ciel, seul et songeur, est encore assis. Ses deux mains reposent sur les bras griffus de son Siège Sacré. Sa tête s'appuie sur un soleil de gloire ornant la poitrine du Dragon d'or cabré dont la gueule crache des flammes et s'élève comme un dais, et dont la queue écailleuse, enroulée en quintuple cercle, figure les marches du Trône.

Dans la solitude et le silence, il s'abandonne à la griserie de beauté que sa vision avait éveillée. Il ouvre son âme aux harmonies subtiles planant dans l'atmosphère du soir, et goûte la

délicatesse des parfums que, dans le crépuscule, exhalent les floraisons lassées. Le clair de lune transparent verse de la neige sur les allées blanches, sur les fleurs des bordures, et, plus loin, sur les somptueux lotus à la tête penchée, au bord du grand lac miroitant.

Soudain, un bruit trouble la nature endormie. Des pas légers glissent sur les dalles de marbre. Le Maître du Monde lève la tête ; ses mains se crispent sur les pattes d'or aux griffes de jade. Par delà les colonnes du palais, entre les rangées d'arbustes bas, une jeune femme s'avance, la démarche balancée, un sourire timide sur ses lèvres vives.

— La Fée ! murmure-t-il. Par quel miracle la revois-je encore ?

Elle est restée debout au pied des marches montant vers la terrasse. Derrière elle, apparaît un homme aux chairs molles et blanches, aux longues robes brodées, retenues par une ceinture d'argent ciselé. Il s'avance, pénétrant dans la salle et s'agenouille :

— Moi, Chef des Gardiens des appartements secrets, je mérite mille morts. La nouvelle élue du harem aurait dû être présentée vers le milieu du jour. Mais le Char-de-lumière restait immobile. Nous n'avons pas osé troubler la Sainte Méditation... Son nom est Bracelet-de-Jade, de la famille Yang...

La jeune femme, alors, monte les degrés et vient s'agenouiller au pied du Trône, disant de sa voix musicale :

— Dix mille années ! Dix mille années ! Dix mille fois dix mille années ! La rosée de la faveur descend jusqu'à moi. J'obéis aux ordres du Ciel.

La lune, déesse de l'amour, passant à travers les colonnes, verse sa lumière tendre et lascive sur la séduction de la nouvelle élue et l'irise d'un brouillard de désir. Le Souverain, penché vers elle, boit sa vue à longs traits. Il dit enfin :

— Tu n'es donc pas une Fée ? Je ne puis croire que tu sois réelle.

Elle a un petit rire, et la clarté blanche joue sur l'orient de ses dents. Elle répond, rythmant ses paroles :

J'ai grandi solitaire à l'ombre des grands bois ; — L'humble douceur de mon parfum, le violet de mes pétales, — Se faneront sans donner un instant de plaisir. — Car je n'ai pas l'éclat du rêve.

— Poète ! s'exclame-t-il. Mon bonheur est sans pareil. Si ta vertu égale la beauté de ton visage et le charme de ton esprit, le Ciel m'aura vraiment fait un don inestimable.

Cependant, le Chef des Eunuques s'est relevé, et, courant derrière le palais, a jeté un appel. Aussitôt, de tous côtés, des serviteurs accourent, portant, les uns de massives torchères, les autres d'innombrables plateaux chargés de mets et de boissons qu'ils disposent sur des tables basses.

Bracelet-de-Jade, cependant, dit :

— Je reçois humblement l'excès de vos éloges, et je sens profondément mon indignité. Comment pourrais-je supporter l'éclat de Votre Lumière ?

Des musiciens étaient entrés à leur tour, et préludaient déjà doucement. Le Fils du Ciel, silencieux, regarde longuement sa nouvelle épouse. Enfin, il fait un signe : le rythme des instruments se précise. Il chante :

O coiffure exquise, versant un peu sur le côté, — selon le goût de la Cour ! — Visage de lotus, fait de roseur, de tendresse et de parfum ! — Sourcils d'ombre, si bien tracés qu'il n'est besoin de les dessiner à nouveau ! — O grâce divine qui parcourt et anime toute la longueur de tes boucles ! — Ne te penche pas vers moi, tu bouleverserais tout l'Empire. — Ton époux est brûlant de passion... — Tous deux encore dans la jeunesse de nos années, — Ah ! Sachons goûter l'éclat de si beaux instants !

Le Chef des Gardiens, en hâte, a pris note du poème ainsi composé, afin de le transmettre aux Historiographes qui l'inscriront dans les Annales du règne.

Le Fils du Ciel est descendu de son Trône, et prenant par la main la jeune femme, il l'a menée près des tables du festin, s'asseyant avec elle sur d'épais coussins disposés sur les tapis.

Pendant qu'ils goûtent aux mets qui leur sont offerts, l'orchestre joue les premières mesures d'un hymne ancien, et bientôt un chœur de chanteurs s'élève, harmonieux et noble, dans la nuit :

Réjouissons-nous de la Faveur ! Que les chants retentissent dans les pavillons de jade et dans les chambres d'or ! Que les rayons de l'aurore illuminent à jamais le bonheur ! — Nos regards sont éblouis d'avoir trop longtemps contemplé le Soleil. La Majesté du Dragon s'élève jusqu'aux nuages. Les parfums du printemps voltigent dans le palais. La lune ronde verse de l'or.

La foule des flambeaux d'argent fait danser des milliers d'ombres. Partout, les rideaux de perles s'entr'ouvrent. La Voie Lactée brille doucement. La destinée donne au palais un éclat nouveau. — Le phénix et le louann, l'oiseau de la passion, sont venus parmi les arbres en fleurs. Des sons harmonieux planent sur les eaux. Dans la nuit inondée de lune, puisse chacun trouver un bonheur paisible dans la lumière ou dans l'ombre !

Les dernières harmonies s'éteignent... Le Fils du Ciel regarde profondément sa compagne. Il dit enfin :

— L'éclat des flambeaux a dissipé l'ombre. Je vois mieux maintenant les regards de tes yeux, et par eux le fond de ton cœur. J'ai confiance en ta loyauté et je veux t'associer à ma vie. Mais, dis-moi, qui es-tu ? Quel est ton passé ?

— Mon père était Historiographe de la province des Quatre-Vallées...

— Qu'il reçoive le titre posthume du deuxième rang, avec le grade de Maréchal !

— Son âme est là, murmure la jeune femme. Sa reconnaissance et la mienne sont sans limites.

— Mais toi ? Quel pays heureux t'a donné le jour ? Est-il certain que tu ne viennes pas des Iles des Génies ?

— L'humble épouse, il y a déjà vingt-quatre printemps, ouvrit les yeux pour la première fois dans le village de Yunn-ling, le Tombeau-des-nuées, du gouvernement de la Paix-Universelle.

— Comment te trouves-tu dans le Palais ? Tu avais été choisie par le gouverneur de la province ?

Après un silence, elle baisse la tête et dit avec effort :

— J'avais été proposée, il y a déjà neuf ans, pour le palais... pour le palais du prince Cheou...

— Le Prince Cheou ! Mon dix-huitième fils ? tu étais l'épouse de mon fils ? L'audacieux ! Il mérite la mort.

Un frisson parcourt l'assistance devant le décret fatal. Déjà le Souverain poursuit ses questions :

— Mais comment se fait-il que l'épouse de mon fils soit présentée pour mon Palais ? Ce n'est pas lui seulement, mais encore le Maître après moi, le Premier Ministre, et

toi aussi, Kao Li-che, Chef des Gardiens ! Vous devez tous mourir !

L'eunuque s'est agenouillé, martelant de sa tête les tapis épais :

— Je mérite la mort, certes. Que le Char-de-lumière, cependant, daigne entendre mon exposé.

— Parle ! Et hâte-toi ! Les bourreaux attendent.

— Le Respectable Prince Cheou avait reçu, il y a longtemps, une jeune fille envoyée par le Gouverneur des Quatre-Vallées. Sa beauté l'ayant frappé, il avait songé aussitôt à la Majesté de son auguste Père et avait donné l'ordre de faire inscrire la Beauté sur les tablettes de jade où sont les noms des épouses impériales... Hier, il assistait à l'audience sacrée, et a cru reconnaître, dans la description du Seigneur notre Roi, cette élue du Tombeau-des-nuées. Il est venu me voir pour me demander comment il se faisait qu'elle n'eût pas encore été présentée. Nous avons découvert alors que, par une erreur de l'ancien Chef des Gardiens, la jeune fille était demeurée sous la garde de l'épouse du prince.

— La négligence de mon fils est sans excuse. Qu'il regagne sans délai son fief et qu'il n'ose jamais se présenter de nouveau devant moi. Je veux bien aujourd'hui l'épargner. Quant à toi, je ne fais que

suspendre le châtement. A la première faute que tu commettras, le plus affreux supplice te sera réservé.

La jeune femme, toute tremblante, s'est agenouillée et répète :

—Le parfum de votre miséricorde descend au plus profond de mon cœur !

Mais le Maître, souriant, lui tend la main :

—Les fleurs des flambeaux s'agitent. La lune d'amour illumine le monde. Écartons de nous les soucis et réjouissons-nous dans la nuit splendide. Et, pour qu'une heureuse influence marque cette journée, je veux dès aujourd'hui te conférer le rang de Seconde Impératrice. Que l'édit soit promulgué quand le jour paraîtra et que nul n'ose s'adresser à toi autrement que par ton titre de Kwé-feï !

La jeune femme, encore agenouillée, se prosterne en murmurant des remerciements. Il la releva :

— Viens près de moi. Jurons-nous une union éternelle. Voici des épingles d'or. Prends-les pour fixer à jamais les nuages de notre bonheur sur la soie de notre amour. Voilà une boîte précieuse, toute incrustée de diamants. Qu'elle soit toujours emplie de parfums rares qui monteront vers toi comme les sentiments de mon cœur. Et que les pierres étincelantes te rappellent sans cesse les feux de ma passion !

Toute rosie de joie et d'orgueil, elle prend les objets que le Souverain lui tend :

— Je reçois à deux mains les doux joyaux, mais je redoute, hélas ! dans mon insuffisance, de décevoir la bonté du Ciel, pareille à la Rosée douce magique.

L'orchestre entonne un hymne triomphal, pendant que le Souverain, prenant l'Impératrice par la main, descend les degrés de la terrasse, entre le double rang des porteurs de lampadaires, et se dirige lentement vers le pavillon choisi pour la nuit.

III

@

Assis, loin des jardins, au confluent de la rivière, je ne veux plus m'en retourner. — Palais et pavillons brillent au loin comme du cristal de roche. Ils éblouissent au point de sembler, par moments, n'être que des nuages diaprés.

Les fleurs de pêcher près de moi s'ouvrent délicatement ; les bourres des saules voltigent. — Mais, hélas ! les traîtres oiseaux jaunes, en ces temps, volent mêlés aux purs oiseaux blancs.

Depuis longtemps, je me suis éloigné des hommes qui ne peuvent me comprendre. — Lassé même de la Cour, me voici vraiment séparé du siècle. — Mon idéal de courtisan est maintenant aussi loin de moi que l'île fabuleuse de Tsrang Tcheou.

Mais, lorsque j'ai tout quitté, mon âge était avancé déjà. — Mes regrets sont incessants de n'avoir pas dépouillé plus tôt mes robes de cérémonie. — TOU FOU.

Vers ce temps-là, s'ouvrirent à la capitale les examens qui, une fois tous les trois ans, permettaient à quelques rares talents d'obtenir le plus haut grade littéraire, celui « d'élus » *tsiu-jenn*.

Les candidats étaient nombreux ; car chacun savait que l'Auguste Souverain ne voulait pas admettre d'illettrés à la Cour. Mais bien des étudiants, remplaçant l'intelligence par la ruse,

n'hésitaient pas à se présenter, comptant, pour être choisis, sur l'influence favorable de lourds cadeaux. D'autres, au contraire, se reposaient entièrement sur leur talent.

Parmi ceux-là, chacun remarquait un certain Li Po. Il avait un visage pétri de vivacité, une ossature élégante, un aspect si charmant qu'il semblait voltiger au-dessus de ses compagnons. On le disait fils d'un Génie, car sa mère l'avait conçu par l'influence de la planète Traé-po, d'où son prénom de po ou Traé-po. Animé, comme les étoiles, d'un incessant besoin de voyager, il avait, malgré sa jeunesse, parcouru tout l'Empire ; visitant à l'Est le pays de la Fraîcheur-de-l'aurore, en Corée, allant à l'Ouest jusqu'aux rivages de l'Immense Mer occidentale, alors ravagés par les Pasteurs-du-désert, qui venaient de conquérir la Perse et l'ancien Empire de Constantinople.

Confiant dans son mérite, Li Po négligea donc de faire parvenir aux examinateurs des offrandes secrètes, et se présenta, quand le jour fut venu, avec l'assurance de sa victoire prochaine. Dès qu'il se trouva seul dans la cellule étroite qui lui était réservée, il lut avec attention le texte sur lequel devait porter sa composition. Puis, s'étant assuré que la pointe de son pinceau était souple, il s'assit, et d'une main rapide comme le vol de l'hirondelle, il traça des caractères parfaits. En un instant il eut fini et, s'avancant le long de l'allée centrale jusqu'à la grande table rouge où siégeaient les juges, il déposa sa composition et se tint debout, attendant le verdict.

Le premier examinateur se nommait Yang Kwo-tchong. Frère de la nouvelle Impératrice, la rosée de la faveur souveraine

l'avait élevé en quelques jours au rang le plus haut. Il regarde le nom du candidat, cherche dans sa mémoire, et ne peut se rappeler aucun cadeau, même minime, fait par l'audacieux jeune homme. Alors, sans même lire le texte, il efface quelques mots à droite, corrige une phrase à gauche, grommelant :

— Cet ignorant n'est bon qu'à broyer mon encre !

Puis il passe la feuille à son voisin Kao Li-che, le premier des Gardiens-du-palais, à qui la faveur de l'Impératrice avait valu le titre de Maréchal. Celui-ci lit le nom. Aucun présent ne lui avait été offert. Alors, il fait à son tour cent corrections, disant tout haut :

— Il ne serait même pas digne de tirer mes bas ! Qu'on le chasse honteusement de cette enceinte !

Le troisième juge était le célèbre Rwo Tche-tchang, qui, grâce à ses connaissances rares, était devenu l'un des « cèdres » de la Forêt-des-Pinceaux, cette assemblée glorieuse ouverte seulement aux plus illustres des lettrés. Il prend la composition de Li Po, et la parcourt des yeux, admirant sans réserve l'élégance et la hauteur des pensées, la grâce inimitable du coup de pinceau, et la gradation parfaite des idées depuis l'exorde jusqu'à la conclusion. Mais il ne peut susciter un scandale, et garde le silence, glissant dans sa manche le texte raturé, afin d'en faire goûter le charme à ses amis.

Cependant Li Po, chassé de l'enceinte des examens, pense étouffer de colère. Il tente de noyer sa fureur dans le vin, et promène son indignation dans tous les pavillons de liqueur de la capitale. Dans son ivresse, il perd toute prudence, et vocifère

mille épigrammes sanglants sur ses ennemis. Les auditeurs rient à pleine gorge, d'autant plus que le peuple murmure déjà des exactions commises par le Ministre de la Droite et par le « Maréchal des poules », ainsi que l'on appelait Kao Li-che. En peu de temps, la célébrité du poète buveur devient immense.

@

IV

@

Vivre dans le siècle, c'est rêver un long rêve. — Pendant que l'on s'agite confusément, notre vie s'épuise et prend fin. — Voilà pourquoi, jusqu'au déclin du jour, je nue suis grisé, — Puis, glissant peu à peu, je me suis endormi au pied des colonnes de la façade.

Un bruit, devant la salle, m'a réveillé : — Des oiseaux chantent parmi les fleurs. Je demande, surpris : « Dans quelle saison sommes-nous donc ? » —Seule, la brise printanière une répond par la voix des loriots.

Dans mon attendrissement, je vais peut-être soupirer. — Mais, en hâte, je me penche de nouveau vers le vin, — Et je chante à pleine voix un hymne à la lune brillante... — Quand mon chant s'achèvera, j'aurai de nouveau perdu conscience de moi-même. — LI PO.

Cependant, le jour et la nuit se succèdent comme la navette du tisserand. Le soleil, un matin, illumine la foule diaprée des ministres réunis dans la salle d'audience, pour la réception d'ambassadeurs venus de l'Occident lointain. Les étrangers, coiffés de hauts bonnets de fourrure blanche, vêtus de longs manteaux brodés d'or, s'agenouillent, et, frappant le sol de leur front, présentent dans une étoffe brodée de perles les lettres de

leur Roi, pendant que les gens de leur suite déposent au pied du Trône les présents dont ils étaient chargés.

Cependant, ni autour du Grand Cérémoniaire, ni dans le groupe de la Forêt-des-Pinceaux, personne ne s'avance pour traduire les paroles des ambassadeurs, et pour donner lecture de la lettre du Roi. Le silence se prolonge. Les courtisans se regardent, atterrés. Le Fils du Ciel, enfin, ne peut contenir son mécontentement. Le grondement de tonnerre de sa voix de dragon fait trembler l'assistance :

— O vous, fonctionnaires de la Cour ! N'avez-vous pas honte ? Comment se fait-il qu'un État sur nos frontières puisse nous faire parvenir un message sans que personne, parmi vous, n'ait songé à convoquer un lettré connaissant la langue et les usages du pays ? Si, dans trois jours, personne n'a déchiffré cette lettre, tous les appointements seront suspendus. Dans six jours, tous les fonctionnaires seront révoqués. Dans neuf jours, tous les ministres seront mis à mort !

Les courtisans croient recevoir une nappe de glace sur les épaules, et retournent, consternés, vers leurs demeures, pendant que les ambassadeurs, surpris, sont reconduits vers leur résidence.

Comme le cortège traverse la place principale de la ville, Li Po, quittant une taverne pour un pavillon de liqueurs, les aperçoit et s'approche. Il reconnaît des habitants du pays de Bokhara, où il avait longtemps vécu. Égayé par l'ivresse, il leur adresse dans leur langue cent plaisanteries, leur demandant si,

eux aussi, ils ont été refusés aux examens par le savant Kao Li-che et le poète Yang. Les autres, ravis de pouvoir s'expliquer, lui répondent. Le Commandant des gardes d'escorte voit le fait, et, retournant au galop vers le palais, il demande une audience immédiate pour faire part de l'événement au Souverain joyeux.

Les Ministres, convoqués sur l'heure, tremblent en se rendant au Palais, et plus d'un fait ses derniers adieux à sa famille. Ils sont surpris de voir, dans la Salle, un jeune homme d'une rare beauté, mais qui n'a évidemment aucun grade à la Cour, car son vêtement bleu pâle est sans ornement.

Quand les salutations sont terminées, le Dragon fait entendre sa voix :

— Aucun de mes dignitaires n'a su lire la missive du Roi de Bokhara. Un de mes sujets, cependant sans aucun grade littéraire, a pu s'entretenir avec les envoyés. Qu'on lui donne la missive royale afin que nous en ayons connaissance !

Prenant la pièce de soie, Li Po la déroule et la lit d'un coup d'œil. Mais, au lieu de la traduire, il dit à haute voix :

— Le plus humble de vos sujets, le pauvre lettré que je suis, est en effet sans titre. Au dernier examen littéraire, il a été chassé honteusement de l'enceinte. Or, la Cour est formée de savants d'une érudition profonde, car, chacun est d'accord là-dessus, les rangs et les positions ne sauraient être donnés qu'au seul mérite. Cependant, voici le Gouverneur-des-Trésors Yang Kwo-tchong ; il m'a déclaré bon tout au plus pour

broyer son encre. Le Chef des Surveillants, lui, ne me croyait pas digne de lui retirer bas et souliers. Leurs situations et leurs paroles prouvent à n'en pas douter que leur savoir est supérieur au mien. Il ne serait pas convenable que, moi, inférieur en grade, je leur fusse supérieur en mérite.

Le Souverain ne peut s'empêcher de sourire. Il dit :

— Aux connaissances, en effet, doit correspondre le rang. La lecture de cette missive te donnera aussitôt le grade de Ministre, car je te ferai membre de la Forêt-des-Pinceaux.

Li, alors, traduit avec aisance la lettre royale :

Tongchada, Roi de Bokhara, dit : « Votre sujet est comme l'herbe foulée par les pieds de Vos chevaux, Sage et Saint Empereur qui gouvernez le Monde de par le ciel ! De loin, je joins les mains ; je me prosterne ; je bénis Vos bienfaits, et je vous adore comme les Dieux ! — Depuis longtemps, ma dynastie est en paisible possession du pays de Bokhara. Par les armes, et d'autre manière encore, nous avons loyalement servi Votre Empire. — Mais voici que, ravagé chaque année par les Arabes, mon royaume a perdu la paix. — Je demande humblement que Vous daigniez me secourir dans cette détresse. Je prie qu'un édit émanant de Vous, ordonne aux Turgachs et aux Ouïgours de venir à mon aide. Avec l'appui de leurs cavaleries, j'écraserai les Arabes. — Je vous demande

humblement d'exaucer ma prière ! — En attendant, je Vous envoie deux mulets de Perse, un tapis de Syrie, et trente livres de parfums. La Reine envoie deux tapis à l'Impératrice. — Si, je Vous suis agréable, je Vous prie de m'envoyer une selle, un harnais, des armes, et, pour la Reine, des robes et des fards.

Ayant écouté attentivement, le Fils du Ciel demande aux ministres :

— Les armées de ces Arabes sont donc puissantes ? Je me rappelle que, dans la première année de mon règne, ils m'avaient envoyé un tribut de chevaux et de bijoux. Ils avaient refusé de se prosterner, prétendant réserver cette salutation pour leurs divinités.

Et comme aucun dignitaire ne prend la parole, Li Po répond encore :

— Celui qui, autrefois, envoya cette ambassade, était Tsiu-ti-pro, Kotaïba-ben-Moslim, émir du Khalife Walid. Ce général osa guerroyer sur nos frontières et occuper le Bokhara et Samarkand. Si bien que les Tibétains, à leur tour, voyant notre faiblesse, osèrent nous attaquer sur les Monts-des-Oignons, que les gens du pays appellent Pamir. C'est alors, dans la quatrième année du Règne Sacré, que notre général Tchang Siao-tsong, avec dix mille hommes de troupes locales, franchit le Pamir et descendit sur l'Afghanistan, épouvantant les

Arabes, et laissant sur une stèle de pierre la louange de la puissance impériale.

Devant ce flot d'explications, le cœur du Sage Souverain éprouve une grande joie. Il dit :

— Tes connaissances et ton mérite sont exceptionnels. A compter de ce jour, je te proclame membre de la Forêt-des-Pinceaux ; tu résideras dans le Palais. Et maintenant, prépare, dès l'instant, notre réponse à ces Barbares afin que notre Majesté soit respectée jusqu'aux confins du monde.

Les Eunuques, avertis par les premières paroles du Maître, apportent au nouveau « cèdre » les insignes de son rang : robe de pourpre, ceinture d'or et bonnet de gaze, dont ils revêtent le poète triomphant. Puis ils disposent près du Trône une pierre de jade blanc venu du pays de Khotan, un pinceau fait de poils de lièvre contenu dans un tube d'ivoire, un bâton d'encre parfumée, avec une feuille de papier rouge à fleurs d'or. Un coussin brodé de dessins aux mille nuances est apporté pour le dignitaire, qui s'assied, prêt à écrire.

A ce moment, il s'arrête, dépose le pinceau et s'agenouille, disant :

— O Char-de-Lumière ! Les bottes de votre humble sujet ne sont pas en rapport avec la splendeur de sa nouvelle robe. Et, si le Trône au pied duquel je suis, veut bien pardonner mon audace, j'ajouterai qu'il m'est impossible de rédiger cette réponse si Yang Kwo-tchong

ne broie pas l'encre de votre sujet, et si Kao Li-che ne lui ôte pas ses bottes.

A cette audacieuse requête, un murmure d'étonnement et d'indignation court parmi les ministres. Ils s'attendent à voir mettre à mort l'insolent. Quelle n'est pas leur stupeur ! Le souverain, souriant, donne l'ordre étrange qui lui est demandé. Les deux ministres ne peuvent désobéir. Tout en maudissant Li Po dans leur cœur, ils s'approchent de lui. L'un broie son encre ; l'autre le chausse. Nombre de courtisans, à cette vue, éprouvent l'une des plus grandes joies de leur vie.

Quant au nouveau dignitaire, triomphant, il trace rapidement des caractères impeccables, identiques à ceux des Barbares, et d'une voix sonore, en donne la traduction. Le Souverain, ravi, imprime son grand sceau sur la missive, et la remet aux ambassadeurs.

@

V

@

O Tchrang-ngann ! Le clair soleil t'illumine dans le printemps léger ! — La vaporeuse verdure des saules se balance dans le vent ! — Devant le palais, un parfum suave monte des fleurs rosissantes ; — Et leur arôme flottant déverse une molle lasciveté à l'intérieur des tapisseries brodées.

A l'intérieur des tapisseries brodées, il semblerait qu'il soit passé, — L'Impératrice Fei-yènn dansant de tout son corps léger, — Maîtresse du Palais de Pourpre, Harmonie de tous les siècles !

Puisse notre Seigneur Sacré, pendant trente-six mille jours, — D'année en année, de saison en saison, goûter un bonheur sans fin ! — LI PO.

Aussitôt l'audience terminée, quand les courtisans se sont dispersés, le Fils du Ciel descend les degrés de son Trône, et, renvoyant ses gardes, suit les dalles de l'allée jusqu'aux bords du lac. Une balustrade basse aux rinceaux de marbre en longe les eaux moirées, brodées comme d'une frange par l'or des nénuphars et le rouge des lotus.

Par-dessus le sentier, les saules argentés inclinent leurs rameaux pleureurs jusqu'au miroir des eaux. Des camélias sont couverts de fleurs en touffes. Ça et là, des avenues d'arbres fruitiers ouvrent leurs perspectives roses ou neigeuses.

Le promeneur, avançant lentement, arrive devant un pavillon dont les boiseries et les charpentes sont peintes de couleurs éclatantes. La toiture débordante ombrage une terrasse délimitée par les colonnes de cinabre soutenant le faîtage. Entre les balustrades de la terrasse et l'eau, un massif de pivoines géantes, pourpres, rouges, roses et blanches, étale ses fleurs somptueuses.

Le Souverain s'arrête, se réjouissant en son cœur de la vision claire, délicate et paisible. Mais un cacatoès rose et bleu, perché près de l'entrée, l'aperçoit et crie : « Il est venu ! Il est venu ! » Aussitôt, la porte s'ouvre. Une suivante apparaît et proclame, selon l'usage : « Le Seigneur notre roi est arrivé ! »

Il est déjà sur les degrés menant à la terrasse, et franchit le seuil du pavillon. La suivante, souriant dans l'ombre douce, lui dit à voix basse :

—Elle dort, lassée par le printemps. Elle était devant son miroir, ayant à peine la force de mettre ses fards. Un lorient a préludé sous la fenêtre. Elle s'est arrêtée pour écouter le gazouillement enchanteur, et le sommeil l'a surprise.

—Ne l'éveille pas !

Il soulève délicatement le rideau de la chambre, et respire longuement le parfum qui s'en exhale. Elle est là, les cheveux en désordre, la joue reposant sur son bras dont la forme et la fraîcheur sont également grisantes. Ses longs cils noirs tranchent sur le rose de ses joues. Une innocence enfantine détend ses traits.

Il emplit ses yeux de la vision, mais le feu de ses regards brûle la pudeur de la dormeuse qui s'éveille soudain. Avant même de s'être retournée, elle s'écrie :

—Qui ose ainsi épier mon corps endormi ? Dans le miroir alors, elle reconnaît le visiteur et se lève d'un mouvement vif et gracieux :

—O dix mille années ! Votre esclave est sans excuses...

Mais il s'écrie avec ferveur :

— O visage d'aurore que le fard n'a pas encore dissimulé ! Lèvres de cinabre à peine entr'ouvertes ! Reflets bleutés dans tes cheveux dénoués !

Et s'avançant, il l'enlace de ses bras.

—O dix mille années ! répète-t-elle avec une confusion à demi feinte.

—O ma douce vision printanière ! Pourquoi dormir ainsi sous le soleil de midi ?

— Brisée par la rosée de vos faveurs, je me suis sentie comme une fleur trop faible pour supporter le poids de ses pétales. Dans mon assoupissement, j'ai manqué aux rites et n'ai pu faire accueil au Char-de-Sagesse.

— Je t’ai surprise : pardonne-moi, et viens te reposer près de la balustrade, dans la brise légère qui nous apportera la fraîcheur des eaux.

Les suivantes, appelées, achèvent rapidement la toilette de l’Impératrice, nouant ses cheveux en tête de cigale avec deux masses rondes devant le chignon élevé. Elles lui passent robes sur robes de tissus impalpables, blancs comme neige et flottant en ondes gracieuses au moindre mouvement.

Les amants, enfin, sortent de la pièce et s’étendent à demi sur des coussins aux fraîches couleurs. Ils restent longtemps silencieux, goûtant le charme incomparable de l’heure.

Tout à coup, le Souverain se redresse, jetant un appel. Kao Li-che se présente.

— Je veux garder à jamais le souvenir de cette journée rare. Fais venir Rann Rwé, dont l’habile pinceau saura fixer sur la soie les formes et les couleurs. Et appelle sans retard Li Po, notre nouveau Cèdre de la Forêt-des-Pinceaux, afin qu’il nous compose un poème immortel.

— J’obéis au décret ! répond le Chef des Gardiens-secrets en s’inclinant.

Un instant après, l’orchestre des musiciens, averti, se place près de la terrasse, tandis que le chef des chanteurs, Li Kwé-nienn, va lui-même à la recherche du poète. Au palais des Clochettes d’or, où vivaient les illustres élus, il apprend que Li Po s’était dirigé vers la ville, probablement vers sa taverne favorite. Le musicien prévient en hâte l’officier des gardes qui lui donne

un cheval et une escorte. Il arrive au galop sur la Place du Marché et, sautant de sa monture, pénètre dans la salle. Le poète est là en effet, clamant des poésies confuses devant une branche de pêcher en fleurs qui s'élevait d'un vase de cuivre poli.

—Le Seigneur Notre Roi vous mande au Pavillon-de-l'Engloutissement-dans-les-Parfums, dit Li Kwé-nienn.

Tous les buveurs, en entendant ces mots, se lèvent en signe de respect. Mais Li Po pouvait à peine ouvrir ses yeux appesantis. Le messenger, sans attendre plus longtemps, appelle ses hommes. Ceux-ci saisissent le poète et le mettent à cheval, le soutenant à droite et à gauche. Ils partent ainsi. Quand ils arrivent au palais, Li Po, endormi, ronfle. Ils le portent jusqu'au pavillon au bord du lac, et le déposent sur la terrasse.

Le Fils du Ciel, en apercevant la figure rouge et bouffie de sommeil du nouveau dignitaire, se met à rire. L'Impératrice, compatissante, s'approche et dit :

— Un bouillon de poisson assaisonné est, paraît-il, excellent pour dissiper les nuages de l'ivresse.

Une suivante court. En un instant, un bol fumant est apporté sur un plateau d'or, cependant que l'on jette de l'eau froide sur la figure du dormeur. Celui-ci, s'éveillant à demi, se redresse. Il voit le Souverain, et parvient à s'agenouiller. Mais le Maître du Monde, ayant goûté le bouillon, le remue de son bâtonnet d'ivoire et le tend au poète. Celui-ci balbutie :

— Votre humble sujet mérite mille morts...

Ne pouvant s'excuser, il prend le bol et le vide. A ce moment, il voit l'Impératrice debout près de la balustrade. Les yeux à demi clos, elle respire le parfum d'une grande pivoine rose, pendant que la brise gonfle et fait onduler ses robes impalpables et immaculées. Une extase d'admiration illumine le visage du poète et, comme les musiciennes jouent le prélude d'un air ancien, il balance la tête au rythme, un instant ; puis, d'une voix que l'ivresse n'avait pas assourdie, il chante :

O Nuages, vous faites penser à ses robes ! O Fleurs, vous évoquez son visage ! — Et toi, brise amoureuse du printemps qui égrène sur la balustrade la rosée dont les floraisons s'alourdissent, — Ne l'as-tu pas aperçue déjà sur le sommet du mont Tsunn-yu, où demeure la déesse de beauté ? — Ne l'as-tu pas rencontrée auprès de la Terrasse-de-Jaspe, séjour des Fées, au moment où la lune qui donne l'amour descendait les marches de son Trône pour l'accueillir ?

O branche unique, lourde de lasciveté, dont le parfum s'exhale plus doux sous la rosée. — Par toi, nos entrailles, déjà déchirées par l'admiration, sont anéanties par les nuages et la pluie de l'amour. — Faut-il demander à qui, même dans le Palais des Rann, elle peut être comparée ? N'est-elle pas l'émouvante Feï-yènn revenue dans un corps nouveau ?

O Vous qui bouleversez l'Empire ! Et vous, Fleurs illustres ! Vous êtes également enchanteresses ! — Grâce

à vous, toujours, le Seigneur notre Roi garde sur son visage le sourire du bonheur. — C'est vous qui donnez l'essor au zéphyr amoureux du printemps, ô émotion sans limite ! — En vous appuyant languissamment sur la balustrade, à l'ombre du Pavillon de l'Engloutissement-dans-les-parfums !

Il se tait, et l'orchestre achève ses derniers accords. Alors le Souverain, que l'admiration avait rendu silencieux, s'écrie, enthousiasmé :

— O talent céleste ! Un Immortel est descendu dans mon palais... Je veux entendre encore cette harmonie incomparable.

Il se fait donner une flûte de jade, et fait un signe, préludant aussitôt avec des sons si doux que les oiseaux, jaloux, s'arrêtent de chanter. Le poète récite de nouveau les trois stances, pendant que la favorite, rosie de plaisir et d'orgueil, joue avec la pivoine géante moins fraîche que son visage.

@

VI

@

Les eaux de la rivière Rwaé s'étendent, sans limites, et bouillonnent en hautes vagues. — Ainsi une énergie débordante, qui ne s'épuise pas, bouillonne en bravoure et en succès. — Sachant que le Seigneur a déjà porté sans faiblir le poids des hautes fonctions, — Aujourd'hui, sa précieuse épée lui sera rendue. — LI PO.

Non loin de la Porte de la Paix-proclamée, dans la partie orientale de la cité de Tchrang-ngann, s'élevait le palais des Cinq-Chênes, résidence du Ministre de la Droite, le premier des hommes sur la terre après le Fils du Ciel.

Une foule de hauts dignitaires attendait dans la salle d'audience, et causait à voix basse.

Dans une pièce latérale, dont les boiserie sculptées étaient laquées de vert pâle avivé d'or, le prince était assis. Ses traits raffinés rappellent ceux de sa sœur, la Seconde Impératrice. Mais une expression de ruse et de cupidité déshonore sa beauté. Près de lui se tient son secrétaire, Tchang Sienn, qu'il interroge :

— Qui est donc ce Ngann Lou-chann ? Ses cadeaux semblent importants : son affaire est donc bien grave ?

— C'est un officier de nos armées sur les frontières du Nord. Sa mère était une Barbare, des Rou Orientaux de Mandchourie. Quant au père, il est inconnu. L'enfant

était déjà grand quand la tribu fut écrasée par notre général, mon cousin Tchang Kwé, qui adopta, on ne sait pourquoi, ce petit sauvage. Ngann Lou-chann s'est d'ailleurs distingué à plusieurs reprises depuis le début de la guerre. Pourtant, en dernier lieu, il commandait un détachement qui a été complètement défait par l'ennemi. Son imprévoyance, selon la loi, aurait dû être punie d'une mort immédiate. Mais notre général pouvait difficilement condamner son fils adoptif. Il l'a donc remis à votre justice, accompagné de quelques présents.

— Avons-nous encore des affaires importantes ?

— Aucune autre aujourd'hui.

— Dans ce cas, je jugerai ce Ngann en premier.

Et le Ministre, se levant, passe majestueusement dans la salle, où les dignitaires se placent aussitôt sur deux rangs. Il avance lentement, saluant à droite, souriant à gauche, adressant un compliment ici, une question là, et semant sur son passage l'envie et la haine, rarement l'amour et la reconnaissance.

Il dépasse enfin la double ligne des courtisans, et monte sur une estrade surélevée de deux marches, s'asseyant derrière une table tendue de soie rouge. Le secrétaire, qui le suivait, appelle à haute voix :

— Faites comparaître Ngann Lou-chann !

Alors, apparaît un gros homme en vêtements ajustés, si gras que son poitrail descend au delà de ses genoux et que ses deux

joues semblent des sacs bien gonflés. Son casque trop petit est placé tout en arrière de sa tête. Ses petits yeux perçants sont à demi clos par la graisse. Il essaye en vain de donner à sa physionomie joyeuse une expression de repentir et n'obtient qu'une grimace comique.

Le Ministre et les assistants le voient : aussitôt un éclat de rire unanime retentit dans la salle. Cependant il s'agenouille péniblement et dit :

— Le coupable, Ngann Lou-chann, frappe la terre avec son front.

Il essaye en effet de se prosterner, mais ne peut plier sa corpulence jusqu'à terre. Il se redresse enfin, la figure empourprée, suffoquant. Les rires redoublent, et le ministre dit avec indulgence :

— Relevez-vous.

— Mon crime mérite la mort ! répète le gros homme.

— Expliquez votre faute.

— J'avais été envoyé avec mon détachement pour épier une horde importante des Barbares Tsri-tann. Ceux-ci, revenant la nuit en arrière pour attaquer par surprise notre armée, se heurtèrent contre nous. Au lieu de fuir devant leur nombre, je donnai l'ordre de combattre afin de les retenir et de sauver notre camp. Dans le hasard de ce combat nocturne, je n'ai reçu que de légères blessures, alors qu'aucun de mes hommes ne restait vivant. Cependant les Barbares, craignant l'arrivée de

renforts, s'enfuirent enfin vers le nord, et, au petit jour, je me trouvai seul à rejoindre notre armée. Que votre Miséricorde daigne considérer les circonstances de ma faute. Je me suis laissé surprendre, il est vrai, mais j'ai sauvé notre camp d'un désastre.

— La loi est formelle : un officier dont le détachement est surpris est un incapable : il doit mourir.

Le gros homme, à ces mots, ne peut s'empêcher d'éclater en sanglots. De nouveau, les rires retentissent.

Le Ministre le regarde, et soudain une idée lui vient : ce bouffon n'amuserait-il pas l'Empereur ?

— Que sais-tu faire ? Tes services futurs pourraient peut-être racheter ta faute ?

— Le coupable connaît quatre langues et quatre écritures des Barbares du Nord.

— Dans ce cas, je solliciterai du Char-de-Miséricorde le pardon de ta faute, et ta nomination à la capitale comme traducteur.

L'officier, la figure distendue par la joie, se précipite de nouveau à genoux, et crie, selon la mode des Barbares :

— Je suis le chien du Grand Ministre ! Je suis son cheval !

Mais déjà Yang Kwo-tchong faisait signe qu'on l'emmenât et jugeait une autre affaire.

Le lendemain, il se fit suivre de Ngann Lou-chann en allant à l'audience du palais, et le présenta lui-même au Souverain. Celui-ci ayant souri, les rires éclatèrent. Le gros homme paraissait tout fier et joyeux de l'effet qu'il produisait.

Le Fils du Ciel ayant écouté le rapport du Ministre, approuve d'un signe de tête la nomination de Lou-chann. Puis, montrant du doigt la panse du nouveau Traducteur, il dit :

—Que de choses il doit y avoir dans ce ventre pour qu'il soit si gros !

Quand la gaieté est apaisée, le Barbare, d'un air ingénu, répond :

—Il est encore trop petit pour mon cœur loyal, rempli par l'image du Seigneur-des-dix-mille-années !

Le Fils du Ciel, ravi de cette phrase, se tourne vers son ministre et lui dit :

—La Seconde Impératrice le recevra en audience. Je suis sûr qu'elle voudra le connaître.

Yang Kwo-tchong, cependant, disait tout bas à Lou-chann de saluer le Prince Impérial qui se tenait debout près du Trône. Le Barbare répond à voix haute :

—Et pourquoi le saluerai-je ? Qui est-il ?

L'incident avait été remarqué. Il y eut un silence anxieux devant l'insolence du Traducteur. Mais le Souverain, riant, lui dit :

— C'est celui qui vous gouvernera quand, après mille automnes et dix mille années, je ne serai plus là.

— Dans mon esprit fidèle, prononce le Barbare d'un air pénétré, je ne puis pas admettre qu'un autre que Vous règne un jour sur le Monde.

Il y eut encore des rires, mais bien des courtisans, amusés par l'apparente innocence du gros homme, se demandèrent s'ils n'auraient pas un jour à compter avec sa ruse profonde.

Cependant, l'audience avait pris fin et les assistants s'étaient dispersés. Le Fils du Ciel, suivi de Yang Kwo-Tchong et de Ngann, monte dans un char laqué de vives couleurs et s'achemine lentement vers le Palais de la Gloire et de la Prospérité, où l'Impératrice, debout au pied des marches, le reçoit.

Elle avait commencé les formules rituelles de salutations ; mais, au milieu d'une phrase, elle aperçoit le Barbare et se met à rire si fort qu'elle en devient toute rose. Le Souverain, ravi de sa gaieté, la regarde en souriant.

Lou-chann, aussitôt, veut se jeter à genoux mais dans sa hâte, il oublie sa corpulence et, perdant l'équilibre, roule sur le côté. Les assistants pensent étouffer de joie. L'impassible Kao Li-che, lui-même, rit aux larmes, tout en l'aidant à se relever. Ngann, cependant, balbutie le salut des nomades aux femmes :

— Vous êtes ma mère et je suce votre lait !

La phrase était bien connue à la capitale et faisait toujours rire. La Seconde Impératrice, plaisantant, répond :

— Pour un nourrisson, tu es vraiment bien venu !

De ce jour-là, Ngann Lou-chann ne fut plus connu à la Cour que sous le nom de « Nourrisson de l'Impératrice ». Le Fils du Ciel se prêtant à ce jeu, Ngann fut souvent invité aux repas intimes du couple impérial. Il fut bientôt traité aussi familièrement qu'un enfant. Avec une adresse naïve, et au grand scandale de la Cour, il saluait toujours Bracelet-de-Jade la première, selon les rites du désert, où la mère est le chef de la famille.

@

VII

@

*La pure haleine du vent d'est a caressé les paravents.
— Sur les eaux, sur les arbres, partout éclate la
splendeur du printemps. — Un soleil blanc illumine les
herbes vertes, — Les fleurs tombées qui se dispersent et
s'envolent, — Et le nuage solitaire qui s'attarde sur la
montagne déserte.*

*Maintenant les oiseaux sont perchés pour la nuit.
Heureux sont-ils ! Ils ont chacun leur compagnon. — Mais
moi, je vis seul et sans personne à qui me confier. —
Alors, devant les sombres rochers sur lesquels donne la
lune, — Je prolongerai mon ivresse afin de mieux chanter
la douceur des parfums de la saison. — LI PO.*

Par un glorieux matin de ce printemps finissant, le palais célébrait la Fête du Troisième jour de la Troisième lune. L'Impératrice, dans ses gracieuses robes blanches, avec des fleurs dans la coiffure et la ceinture, attendait, debout sur la terrasse, que le Fils du Ciel vînt dans son char pour la mener au Jardin du Ruisseau-des-mélodies.

Le cacatoès rouge et bleu, sur son perchoir près des degrés de marbre, lui faisait mille grâces, baissant à plusieurs reprises la tête et roucoulant comme une colombe amoureuse. La beauté,

souriant à l'oiseau, répétait doucement des invocations bouddhiques :

— Nan-wou A-mi-tro Fo !

Et le cacatoès, de sa voix hésitante et rauque, essayait de reproduire les doux accents de sa maîtresse.

Une jeune suivante sort de la maison, disant :

—O Précieuse Impératrice ! Vos sœurs, les princesses de Tsrinn, de Kwo et de Rann, sont dans leurs chars devant le palais et demandent si elles doivent partir.

—Dis-leur de ne pas attendre, Éternel-renouveau. Nous les rejoindrons.

A ce moment, un char tendu de brocart d'or arrive, entouré des guerriers d'escorte aux cuirasses de soie lamées d'or et d'argent, le carquois derrière l'épaule avec la lourde épée au côté : Quatre hommes munis d'un fouet à court manche d'or, à longue et lourde lanière de cuir, précèdent le cortège afin d'écarter la foule en dehors des portes du palais.

Le char s'arrête ; le rideau se soulève, et le Fils du Ciel penche hors de l'ouverture son visage souriant. Kao Li-che avait déjà disposé un escabeau, aidant l'Impératrice à monter et à s'asseoir, jambes croisées, sur les coussins. Le signal est donné. Le cortège traverse rapidement les jardins.

Le Portique principal du Palais s'ouvrait au sud, près de la ville, et déjà, sur les murailles grises de la capitale, entre les créneaux, d'innombrables promeneurs étaient groupés, emplissant le ciel de leurs acclamations. La poussière s'élevait

sous les pas des chevaux, et l'on aurait dit que chars et cavaliers passaient sur des nuages.

Aux portes du jardin, le cortège se disperse. Les courtisans, abandonnant rênes et fouets aux écuyers de la suite, errent sans ordre dans les allées bordées d'arbres en fleurs. Le souffle troublant du printemps les grise. Ils goûtent avec délices les arômes des floraisons nouvelles, et la première fraîcheur des saules comme enveloppés d'une vapeur d'or vert.

Li Po, le visage enflammé de vin, tient mille propos joyeux, et son ami le Censeur Tou Fou lui donne la réplique sans faiblir.

Au milieu de l'immense parc, le Ruisseau-des-Mélodies serpentait, clair, entre des bancs de sable blanc. Sur une rive, des bosquets de bambou abritaient un tapis de mousse. De l'autre côté, des bruyères violettes couvraient le sol sous des sapins bleutés. L'eau s'écoulant paresseusement vers le nord rencontrait bientôt la rivière Wé sur laquelle, entre les arbres du jardin, l'on voyait passer lentement les jonques aux voiles étroites et hautes. En un point, le ruisseau avait été détourné pour alimenter un long étang planté de nêlumbos, de lotus et de nénuphars. A l'une des extrémités, une tour mirait dans l'eau calme ses sept étages de briques vernissées, à l'entrée d'un groupe de bâtiments couverts de tuiles jaunes. C'était là, dans ce monastère de la Faveur-compatible, Tsre-Ngenn, que, cent ans auparavant, le célèbre pèlerin Suann-Tsang, revenant de l'Inde, avait expliqué chaque jour un chapitre des Livres Saints rapportés par lui du pays où le dieu Fo avait prêché la religion.

Cependant, les heureux promeneurs suivaient le caprice imprévu des allées. Au bord d'une étroite prairie, une chaumière achevait de s'écrouler, laissée là par un artifice des jardiniers. Sous le toit percé de toutes parts, une table poussiéreuse portait encore quelques coupes de poterie.

Le Souverain s'arrête, entouré de Bracelet-de-Jade et des trois gracieuses princesses, pour admirer le charmant spectacle. Alors Tou Fou s'avance, et balançant la main, il déclame :

Au bord de l'allée moussue qui descend jusqu'aux bambous du fleuve, — La chaumière s'effondre parmi les fleurs de la prairie.. — Voici bien des saisons qu'Il n'était revenu.. — Il arrive, et soudain s'épanouissent toutes les fleurs du printemps.

Appuyé sur une tige brisée, il contemple les roches solitaires, — Et la coupe renversée, où ne reste qu'un peu de sable... — Des mouettes lointaines voguent sur l'eau transparente. — Les hirondelles légères volent obliquement sous la poussée du vent.

Les chemins de ce monde ne sont pas sans obstacles, — Notre existence aussi aura son terme. — C'est pourquoi, dès que notre corps s'éveille, grisons-le de liqueurs,— Afin qu'il fasse sa demeure éternelle de l'enthousiasme le plus élevé.

Le Fils du Ciel ayant exprimé son approbation, tous les courtisans s'exclament :

— Délicieux ! Admirable !... « *Il arrive et soudain s'épanouissent toutes les fleurs du printemps.* »... quel habile compliment !

— « *L'Hirondelle légère* », c'est l'incomparable Fei-yènn. « *L'Hirondelle qui vole* », la divine Impératrice d'autrefois qui s'incline sous la brise de l'amour impérial. Quelle délicate allusion !

Les promeneurs enthousiasmés avancent, suivant la rive du lac, jouissant de la brise attiédie, du miroitement sur les eaux azurées, de la grâce des saules inclinés vers le miroir qui les renverse.

Ils arrivent ainsi à l'entrée du monastère, et franchissant le seuil désert, se dirigent vers la cour occidentale, d'où s'élève le *fo-trou* à la septuple toiture. Pénétrant dans la tour, ils montent le sombre escalier, éblouis à chaque étage par le paysage inondé de lumière, qui se déroule sous les balcons en saillie.

Ils atteignent enfin la grande salle du sommet. Un festin se trouve déjà préparé sur les tables laquées, et l'orchestre des musiciennes chatoie dans la fraîcheur et la vivacité de ses parures.

De larges baies s'ouvrent tout autour sur la vision sans limites. A l'ouest et au sud, les hauts sommets du Tchrong-nann, encore couverts de forêts séculaires. A l'est, la capitale, la Cité des Génies, avec ses tours et ses toitures brillantes ; les palais

au bord de l'eau ; la rivière Wé avec ses grandes jonques ; puis, dans le lointain, les pics du Rwa chann. Au nord, ondule l'étendue sans fin de la plaine dorée.

Chacun prend place, et le festin commence, mets et liqueurs circulant librement. Le Souverain, souriant tout à coup, s'écrie :

— O Vous, mes poètes ! Votre âme, toute occupée des plaisirs de la chair, a sans doute oublié la splendeur du spectacle qui nous entoure. Je veux vous faire honte, et c'est moi qui, aujourd'hui, élèverai le premier la cadence des vers en offrande aux esprits.

Chacun se récrie, mais le Fils du Ciel lève déjà sa main pâle, et l'on se tait, écoutant le rythme de l'orchestre. Alors il chante :

Ce paysage si calme est bien celui de la troisième lune... — Du haut de la tour, mes yeux se tournent de tous côtés, — Et mes regards atteignent jusqu'aux régions situées à des milliers de lis..., — O Montagnes et vallées, vous luttez de splendeur !

Du Rwa chann l'on voit les pics redoublés, — Tandis que le Tchrong-nann se divise en sommets qui s'étagent. — Les ruelles des faubourgs semblent une soie rayée. — Que d'inégalités ! Que de formes étranges !

Une atmosphère admirable emplit toute la vallée, — Et passe lentement dans le pavillon tendu de soie. — Près de nous, les aigles, un à un, lancent leurs cris stridents.

— Pendant qu'en bas, sur les arbres roses, les oiseaux se posent par couples.

Sur le lac Traé-yé, descendent les hérons roux. — Dans l'eau du Kroun-ming, brillent les buffles que l'on y a traînés. — Le peuple de Rann doit, sans nul doute, couler des jours prospères ; — Voyez la foule quittant boutiques et maisons pour goûter la joie du printemps.

Les sources qui s'écoulent scintillent dans la Claire Lumière. — Le palais des Cinq-Chênes brille, à côté de celui de Wé-yang. — Autour des chaumières les sentiers tournent et se croisent comme la trame et la chaîne d'un tissu. — Les pavillons légers, et les terrasses contournées s'élèvent de toutes parts.

Mais quand je me rappelle combien l'action fatigue et le repos délasse, — Je ne puis trouver de mots pour exprimer ma compassion, — En voyant, à côté des palais aux colonnes puissantes, — La pauvreté extrême des chaumières de mon peuple.

Bientôt, je vois, sombres dans la lumière, les corbeaux s'envoler vers les montagnes profondes, — Pendant que, dans le soir qui monte, les oiseaux gazouillent en s'enfonçant au cœur de la haute futaie.

Au couchant léger, je me grise de tant de beauté, — Et je songe que les habitants de l'Empire du milieu possèdent là un bonheur que des centaines de pièces d'or ne sauraient payer.

Les acclamations des auditeurs se prolongent au point d'épouvanter les oiseaux. Chacun veut exprimer son admiration pour l'élévation des pensées et le charme du style.

— Après un tel chef-d'œuvre, dit-on, nul n'aura l'audace de prendre la parole.

Mais l'un des Ministres, Tchrenn Tsrann, avait su que le banquet devait avoir lieu sur la tour ; il avait préparé longuement un poème qui devait soi-disant être improvisé. Il voit l'occasion pour lui de briller, et comme tous les poètes se refusent à concourir, il dit d'un ton modeste :

— Je comprends que nos amis craignent la comparaison avec une telle perfection. Mais, pour moi, je suis sans illusions sur mes œuvres, et n'ai pas la crainte de ternir l'impression sublime que nous venons de recevoir. Pour obéir à l'ordre suprême je vais donner libre cours à mon humble inspiration et je vous permets de rire ouvertement de mes fautes.

Il récite alors sur le rythme donné :

*O Tour altière, tu sembles jaillir des flots mouvants !
— Et comme un pic solitaire, tu t'élèves jusqu'à la Voûte
du Ciel ! — Approcher du sommet, c'est sortir du siècle,
— Car la terrasse en saillie surplombe le vide infini.*

*De sa hauteur abrupte, elle domine le pays des génies.
— Sa splendeur n'est-elle pas d'ailleurs l'œuvre d'une*

âme glorieuse ! — De ses quatre angles, elle arrête le blanc soleil — Et son septième étage caresse l'azur sans limites.

En regardant en bas, l'on se montre les oiseaux qui volent très haut. — L'on se penche pour écouter, et l'on est effrayé du vent qui siffle.

Des montagnes nous entourent, et leurs ondulations sont pareilles à des vagues furieuses, — Qui se ruent vers l'est pour déferler au pied du Trône, — Guidées par les sapins vert-bleus qui bordent sur deux rangs les grandes routes. — O Palais et pavillons ! Comment a-t-on pu vous donner tant de grâce !

Une atmosphère lascive, presque automnale, souffle de l'ouest. — Elle envahit tout le pays à l'intérieur des passes, — Flottant au nord des Cinq-tombeaux, par la vallée du fleuve, — Sur tous les monuments de l'antiquité qui bleuissent et s'estompent. — O Raison immaculée ! Tant de splendeurs me font rêver de t'atteindre ! Doctrine victorieuse vénérée dès l'aube des temps, — Je jure de dépouiller mes ornements de Cour et de tout quitter, — O Voie de Connaissance, pour acquérir tes richesses illimitées !

Les courtisans retiennent leur souffle, car le Fils du Ciel soupire :

— Tout quitter ! Quel rêve ! S'élever au-dessus du siècle, en dehors du monde, et planer dans l'azur...

La plus jeune sœur de l'Impératrice, la princesse de Kwo, regardait de son visage mutin la mine sérieuse de son entourage. Elle fait une moue, disant :

— Tout quitter ? Même nous ?

Le Souverain ne peut s'empêcher de sourire. Son regard de Dragon reste quelque temps fixé sur les yeux spirituels de la jeune fille. Bracelet-de-Jade remarque l'expression de ce regard. Une ombre passe sur son clair visage.

Pendant la fin du repas, le Fils du Ciel s'amuse des vives réparties de la jeune fille à demi grisée de liqueur. Mais elle, perdant un peu la raison sous le poids d'une telle faveur, ne remarque pas l'expression de fureur grandissante qui voile la beauté de sa sœur, maintenant silencieuse.

Quand le rose et l'orangé du ciel annoncent la venue du soir, la Cour descend de la haute *fo-trou*. Sur le Ruisseau-des-mélodies, devant le portail du monastère, des longues et fines barques de laque vermillon à grandes palmes d'or sont attachées au rivage, attendant les promeneurs.

Le Souverain prend avec lui sa nouvelle favorite, négligeant de faire signe à l'Impératrice. Celle-ci, droite et pâle, les regarde sans bouger, et nul n'ose parler. Dans le demi-silence, les embarcations légères s'éloignent.

Restée seule sur la rive avec sa suite, Bracelet-de-Jade, enfin, jette un ordre bref et part, marchant rapidement vers l'entrée des jardins.

Sur les barques, les promeneurs, comme délivrés d'une contrainte, causent et rient gaîment. Mais la beauté du soir leur impose bientôt le silence et fait rêver les cœurs.

Le crépuscule d'or a conquis le ciel. Les nuages violets se teintent de lueurs d'incendie. Sur l'eau, qui semble une masse de métal en fusion, les taches d'argent des nénuphars, avec leurs feuilles en parasol, s'agitent lentement au passage des rameurs ; et les ondes luisantes et moirées vont mourir à petit bruit contre les rives moussues.

L'orchestre prélude en larges harmonies simples. Puis, dans le grand silence du soir apaisé, la voix grave et modulée de Tou Fou s'élève :

Comme il est doux, quand vient le soir, de s'en aller au fil de l'eau ! — Le vent léger fait naître des vagues lentes. — Au loin, dans les bambous, des fumées montent sur les toits de ceux qui ne voyagent pas. — Et les nénuphars, près de nous, sont plus purs en cette heure où la fraîcheur renaît.

Les jeunes seigneurs traînent leurs doigts dans l'eau glaciale. — Les Beautés tirent les longues tiges des nélumbos aux blancheurs de neige... — Mais les nuées

*massives s'assemblent noires, sur nos têtes ; — La pluie
serait-elle jalouse, ou lassée, de nos poèmes ?*

Des murmures d'appréciation se font entendre sur toutes les barques. Ils durent longtemps. Le Souverain dit enfin :

— Et notre « Immortel exilé sur la terre » ne nous fera-t-il pas connaître ses sentiments intimes ?

Li Po, un peu jaloux du succès de son ami Tou Fou, est encore troublé par l'abandon où la Seconde Impératrice avait été laissée.

Sans attendre, il indique une mélodie âpre et triste à l'orchestre, et chante :

*Dans la ville, où la poussière tourbillonne en nuages
roux, passent les corbeaux noirs rejoignant leurs abris. —
Ils volent en criant : « ya ya », et gémissent encore sur
les branches.*

*Une beauté de la vallée de Tsrinn tisse un brocart sur
son métier. — La gaze de sa fenêtre, fumée vert-pâle, la
sépare seule des voix rauques.*

*Elle arrête sa navette, et tristement songe à l'absent.
— Solitaire le soir dans sa maison vide, ses larmes
roulent comme les diamants de la pluie.*

Les courtisans, effrayés de ce blâme audacieux, n'osent parler. Mais le Souverain, souriant, dit avec approbation :

— Il a su rendre notre mélancolie. La nuit est déjà close, et les larmes de la pluie roulent sur nos manteaux. Je suis triste comme si je n'étais pas au milieu de vous tous... Les corbeaux se hâtent ; imitons-les et gagnons le palais D'où-l'on-contemple-le-printemps, afin que l'éclat des lumières et les accents joyeux des chanteurs dissipent notre angoisse.

@

VIII

@

La pivoine la plus altière ne saurait prétendre à la beauté de son visage ; — Et pourtant, le zéphyr qui vient des palais sur les eaux lui apporte le parfum des perles et des bijoux de sa rivale. — O haine ! Ses sentiments l'étouffent ; elle reste cachée derrière sa tristesse, cet écran fait de mille automnes. — En vain la lune roule éclatante au ciel ; son seigneur ne paraît point, et son attente est sans espoir. — WANG TCHANG-LING.

Au plus profond de la partie occidentale du Palais, réservée par la tradition aux Secondes Impératrices, l'abandonnée s'est réfugiée farouchement, et refuse de voir même ses amis les plus fidèles.

Plusieurs jours se sont écoulés depuis la fête au Ruisseau-des-Mélodies, mais la Cour vient seulement de revenir. La princesse de Kwo, assise dans une salle latérale du Palais de l'Ouest, attend que sa sœur aînée veuille bien la recevoir. Par le portail grand ouvert, elle regarde distraitement les vases de fleurs et les bassins moussus, sous l'ombre changeante des arbres centenaires. Dans le ciel pur, des hirondelles blanches tournoient, pareilles à des flocons de neige, ou se posent par couples gazouillants sur les poutres orangées, sous les grandes toitures. Et, tristement, la jeune fille songe :

— Notre harmonieux Seigneur s'est abaissé jusqu'à moi. Son parfum a pénétré mon humilité. Pouvais-je aisément écarter ses faveurs ? Hélas ! Je dois tout à Bracelet-de-Jade. C'est par elle que me voici princesse et riche de cent châteaux. C'est elle encore qui m'appelait constamment à la Cour. Et voici qu'aujourd'hui, malgré moi, il me faut lui causer cette douleur !... Quelle que soit la conscience du Sage, il redoute les paroles de son entourage. Par quatre fois, j'ai refusé hier d'être Troisième Impératrice. Le croira-t-elle ? La rosée de la faveur est lourde et les fleurs se flétrissent dans les cages d'or. Honteuse et désolée, je ne puis, hélas, que me soumettre à la volonté du Ciel.

A ce moment, un eunuque introduit la princesse de Tsrinn, qui se hâte de s'agenouiller devant sa sœur, disant :

- O ma vénérable cadette ! Je te souhaite grande joie !
- Et pourquoi ces félicitations ?
- Les rumeurs de la Cour m'ont annoncé ta dignité nouvelle.
- Que dis-tu là ? répond la jeune fille. Je vais au contraire quitter le Palais. Pour avoir égayé un repas, j'ai reçu la grâce du Seigneur notre Roi. Mais le trouble d'une nuit de printemps peut-il détruire le souvenir d'amours plus profondes ?

— Notre Bracelet-de-Jade est si fière et passionnée ! Dans son égarement, pourra-t-elle oublier la douleur de ce jour-là ?

— Elle déchire elle-même son propre cœur et ne veut même pas entendre mes paroles. Si elle ne peut faire plier son orgueil et son ressentiment, le Seigneur refusera d'aller jusqu'à elle.

— Essaye encore de l'exhorter.

— Elle ne veut pas m'entendre.

Comme elle dit ces mots, Kao Li-che, en robes de cérémonie, entre dans la salle. Les princesses courent à lui. Mais, avant même qu'elles l'aient interrogé, il dit :

— N'approchez pas de moi, je suis un messenger de malheur. La Seconde Impératrice ayant quitté les Jardins sans autorisation, le Sage supérieur, dans sa juste colère, m'a chargé de la conduire dans le palais de son frère le ministre.

— Ah ! s'écrie la princesse de Tsrinn avec douleur. J'étais sûre que son esprit jaloux et passionné causerait une catastrophe !

— Hélas, gémit tout bas la princesse de Kwo. Elle s'éloigne, mais le ressentiment demeure. Qui sait si le cordon fatal ne lui sera pas envoyé avec un arrêt de mort ?

Mais Kao Li-che, haussant les épaules, répond :

— Le malheur vient soudain comme un nuage chargé de pluie, mais la brise amoureuse du printemps dissipe les plus lourds orages.

Et il disparaît dans les profondeurs du palais, pendant que les princesses montent pensivement dans leurs équipages.

A la même heure, dans sa somptueuse résidence de Wou Tso, « les Cinq Chênes », ancien palais des Rann, le Premier Ministre était informé de la dégradation de sa sœur. Inquiet, redoutant les conséquences d'un changement de favorite, il reste longtemps songeur.

Quand un eunuque entre enfin, annonçant la venue de Bracelet-de-Jade, il sort aussitôt, se rendant dans la première cour d'entrée. Un char sans ornement y pénètre, entouré d'une escorte aux couleurs impériales.

Le Ministre s'approche, et s'inclinant, prononce les paroles rituelles :

— Venant à la rencontre de Notre Mère, je la supplie de daigner illuminer ma chaumière de sa présence !

Il aide sa sœur à descendre du char et la guide vers une salle intérieure. En s'asseyant, elle soupire :

— Depuis que j'ai franchi la Porte du Palais, mon âme bouleversée n'a pas retrouvé son harmonie. Les cicatrices de mes pleurs sont constamment déchirées par des larmes nouvelles. O destinée infortunée ! Dois-je ne plus goûter la douceur profonde de ses faveurs ? Le cours de ses bontés s'est détourné

de moi, et dans mon âme, la joie de son amour s'est transformée en amers regrets. Le vent glacé de l'abandon a soufflé dans le Palais de l'Ouest ! Les portes d'or se sont refermées derrière moi, me séparant des neuf cieux... O pures soirées ! Brillants clairs de lune dans les jardins, ne vous reverrai-je plus jamais ? Me faut-il oublier pour toujours les nuages et la pluie des caresses ? O mon frère, dites-moi, n'est-il pas dans votre résidence un point d'où je pourrais, du moins, contempler les murailles du Palais ? C'est là que je vivrai, loin de tous, dans ma solitude désolée.

— De la salle haute de ma bibliothèque, en regardant vers le nord-ouest, vous apercevrez les créneaux gris de l'enceinte et les toitures d'or parmi les feuillages.

— Conduisez-moi...

Et tous deux, à travers le dédale des portiques et des allées, se dirigèrent vers la vaste et calme pièce où les classiques de l'Empire étaient gardés. Un petit escalier menait à une chambre inondée de lumière. Le long des murs, des étagères de laque soutenaient les rouleaux enveloppés de soie des manuscrits.

Les panneaux treillisés des fenêtres étaient relevés, et laissaient voir tout d'abord le quartier séducteur de *Ping-Krang-li* « Force et tranquillité », où résidaient les courtisanes. Hors de là, s'étendait toute la ville avec ses tours, ses toits gris, les édifices couronnant ses douze portes et les arbres verdoyants où chantaient mille oiseaux. Les bruits de la cité parvenaient, à peine distincts, jusqu'à ce séjour de la pensée.

Bracelet-de-Jade regardait fixement dans la direction que lui indiquait son frère. Mais après un moment, elle dit :

—Ma douleur fait monter une brume devant mes yeux...

—Ces tuiles dorées qui scintillent au soleil, ne les voyez-vous pas ?

—Oui, maintenant, je les reconnais. Ce sont les toitures de la Cité interdite. C'est là que, hier encore, le phœnix des Impératrices palpitait sur ma coiffure. Le brouillard rouge de la passion illuminait toute ma vie. Et Mon Seigneur me répétait chaque jour que ses cheveux blanchiraient bien avant que son amour fût épuisé...

Ils restent longtemps silencieux pendant qu'une à une les larmes roulent, sur les joues pâlies de la jeune femme. Il n'est pas de douleur plus amère que de voir, sans pouvoir l'atteindre, le lieu où règne le bonheur qui nous a échappé.

@

IX

@

Le vent se hâte, emportant, jusqu'à la haute voûte céleste, les hurlements lamentables des singes. — Avec un bruit mélancolique, « siao-siao », les feuilles des arbres tombent sans arrêt. — Sur les bancs de sable éclatants de blancheur des oiseaux volent en tourbillonnant, — Et le grand fleuve, jusqu'à l'horizon, bouillonne, bouillonne et passe.

Sur des myriades de lieues, s'étend l'automne désolé, cet hôte qui demeure toujours trop longtemps. — Et moi, centenaire, accablé de maux, solitaire, je suis assis dans cette salle haute ; — Je songe aux difficultés, aux détestables amertumes qui ont accumulé la gelée blanche sur mes cheveux. — Et je n'ai même plus l'énergie de soulever ma coupe... ma coupe où les liqueurs n'ont plus de goût. — TOU FOU.

Les jours et les nuits, alternant, vont et viennent, pareils à la navette du tisserand. La tristesse morne et le silence de la douleur règnent dans le pavillon de l'abandonnée. Elle reste immobile tout le jour, les yeux fixes, et ses larmes même ne coulent plus. Mais, dans son cœur, le feu du désespoir et les regrets de l'amour perdu ont peu à peu fait fondre son orgueil et sa jalousie.

Un soir enfin, la suivante Eternel-renouveau introduit dans le pavillon le paisible Kao Li-che. Bracelet-de-Jade se lève joyeusement et, pour la première fois depuis son départ du Palais, un sourire entr'ouvre de nouveau ses lèvres pâlies.

—Te voici, Li-che? Je suis heureuse de te revoir. Tu me rappelles de si beaux jours !

— Je me prosterne devant Notre Mère...

—Relève-toi et viens t'asseoir à la place d'honneur...

—Comment oserais-je?

—N'approches-tu pas du Seigneur Notre Roi? Comment pourrais-je te donner d'autre place que la première ! As-tu quelque message du Maître? Sa santé...

—Le Seigneur des Dix-mille années est las de la vie. Il demeure tout le jour assis dans sa chambre dorée, rêvant et soupirant...

—Le bonheur..., commença Bracelet-de-Jade qui s'arrêta aussitôt.

Mais le visiteur avait deviné sa pensée. Il poursuit :

—La princesse de Kwo a quitté le palais. Et l'autre jour, comme je me tenais, silencieux, aux côtés de notre Seigneur, j'ai entendu ses lèvres murmurer le nom de Notre Mère.

—Hélas! Se peut-il qu'il pense encore à moi?

— L'esclave que je suis est sot et illettré. Notre Mère connaît le Cœur Sacré.

Comme elle garde le silence, il poursuit plus lentement :

— Un cadeau, une offrande présentée à l'heure propice émeuvent tous les cœurs, et nous valent même la bienveillance des dieux.

— Quel objet puis-je donc lui offrir? Existe-t-il une chose qui soit assez douloureuse pour émouvoir le Maître du Monde, assez désolée pour répondre à la lassitude de mes sentiments?

Il hoche la tête. Elle continue :

— Et puis, tout ce que je possède, c'est Lui qui me l'a donné. Les diamants de mes larmes ont cessé de couler ; je ne peux même plus les offrir sur un plateau d'or... je n'ai que mon corps... Mais j'y songe! Mes nattes épaisses et parfumées, combien de fois ne les a-t-il pas caressées? Combien de fois n'en a-t-il pas loué les boucles en nuages? Donnez-moi des ciseaux, un miroir...

Et saisissant les objets que la suivante lui présente, elle coupe, non sans peine, la lourde corde soyeuse de sa chevelure. Ses pleurs, taris pour un temps, coulent de nouveau en regardant la tresse brillante qu'elle tient à deux mains.

— Tu m'avais fidèlement servie, au temps de mes années heureuses. Mon cœur saigne à me séparer de toi... O ma chevelure ! De tout mon corps, je n'avais rien d'autre à donner au Sage Suprême. Il a fallu mon profond désespoir et mon désir de prouver ma loyauté.

Kao Li-che, reçois mes cheveux et présente-les au Seigneur. Dis-lui que le crime de son humble concubine est tel que dix mille morts ne pourraient l'expier. Mais pour moi, vivante, de ne jamais revoir le Fils du Ciel, le tourment n'est-il pas plus grand que de subir des myriades de fois le châtiment suprême? Offre-lui respectueusement mes cheveux, en souvenir de ma beauté, et pour qu'ils témoignent de mon repentir et de ma passion sans espoir.

Kao Li-che, agenouillé, reçoit à deux mains le gage précieux :

— O Mère ! Ne laissez pas le chagrin troubler votre esprit. Votre esclave retourne en hâte, lourdement chargé du trésor inestimable. Il fera devant le Seigneur un rapport véridique.

Il se relève, saluant encore et s'éloigne, laissant Bracelet-de-Jade assise, la tête dans les mains, sanglotant.

@

X

@

Assis, toujours seul, je demeure écrasé de chagrin; mes cheveux grisonnants flottent en désordre sur mes épaules. — Dans la salle vide, voici que la deuxième veille a sonné. — Sous les ruissellements de la pluie, les fruits de la montagne se détachent et tombent. — Autour des flambeaux, les insectes voltigent avec un bruissement triste.

Pourquoi faut-il que les cheveux blanchissent, que notre vie s'épuise, et que nous ne puissions jamais nous retenir sur cette pente fatale ? — Tout l'or du monde, hélas! ne saurait accomplir ce prodige. — Pourquoi faut-il que, pour guérir la mélancolie de l'âge déclinant, — Un seul moyen demeure : supprimer notre vie ? — WANG WÉ.

Dans le clair et gai soleil de cette fin de journée, la brise fraîche agite les lourds rideaux de brocart bleu et or suspendus entre les hautes colonnes empourprées de la Salle du Trône.

Aux battements de l'étoffe, la lumière et l'ombre jouent sur les nattes, les tapis d'or rouillé à dessins verts et les socles de pierre sculptés soutenant les hautes colonnes laquées. Au dehors, dans les buissons, les oiseaux chantent éperdument

par couples, grisés par la saison et la vive clarté. Les fleurs des parterres rivalisent d'éclat et de beauté.

L'audience est finie depuis longtemps et, cependant, le Fils du Ciel est encore assis, immobile, sur le haut siège de jade et d'or. Il songe mélancoliquement :

— Toute action incorrecte provoque à coup sûr tristesse et regrets. L'on accuse tous les autres, mais le mal est commis. Les conséquences se propagent sans arrêt. Ainsi, la pierre jetée dans l'eau calme d'un étang forme des ondes circulaires qui vont s'élargissant et que rien n'arrête... Et cependant, l'herbe fraîche revêt les prairies d'un manteau sans prix. Les buissons se parent de leurs floraisons les plus rares. La douceur de l'air trouble même le cœur des vieillards. L'on voudrait avoir des ailes pour planer dans l'azur. Le cœur déborde de tendresse... A quoi bon? L'orgueil et la jalousie de Bracelet-de-Jade n'ont pu supporter de me voir goûter sans elle un instant de plaisir. Et maintenant, elle n'est plus là; et, devant les plus adorables paysages, je n'ai que des regrets. Son frère, ce matin, m'a fait demander l'autorisation d'expier le crime de sa famille en s'exilant sur ses terres... J'ai refusé de le voir..

A ce moment, un eunuque monte les degrés de la Salle et s'agenouille près de l'entrée. Le Souverain le regarde sans le voir. Après un instant, le serviteur dit :

—O Dix-mille années ! Dans les coupes de jade, le vin refroidit. Et les mets préparés sur les plateaux d'or sont

changés d’instant en instant... La santé du Fils du Ciel...
Le Palais m’a envoyé...

Le Souverain, troublé dans ses rêves, se redresse et son oeil lance des éclairs :

— Qui t’appelle? Holà ! Mes gardes !

Au premier mot, le capitaine des gardes accourt, casque en tête, l’épée à la main. Le Fils du Ciel, d’un geste, désigne l’esclave :

—Cent coups de bambou, et la servitude militaire sur les frontières.

—J’obéis au décret, répond l’officier en s’inclinant.

Il fait un signe, et le coupable le suit en tremblant. Le Souverain resté seul, murmure amèrement:

— Me nourrir ! Des mets célestes et des boissons féeriques même ne sauraient me tenter...

Le jour coloré, peu à peu, fait place au crépuscule orangé, puis à la lumière d’argent de l’astre des nuits. L’accablé reste sans mouvement, laissant son âme s’évader d’un corps que rien dans la vie ne pouvait séduire.

Des pas, enfin, glissent sur les dalles, et Kao Li-che paraît, s’agenouillant et attendant en silence d’être interrogé. Il porte, sur un plateau finement ciselé, le présent de celle qui n’était plus la Seconde Impératrice.

Le Souverain s’aperçoit enfin de sa présence :

— Que fais-tu là? Quelle offrande m’apportes-tu?

— Les cheveux de Notre Mère, répond l'autre simplement.

— Comment? Les cheveux de Bracelet-de-Jade? demande le Fils du Ciel dans sa surprise.

— Notre Mère m'a dit qu'elle se haïssait d'avoir causé un instant de déplaisir au Cœur Sacré. Son crime méritait dix mille morts. Mais l'exil hors du Palais, et le désespoir de ne plus voir la Figure divine sont des châtiments plus rudes que des myriades de morts. Ne pouvant rien offrir qui ne fût un cadeau de Vous, elle a coupé ses cheveux en gage de son repentir et de sa passion profonde.

Un sourire ému entr'ouvre les lèvres du Souverain, pendant qu'il prend avec vénération les lourds cheveux et les porte jusqu'à son visage :

— O bien-aimée ! s'écrie-t-il enfin. O natte toute imprégnée de son parfum ! Tu es une partie d'elle-même et je suis bouleversé en te touchant. Ma mélancolie se dissipe et mon cœur apaisé rappelle de nouveau mon âme vibrante de passion. Mais hélas ! tu ne pourras plus nouer tes cheveux en deux touffes pareilles aux yeux des cigales ! Je ne reverrai plus les nuages harmonieux de ta haute coiffure !

Kao Li-che, à ce moment, se permet d'interrompre la rêverie de son Maître :

— O Dix-mille années ! Puisque Notre Mère est pardonnée, pourquoi maintenant la tenir éloignée des jardins? Criminelle, sa faute a été punie. Repentie, ne convient-il pas de la rappeler? Le Ciel lui-même n'agit-il pas ainsi? Je supplie Votre Sagesse de se délivrer ainsi de la tristesse qui l'assaille.

— Kao Li-che, je suivrai ton conseil. Cours! Va la retrouver au palais des Cinq-Chênes, et guide-la sans tarder près de moi.

— J'obéis au décret !

Et se relevant, le Chef des Serviteurs s'éloigne en se hâtant.

Dans l'ombre de la Salle du Trône, les lances d'argent de la lune tournent lentement. Dans le lointain enfin, parmi les arbustes du jardin, paraissent et disparaissent des lanternes rondes tendues de gaze rouge. Elles approchent, teintant de mille nuances les fleurs endormies.

D'un char léger, fait de soie couleur d'acacias et de martin-pêcheurs, descend Bracelet-de-Jade, toute enveloppée de voiles transparents. Elle accourt, légère, s'agenouiller aux pieds de son impérial amant, sanglotant et disant :

— Votre Humble esclave a vu le Fils du Ciel. Maintenant elle peut mourir. Les ombres mêmes de la mort ne pourront obscurcir ma dernière vision.

Le Souverain se penche pour la relever.

— Pourquoi de si tristes paroles? Oublions tous les deux ce qui fut l'erreur d'un instant, et ne parlons plus jamais

de cette tristesse. Ma peine est apaisée sous tes regards, comme la neige se fond au soleil.

— Notre amour, après la souffrance de la séparation, revient mille fois plus profond...

Le Souverain tend son âme aux harmonies de la voix aimée. Ses yeux festoient du cher visage et de la grâce infinie du corps mystérieux sous les soies brillantes. Les mèches courtes de ses cheveux la parent d'une innocence enfantine. La grâce frêle de sa nuque dévoilée ajoute un charme subtil à la séduction de son être.

Il caresse lentement de ses mains troublées les bras dont le contact l'inonde d'une griserie où sa raison se noie ; il attire à lui la Retrouvée... La passion pâlit leurs visages graves et noircit leurs yeux étincelants. La création de l'Univers se renouvelle dans cette communion solennelle.

XI

@

Le fonctionnaire aux rubans de pourpre a quitté la poussière du monde, — Afin de trouver le repos dans la montagne pure, sur les nattes de Brahma, — Le dieu Fann qui, du fil doré de sa doctrine, nous guide sur la Voie, — Et nous aide à franchir, sur le précieux radeau de la Loi, le torrent des passions aveugles.

Les chapiteaux des arbres de la Chaîne s'élèvent et percent le ciel. — Les fleurs de la falaise descendent jusqu'aux sources des vallons. La tour du temple est découpée comme le reflet de la lune sur la mer, — Et ses étages s'élèvent, étranges, des vapeurs du fleuve.

Trois jours, j'ai vécu dans une atmosphère d'encens, — Pendant que les échos des cloches se pourchassaient de vallée en vallée. — Les lotus, ces perles de l'automne, sont déjà pleins. — Et les pins, pour la première fois, arrondissent mystérieusement leurs fruits.

Les oiseaux s'assemblent ici, sans doute pour écouter la loi ; — Les dragons enroulés sur les colonnes semblent partager mes méditations. — Il ne manque que les harmonies de l'eau qui coule, — Evoquées sur les cordes d'un luth par un ami. — LI PO.

Les nombreux passants qui flânaient toujours sur la Place du Marché-deslégumes, s'arrêtaient ce jour-là, non sans surprise, devant le Pavillon-duBonheur-sans-limites, la maison de liqueurs la plus renommée de la capitale. Un tapage inusité retentissait dans la salle supérieure. Et comme les nouveaux venus demandaient quelle était la cause de tout ce bruit, les «coueurs-de-salle» leur répondaient :

— Ce sont les « Huit Immortels dans le vin » qui donnent un dernier festin à leur ami Rwo Tchetchang, de la Forêt-des-Pinceaux.

— Un dernier festin? demandait-on.

— Mais oui, vous ne savez donc pas qu'il quitte la Cour et se retire dans un monastère du Tao, pour étudier la doctrine du Sage Lao dze?

Dans la pièce du haut, Rwo Tche-tchang était assis à la place d'honneur, ayant à sa droite le prince de Jou-yang, petit-neveu de l'Empereur. A sa gauche, était Li Ti, qui venait d'être nommé Ministre de la Gauche. Puis venaient Tsrwé Tsong-tche, duc de Tsri, et connu pour sa beauté rare ; Sou Tsinn, fervent Bouddhiste, Gardien-Suprême du Prince Impérial ; Li Po, toujours entre deux vins ; Tchang Siu, constamment grisé par les beautés de l'écriture, et transporté par l'enthousiasme au point d'en oublier les rites ; Tsiao Swé, qui ne pouvait dire un mot quand il était à jeun, mais dont les réparties vives partaient comme des vols de flèches quand il était ivre. Il y avait encore Tou Fou, censeur et poète; Mong Rao-jann, dont l'inspiration fraîche et délicate était alors célèbre à la Cour et dans tout

l'Empire ; Wang Tchrang-ling renommé pour ses stances impeccables.

Les poésies et les chants déjà se mêlaient aux plaisanteries et aux joyeux propos. Chacun riait aux larmes de la dernière aventure de Rwo Tche-tchang :

— Figurez-vous, racontait-il, qu'il y a trois jours je revenais d'une excursion dans la montagne. J'étais, bien entendu, enthousiasmé par la splendeur de la Nature et par le vin généreux du monastère. Je roulais sur mon cheval, voyant partout des étoiles, quand, m'étant penché pour admirer la lune naissante dans le miroir d'une citerne, je voulus, dans l'excès de mon amour, embrasser l'astre des nuits., et je me réveillai le lendemain matin au fond du puits heureusement presque vide, la moitié du corps baignant dans l'eau glacée.

Quand les rires furent un peu calmés, le prince de Jou-yang s'écria :

— Et moi, savez-vous ce qui m'est advenu au dernier festin de l'Empereur? J'avais tellement bu que je ne pouvais plus bouger. Quand le signal fut donné de se lever, impossible de remuer. Le Fils du Ciel était debout, et moi j'étais encore assis ! C'était la mort, si je n'avais eu l'idée de me laisser rouler à terre et de frapper le sol avec mon front, feignant de refuser mon pardon afin de pouvoir rester à terre. Notre Sage Souverain a bien vu la vérité. Il a ri, et, donnant l'ordre de me soutenir

jusqu'à mon équipage, il ajouta qu'il m'enverrait un jour gouverner la province de *Tsiou-tsiuann*, « La source-du-vin ».

— Et notre ami Li Po ! clame Wang Tchrang-Ling, vous a-t-il décrit sa figure incroyablement comique quand, appelé l'autre jour pour une promenade en bateau sur le lac des Lotus blancs, on l'amena, ivre comme de coutume, jusqu'à l'embarcadère. Notre nouveau maréchal, Kao Li-che, le soutenait. Mais jamais on ne put réussir à le faire monter dans la Barque Sacrée !

— En vérité ! En vérité ! chante Tou Fou au milieu des exclamations joyeuses, vous êtes vraiment des Immortels dans le vin, et je veux chanter vos originalités afin que, jusqu'à la fin de l'univers, vos noms soient célébrés. Écoutez tous !

O Rwo Tche-tchang ! Tu es sur ton cheval comme sur une jonque ballottée par les flots! — Tes yeux voient des fleurs. Tu tombes au fond d'un puits, et tu sommeilles même dans l'eau froide !

Le prince de Jou-yang épuise trois boisseaux de liqueur avant de se prosterner devant le Ciel. — Sur son chemin, il voit un pressoir, et l'eau lui vient à la bouche. — Il déplore de ne pouvoir échanger son fief contre celui des Sources-du-vin.

Li Ti, le ministre-de-gauche, pour l'enthousiasme d'un jour de fête, dépense des myriades de tsienn. — Il boit comme une baleine géante, et viderait bien cent fleuves de vin. — Il lève sa coupe, et, dans la joie de la connaissance universelle, il déclare avoir fui pour toujours la sagesse de la sobriété.

O Tsrwé Tsong-tche, élégant, gracieux, dans tout le charme de tes jeunes années ! — En levant ta coupe, tu montres le blanc de tes yeux, car tu contemples le ciel azuré; — Et tu brilles comme un arbre de jade qui se balancerait dans le vent.

Sou Tsinn a jeûné longtemps devant le Dieu Fo voilé, — Et même dans son ivresse, de temps en temps, il aime à s'isoler dans une méditation.

Pour toi, Li Po, dans un boisseau de vin tu trouves cent poèmes. — Mais, sur le marché de Tchrangngann, tu dors sous toutes les tables, — Et quand le Fils du Ciel t'appelle, tu ne peux même pas monter dans sa barque, — Et tu balbuties : « Votre humble sujet est un Immortel dans le vin ! »

Tchang Siu, après trois tasses, acquiert une connaissance divine de l'écriture rapide. — Il rejette son bonnet et laisse voir son crâne, même aux princes et aux ducs. — Et les traits parfaits tombent sur le papier, légers comme les nuées et les vapeurs.

Pour toi, Tsiao Sué, après cinq boisseaux, tu te carres sur tes coudes, — Tu bavardes à haute voix, et tu

*discutes avec violence, à la grande stupeur de ceux qui
sont assis sur les quatre côtés de la table.*

Les applaudissements éclatent, pendant que Mong Rao-jann achève d'écrire sur le mur blanc les strophes de Tou Fou, à côté de cent autres poèmes.

— Admirable ! Admirable ! dit l'un... et voyez comme il a disposé les noms selon le rang : d'abord Rwo Tche-tchang, membre de la Forêt-des-Pinceaux ; puis le prince, le ministre, le duc... quel souci des rites, même dans l'excitation de l'ivresse et de l'inspiration poétique.

Les exclamations se calment quand, sur la place, retentissent soudain des cris et des appels, avec le bruit d'une cavalcade et des grincements de roues. Un des hôtes ouvre une fenêtre et s'écrie :

— Un convoi des frontières. Allons voir de plus près.

Et, renversant leurs coupes dans leur hâte, les convives descendent l'étroit escalier, traversent la place, et s'alignent parmi la foule, le long de l'espace vide que les longs fouets de la police gardent contre l'envahissement des curieux.

Des troupes victorieuses revenaient d'une expédition dans le désert de Mongolie contre le *Chann yu* le Khan des *Rwé-Rou*. Les hommes, dont les cuirasses étaient couvertes de poussière, portaient la longue lance à crochet et la lourde épée, avec l'arc et le carquois. Ils étaient chargés de fourrures précieuses, avec des ornements d'or et d'argent, dépouilles de l'ennemi. Mais le

plus lourd du butin se trouvait sur les chariots qui suivaient le convoi.

Les acclamations retentissent sur le passage des vainqueurs. Les femmes, toujours amoureuses de la force et du succès, laissent sans pudeur leurs regards s'attarder sur les heureux guerriers.

Derrière le premier régiment, un char passe, portant une caisse à claire-voie dans laquelle se tient accroupi un officier à la figure noble et ouverte, quoique assombrie par la honte et la mélancolie.

Li Po ne peut s'empêcher d'éprouver aussitôt une sympathie profonde pour le captif. Il s'avance, questionnant les gardiens. Mais l'officier lui-même répond d'une voix d'airain :

— Je suis Kwo Tse-y. Mon cheval a été tué sous moi et m'a immobilisé sur le sol en tombant. Fait prisonnier, et délivré par nos troupes, je dois être exécuté sur la place publique pour effrayer les soldats tentés de se rendre à l'ennemi.

Li Po n'en demande pas davantage. Il crie aux gardes :

— Arrêtez ! Arrêtez ! Je me porte caution de cet homme. Ouvrez sa cage, et si, demain, le Fils du Ciel ne m'a pas accordé sa grâce, il reviendra, ou bien je périrai à sa place.

L'escorte s'arrête, irrésolue. Mais la foule connaît la faveur illimitée dont jouit le poète et crie :

— Osez-vous désobéir au plus illustre membre de la Forêt-des-Pinceaux?

Le chef donne un ordre bref et la cage est ouverte. Kwo Tse-y, sautant à terre, court s'agenouiller devant son libérateur, lui exprimant sa reconnaissance. Mais Li Po l'interrompt :

— Aujourd'hui, dans la paix profonde, les lettrés sont tout-puissants. Mais, vienne le temps des troubles, les guerriers auront à leur tour le pouvoir du bien et du mal. Et je suis sûr que vous ferez le bien.

Il entraîne son nouvel ami, encore étourdi de surprise, jusqu'à la table du festin que les autres convives animaient déjà de leurs rires.

Quelques instants plus tard, des appels de trompette et des éclats de gongs se font entendre de nouveau. Tout le monde se précipite vers les panneaux ouverts des fenêtres. Mais cette fois la foule reste silencieuse, et pas une acclamation n'accueille le cortège, à la tête duquel chevauche un gros homme vêtu de somptueuses robes, et dont le cheval peut à peine soutenir le poids.

Un héraut de la Cour le précède, agitant un drapeau brodé d'or et crie :

— Place ! Place au nouveau Prince Seigneur du fief de Tong-ping !

Il y eut un murmure dans la salle :

— Ngann Lou-chann possesseur d'une partie de l'Empire, oh !

Kwo Tse-y regarde avec intensité le visage du Barbare et dit à voix basse :

— Ainsi, voilà ce Ngann Lou-chann ! Quelle est donc sa valeur pour qu'aujourd'hui un fief lui soit donné? Son visage porte les marques profondes de la rébellion. Il bouleversera l'univers... Son cœur sauvage est celui d'un loup !

— Chut! Prenez garde ! dit un voisin. Il est puissant : que personne ne vous entende...

Les convives retournent silencieux à leurs places et, pendant quelques instants, les liqueurs restent dans les coupes. L'heure approche d'ailleurs de la séparation. Alors Li Po se lève et dit, avec mélancolie :

— J'envie votre départ, ô ami :

En franchissant le seuil de ma porte, je contemple les Montagnes du Sud, — Et mes pensées, guidées par elles, sont, comme elles, sans limites.... A leur élégante couleur, il est difficile de donner un nom, : Azur?... Vert-de-martin-pêcheur?... Couleur de soleil dans les yeux?

Par moments, de blancs nuages s'élèvent ; — Les espaces célestes se déroulent noblement. — Dans mon cœur, il en est de même, — Et je me laisse aller à un enthousiasme insondable.

*Quand pourrai-je enfin devenir un obscur ascète, — Et
dissimuler la trace de mes pas, afin de méditer en paix au
sommet du plus haut de vos pics, ô Montagnes ! — LI PO.*

Quand les murmures d'appréciation se sont tus, le prince de
Jou-yang se dresse, et dit d'un ton solennel :

— Au nom du Seigneur des Dix-mille années !

Chacun se lève aussitôt. Le prince tire de sa poitrine une
enveloppe de soie carminée, de la couleur impériale, et annonce
encore :

— Un message du Seigneur notre Roi pour l'immortel
Rwo Tche-tchang !

Celui-ci, aussitôt, s'agenouille. Le prince, debout, continue :

— Notre Maître, ayant reçu en audience solennelle le
plus savant des membres de la Forêt-des-Pinceaux, m'a
spécialement chargé de lui remettre au milieu de vous
tous, au moment où nous le quitterions, un poème
d'adieu qu'il a fixé de son Pinceau Sacré, en témoignage
de regrets et d'estime. Écoutez tous :

A RWO TCHE-TCHANG, QUI SE RETIRE DU MONDE

*Tu nous quittes, au plus haut de ta gloire, pour te
fondre dans la Voie. — Dans la sagesse de ton grand âge,
tu déposes enfin tes épingles de tête. — Mais nous,
continent ne pas déplorer le départ du plus Sage d'entre*

nous ? — Quel est l'homme qui aura l'élévation et la pureté de ton cœur?

Déjà, au cours de tes fonctions, je l'avais remarqué, un souffle mystérieux t'animait. — Il t'entraîne à quitter le monde, à dépouiller tes vêtements de pourpre.

Solitaire désormais, tu prendras ta nourriture sous le Portique azuré du Ciel. — Pendant que tes amis, rassemblés, clameront toujours leur chagrin profond d'être privés de toi.

@

XII

@

*Devant mon lit, l'éclat de la lune brillante se répand, —
Pareil à la gelée blanche sur le sol. — Je lève les yeux
pour contempler l'astre brillant... — Alors je pense à mon
village natal, et ma tête s'incline. — LI PO.*

A l'abri des rideaux transparents de l'alcôve, Bracelet-de-Jade repose dans la joie du bonheur reconquis. Mais son sommeil est agité. Son âme inconsciente, qui veille sans cesse, est inquiète et voudrait s'attacher à jamais celui dont l'amour la brûle. Elle redoute les poisons de lassitude inexplicée qui corrompent trop souvent toutes choses dans les replis les plus profonds du cœur humain. Elle rêve, enfin, de surprendre son ami par un aspect imprévu d'intelligence ou de beauté, par une séduction inattendue qui précipite le cours trop paisible d'une passion déjà ancienne.

Son corps retombe tout à coup, immobile, car son âme amoureuse et craintive, délivrée, a brusquement quitté la Terre et vole dans l'azur sombre de la nuit, jusqu'au Palais de la Passion, la Lune, qui brille comme une cymbale dans le Vide.

La douce fée, Tchrang-ngo la Toute-belle, l'aperçoit dans la clarté pure que la poussière du siècle ne peut ternir. Elle descend en souriant les marches de son Trône, suivie de ses deux favoris, le Lièvre-de-Jade qui prépare ses filtres d'amour dans un mortier

de diamant, et le Crapaud d'or, dont les chants cristallins ravissent l'immensité nocturne.

Devant le palais, sous un bosquet d'arbres So-lo, de canneliers de cinabres et d'ormes argentés, des coussins forment une couche aux mille couleurs. vers laquelle la Fée conduit sa visiteuse. Bracelet-de-Jade veut s'agenouiller, mais Tchrang-ngo la retient :

— Ton âme passionnée t'élève déjà bien au-dessus de l'humanité. La profondeur de tes sentiments ainsi que leur durée te vaudront d'être un jour une des nôtres... D'ailleurs, n'es-tu pas l'épouse du Maître de la Terre ? Assieds-toi près de moi. Je t'ai fait venir pour te donner ce que tu désires.

Pendant qu'elle parle, survient une troupe de jeunes femmes d'une beauté inexprimable, ornées de vêtements transparents sur leurs corps impalpables ; les unes portent des instruments de musique, d'autres des écharpes de danse. Le prélude d'une mélodie rare se fait entendre. Les voix des Immortelles s'élèvent, impeccables et bouleversantes. Les danseuses évoluent.

— C'est l'hymne des Robes-diaprées et des Écharpes-de-plumes, ne l'oublie pas...

Avant que Bracelet-de-Jade, grisée d'harmonies, puisse remercier la Fée, l'univers brusquement s'assombrit autour d'elle, et la dormeuse, accoudée, se réveille dans sa chambre silencieuse où, par delà le brouillard épais des rideaux du lit, vacille la faible lueur d'une veilleuse.

Dans sa crainte qu'un bruit humain vienne abolir la vision céleste, elle se lève et s'enveloppe frileusement d'une large robe vert pâle lamée d'argent. Puis elle penche, vers la flamme de la veilleuse, la mèche d'un flambeau de cire pourpre, et s'assied devant sa table.

Par les panneaux des fenêtres, grands ouverts sur les jardins, des lucioles de feu entrent et volètent, pareilles à des étoiles éparses dans la nuit. Elles se posent sur les fleurs qui s'épanouissent dans les vases d'or ciselé : les pétales aux nuances délicates semblent alors émettre une lumière magique. Puis, effrayées soudain, elles tourbillonnent pour aller piqueter de points de feu la ligne des sculptures sur les panneaux ajourés.

Mais Bracelet-de-Jade ne les voit pas. Elle avait déjà broyé l'encre sur la pierre creusée, et, sur un papier couleur des pêchers en fleurs, elle trace rapidement les idéogrammes sacrés qui renferment toute la vie de l'âme : pensée, poésie, musique.

Quand une clarté grise blanchit le ciel à l'orient, annonçant la venue prochaine des feux de l'aurore, l'impératrice écrit encore. Le soleil s'est échappé de sa demeure nocturne. Ses rayons d'or illuminent le monde. Les suivantes impériales, entrant à tout petits pas pour épier l'éveil de leur maîtresse, restent immobiles de surprise, car des feuillets de papier jonchent le sol, et le flambeau de cire brûle toujours, en grésillant.

Bracelet-de-Jade a fini. Elle se retourne :

— Vite ! Toi, Eternel-Renouveau, cours prévenir Li Kwé-nienn, notre maître de musique, qu'il vienne sans

retard ! Et toi, Prunier-en-fleurs, va prier Kao Li-che de dire au Fils du Ciel que je donne une fête ce soir dans le Palais-qui-domine-l'univers. Fais aussi prévenir nos amis les poètes, car le souvenir de cette soirée doit être impérissable.

Elle presse si bien ses suivantes que sa toilette est achevée quand Li-Kwé-nienn, suivi des « Frères du verger des poiriers », se présente devant la terrasse.

La jeune femme sort aussitôt, tenant à la main les feuillets où son œuvre est notée. Recommandant le silence et le secret aux musiciens, elle les entraîne dans un coin reculé des jardins, sur un haut pavillon bâti au coin de la muraille.

@

XIII

@

O chants élégants ! Flûtes énervantes ! Harmonies rares des violons et des flûtes ! — Et, sous les flambeaux d'argent, l'éclat des coupes d'or, et la splendeur des jeunes femmes aux sourcils couleur de martins-pêcheurs ! — O gloire de servir notre Seigneur, le Maître du Monde ! Faut-il donc vraiment qu'un tel jour prenne fin ?... — La Voie Lactée pâlit ; le ciel s'éclaire ; et nous voici encore assis : l'ordre du départ n'a pas été donné. — Dans la douce aurore printanière, par-dessus les murailles, la lune quitte le ciel. Tous les convives sont étourdis de joie ! — TCHRENN TSRANN.

Le crépuscule envahit les jardins du Palais. Au bord du lac, les saules ont pris une couleur d'or jaune. Des arbres en fleurs, voltige une neige parfumée. Des martins - pêcheurs passent comme un éclair d'azur, pour venir se nicher sous les balustrades des terrasses. Les ondes attiédies de la brise vespérale apportent de tous les pavillons un faible et doux écho de chants et de rires.

Devant la terrasse de marbre du Palais-qui-domine-l'univers, les princes et les poètes conviés à la fête sont groupés, attendant le Souverain, et causant à mi-voix.

Des pas enfin retentissent sur les dalles. Au détour des buissons, paraît d'abord Kao Li-che en uniforme de maréchal. Puis le Fils du Ciel s'avance dans toute la majesté de ses robes de gaze carminée, brodées de roches et de bambous d'or. Une perle géante orne le front de son bonnet noir dont le nœud se détache, raide comme des ailes, derrière la tête. Plusieurs dames du palais, choisies pour leur beauté exquise, le suivent, gracieuses, en échangeant mille plaisanteries.

Les courtisans vont s'agenouiller, mais le Maître les retient :

— Pas de rites ici ! Nous sommes tous des amis.

Il monte les marches roses et pénètre dans l'immense salle, suivi de la foule somptueuse. Sur les boiseries couvrant les murs, des scènes se déroulent en laque verte, or ou argent : chasseurs poursuivant le gibier ; humbles pêcheurs relevant leurs filets ; ou groupes amoureux parmi des floraisons. Par les panneaux relevés, l'on voit, par-dessus le lac et les arbres des jardins, le fleuve et la campagne vers le nord ; et, vers le sud, la ville et ses hautes tours, sur le fond bleuté des monts Tchrong-nann.

Kao Li-che indiquant à chacun sa place, le signal est donné de s'asseoir, et le festin commence. Les liqueurs circulent librement, et bientôt l'enthousiasme et la gaieté dissipent la contrainte qu'impose la majesté souveraine.

Cependant, la musique ne cesse de jouer, et les hautbois persistants bercent l'esprit de leurs rythmes magiques. Alors la Cinquième Impératrice, Visage-de-Nuée, qui avait autrefois attiré l'attention du Dragon par la grâce de ses danses, se lève

brusquement, et court au milieu de la salle. Tournoyant lentement sur elle-même, elle fait flotter ses écharpes de soie.

Mais, soudain, la mélodie se transforme et le silence se fait dans la salle, car, dès les premières mesures, les auditeurs ont perçu la nature divine de la symphonie nouvelle. Inspirée par le rythme et par l'admiration de la Cour, la Cinquième Impératrice modifie ses pas, illustrant de ses gestes les images évoquées par l'orchestre. Immobile, agitant faiblement ses bras gracieux et sans force, elle s'arrête par moments, pour reprendre avec vivacité le rythme, comme si elle était emportée par une bourrasque. Un instant, elle s'incline comme appesantie par une mélancolie sans bornes.

Elle enroule enfin ses écharpes autour de son visage, et tête baissée, elle court avec un petit rire et reprend sa place au festin. Les louanges éclatent comme le tonnerre, et leur écho se prolonge sous les poutres dorées du plafond.

Bracelet-de-Jade est restée silencieuse. Le Fils du Ciel, craignant d'éveiller sa jalousie, n'ose donner libre cours à l'admiration qu'il éprouve pour la danseuse. Aussi la surprise suspend-elle les voix quand la favorite, se levant, détache l'un de ses lourds colliers de perles et le passe au cou de Visage-de-Nuée.

Dans le silence que l'étonnement provoque, l'on perçoit alors, comme dans le lointain, des harmonies en sourdine.

Le Souverain, attendri, se laisse emporter par l'enthousiasme poétique, et chante à mi-voix :

Sur terre, il est des lieux qui inspirent les Sages, — Et dont les hommes, traditionnels, chanteront à jamais les célèbres beautés. — Tels sont ces grands étangs, où se dispersent de tous côtés les oiseaux d'eau, troublés par notre venue ; — Ces roches, avec leurs cavernes des dragons, qui s'élèvent devant nous comme un mur, — Et, sous la lune des Canneliers, aux premières fraîcheurs automnales, — Ces boucliers d'eau qui se balancent au vent dans la pureté du soir, — Et surtout ce pavillon rare où danse l'Impératrice, le Phœnix, — Aux sons pénétrants des flûtes de jade.

Un murmure respectueux l'applaudit. Alors, les instruments reprennent l'hymne magique. Bracelet-de-Jade, encore appuyée sur l'épaule de sa compagne, chante de sa voix cristalline :

EN HOMMAGE A VISAGE-DE-NUÉE

Tes manches de gaze exhalent des parfums, des parfums qui ne se fanent point... — Te voici d'abord un lys d'eau empourpré, toute auréolée de tes écharpes de soie, et comme baignée d'une lasciveté automnale. — Pareille maintenant au léger nuage arrêté sur un sommet de montagne, et qui, soudain, tournoierait à la brise... — Te voici enfin, sur les bords d'un étang, tendre saule pleureur incliné pour la première fois vers les eaux.

Elle se tait, mais la douceur poignante de la mélodie avait atteint le cœur de chacun des convives, et les seuls hommages qu'elle reçoit sont les larmes qui roulent de tous les yeux.

Le Fils du Ciel est bouleversé d'amour devant cette séduction nouvelle. Il est aussi touché de ce témoignage étrange de repentir pour l'accès de jalousie qui avait changé en douleur toute la joie de la fête au Ruisseau-des-Mélodies. Il regarde son amie. Ses regards, chargés d'un feu plein de douceur, pénètrent jusque dans le mystère de l'âme aimée : ils n'y voient que tendresse et passion.

Cependant, l'émotion s'est un peu calmée ; la parole est revenue aux admirateurs et les questions se croisent :

— Qui a pu composer une mélodie aussi rare ? Qui a donc inventé cette danse merveilleuse ?

Alors l'Impératrice raconte son rêve, et chacun balançant la tête, répète à demi-voix :

— Naturellement ! Elle est une fée. Nous le pensions, mais sans en être sûrs. La preuve en est faite aujourd'hui, car aucun talent humain ne pourrait atteindre à tant de beauté !

Cependant, le poète Tou Fou s'est levé, et l'on se tait pour l'entendre. Choissant audacieusement le rythme même et le motif célestes que l'orchestre poursuit encore en sourdine, il annonce :

EN ÉCOUTANT CHANTER LA FÉE YANG

La plus belle de tous les âges a chanté ! — Elle est debout, seule, laissant voir ses dents éclatantes. — Les princes, dans la salle, ont l'âme déchirée : ils demeurent silencieux et sans joie.

Dans l'immensité claire de la campagne, — Le fleuve et la ville sont enveloppés, comme de soie blanche, par le clair de lune. — C'est l'heure où la nuit transparente se lève...

Les coupes de jade sont délaissées depuis longtemps. — Les hautbois d'or résonnent, grisants, dans l'ombre du Palais. — Mais les auditeurs, immobiles, sont écrasés de mélancolie. — Les vieillards déplorent le crépuscule de leurs années. — Les guerriers vigoureux, bouleversés, versent des fleuves de larmes ; — Et tous, dans leurs cœurs, où la connaissance est effacée, ils ressentent une angoisse voisine de la mort !

Les murmures d'admiration se prolongent. Le Souverain enthousiasmé répète chacune des stances, et son esprit délicat se grise de la liqueur subtile. Il dit enfin :

— Aucun don ne saurait égaler ton talent, ô Tou Fou !
Que vaut le titre de prince comparé à ta gloire ? Poète !
Tu serais digne d'être un Immortel dans les Cieux. Mais
n'as-tu pas, déjà, la véritable immortalité, celle de tes

œuvres et de ton nom qui ne pourront jamais s'effacer
dans le souvenir des hommes.

Bien des buveurs se hâtent d'inscrire sur leurs éventails le
poème de Tou Fou et les paroles du Sage, ils craignent que leurs
mémoires infidèles ne leur permettent pas de les transmettre
sans défaut à la postérité jalouse.

Mais le Maître du Monde, habile à verser dans les cœurs le
baume des louanges, se tourne vers Li Po, et lui dit :

— Et toi, l'Immortel exilé, nous priveras-tu de
t'entendre, et ne voudras-tu pas fixer pour toujours le
souvenir de ce beau jour glorieux ?

Le gracieux poète se lève et s'incline, disant :

— Un regard du Souverain fait naître mon
enthousiasme. Mais après les stances impeccables de
mon ami, mes humbles compositions paraîtront bien
ternes...

Cependant, sur un rythme léger, il chante :

*Sur les arbres en fleurs (sont-ils de Jade ?) le
printemps a ramené le soleil, — Et dans les châteaux
d'or, la joie éclate de toutes parts, — Mais ce soir, dans le
palais profond où l'aube n'a pas encore pénétré, — La
nuit est toujours agenouillée devant le Fils-du-Ciel, ce
Char-de-Lumière !*

*Les rires se détachent des paroles dites parmi les
fleurs ; — Une grâce divine se dégage des chants sous les*

flambeaux. — Ah ! Que ne pouvons-nous retenir à jamais la lune brillante, — Et garder parmi nous la grisante Tchrang-ngo !

Les tentures brodées laissent passer la tiédeur d'un air embaumé ; — La gaze des fenêtres transforme la séduction du clair de lune ; — Les Fleurs du Palais rivalisent d'éclat, et leurs rires sont clairs comme le soleil. — Et pendant ce temps, mystérieusement, le printemps fait grandir les nélumbos sur les bords du lac.

Des arbres verdissants s'élèvent les chants des rossignols ; — Et nous, dans le pavillon que la nuit a bleui, nous admirons les danseuses. — Comparant en esprit la Lune sur les cerisiers et les pruniers inondés de clarté, — Aux soieries éclatantes qui chatoient l'une par l'autre !

Cette nuit, dans l'éclat des flambeaux innombrables, — Il est doux de causer deux par deux, — Dans la brise printanière qui envahit le Palais de Pourpre. — Aux sons de la musique céleste qui emplit le Pavillon de Cinabre, — Les danseuses lascives semblent inspirées par le Ciel. — Les chants harmonieux nous bouleversent de désirs et de regrets, — Ils redoublent notre émoi dans cette nuit de lune et de fleurs, — Pendant que les beautés du Palais, avec des rires délicats, jouent à retrouver des objets cachés.

Mais la neige glacée de la lune s'épuise sur les pruniers en fleurs. — La brise printanière est plus fraîche

*sur les grands saules. — Les loriots dans les jardins
essayent de nous griser de leurs harmonies ; — Les
hirondelles, sous le toit, gazouillent et s'envolent.*

*Le soleil paresseux se lève enfin sur nos chants et
notre festin. — Il éclaire ces fleurs nouvelles, les robes
des danseuses qui provoquent l'amour ! — Alors vient
l'éblouissement, au ciel, de larges bandes diaprées ; —
Et les ondes de la musique tourbillonnent dans la
splendeur de la lumière.*

*Du vert-pâle des eaux, vers le sud, un souffle pur et
frais nous parvient ; — Tandis qu'au nord, le rose des
fleurs assiège les balcons, — Les roulades des loriots
retentissent sur le lac Traé-tche, — Les phœnix chantent
autour de notre palais dans l'île des génies.*

*La Fée de la Lune a chanté de sa voix claire et pure
comme le cliquetis de pendeloques de jade ! — O Vous,
Etre céleste qui gouvernez notre globe aux mille
couleurs ! — O zéphyr de cette aube ! O Splendeur du
Soleil ! — Je vous adore de nous avoir donné
l'éblouissement de ce festin dans la gloire éternelle du
palais de Wé-yang !*

@

XIV

@

*Heureux ceux qui sont nés dans un fort des frontières !
Ils grandissent d'année en année, — Sans connaître un
seul mot de tous les livres écrits. — Ils ne font que
poursuivre les animaux qui fuient, et luttent avec eux
d'agilité légère. — Montés sur des chevaux barbares, gras
en automne, ils volent sur la plaine blanchissante. — Ils
vont, chevauchant si vite que leurs ombres rapides
peuvent à peine les suivre. — De leurs fouets de métal,
ils frappent la neige, au cliquetis de leurs fourreaux
d'épée qui tressautent.*

*Grisés de leur force, ils lancent leurs faucons, bien loin
de toute ville, — Et leurs arcs, bandés comme un
croissant de lune, ne se détendent jamais en vain. —
Deux grues cendrées, qui volaient haut, tombent, et leurs
plumes s'éparpillent. — Sur les bords du lac, les
seigneurs immobiles regardent, — Au souffle rude du
vent violent qui soulève le sable des dunes.*

*Le savant n'atteindra jamais au bonheur du brave
nomade. — Quand, chaque soir, sur sa tête blanche, il
laisse retomber le rideau de l'alcôve, il se demande : « A
quoi bon tant d'efforts ? »— LI PO.*

L'automne est venu, ramenant la saison des grandes chasses. Toutes les troupes de la capitale se sont ébranlées vers le nord-ouest, remontant la vallée de la Wé, jusqu'au confluent de la Prann, au milieu des montagnes boisées, des eaux torrentueuses et des rochers sauvages.

En silence, ces myriades d'hommes se divisent en deux masses qui s'avancent bientôt sur deux lignes séparées par plusieurs dizaines de lieues : ils forment enfin, en se rejoignant, un immense anneau.

Le Fils du Ciel et la Cour sont restés au point de départ, et les tentes bariolées de leur campement sont dressées dans une prairie close, au bord de la rivière bouillonnante.

Bientôt, un courrier vient annoncer que le cercle des rabatteurs commence à se resserrer. Le Souverain, alors, donne le signal. On lui présente un étalon noir harnaché d'or et de pourpre. L'animal fougueux ronge son frein, secoue la tête et couvre les assistants de sa blanche écume, pendant que son cavalier l'enfourche. Les princes et les ministres sont en selle déjà, brandissant leurs arcs et leurs épieux. Les Officiers barbares de la Garde ne peuvent contenir leur joie débordante, et poussent des clameurs sauvages, galopant en rond, tenant sur leurs poings levés leurs faucons encore engourdis par le repos de l'été.

Les chasseurs partent enfin en lignes espacées, suivis de leurs écuyers qui ramasseront le fruit de leurs prouesses. Et bientôt, le sifflement des flèches se mêle aux appels des fauconniers, au galop furieux des chevaux, aux dernières

plaintes des cerfs blessés à mort, et surtout aux cris de triomphe et de joie des vainqueurs.

Ici, un groupe de cavaliers s'arrête sur la pente rousse de la montagne, regardant le faucon qui vole au-dessus d'un lièvre bondissant de droite et de gauche. Le rapace s'abat enfin comme une balle de plomb sur la tête du fuyard, enfonçant ses serres dans les yeux terrifiés et frappant à coups de bec sur le crâne pantelant.

Plus loin, un tigre blessé est entouré d'archers qui se tiennent à distance et le criblent de leurs longues flèches. En vain bondit-il : les cavaliers légers l'évitent et, se retournant sur leur selle, lui décochent un trait meurtrier, pendant que les chiens le harcèlent et l'étourdissent de leurs aboiements.

Dans un bois, au bord d'une longue avenue, ouverte par le passage des animaux allant à la source, un filet à larges et fortes mailles de chanvre est tendu entre les troncs d'arbres, et déjà bien des chevreuils affolés sont venus s'y faire prendre. Au-dessus, entre les branches, un filet à mailles plus minces retient encore des faisans et des coqs des bois qui se débattent, essayant en vain de dégager leurs têtes ou leurs ailes.

Cependant la journée s'avance, et bientôt les clameurs des soldats annoncent la fin de la battue. Les cavaliers, alors, rentrent un par un au campement, et contemplent leurs écuyers déchargeant les innombrables victimes attachées sur les croupes de leurs chevaux.

Les grands feux pétillent joyeusement, et lancent des lueurs rouges dans l'obscurité grandissante. Chacun raconte ses exploits sans écouter le récit de son voisin.

Dans la grande tente de soieries multicolores qui abrite le festin du Fils du Ciel, les courtisans, encore en costume de chasse, sont assis sur des coussins. La vaisselle d'or, chargée de mets variés, est posée devant eux, sur un tapis de soie aux dessins mauve-pâle.

Le Fils du Ciel, enfin, dit à Kao Li-che de faire venir l'orchestre. Mais le Commandant de la Garde l'entend et, relevant sa tête blanchie, dit sévèrement :

— Les chasses d'automne sont un exercice pour l'armée. Nous n'avons dans nos camps d'autre orchestre que de tambours et de conques marines, comme il convient pendant une campagne.

Le Souverain sourit et répond :

— Les tambours me donneront le rythme.

Un instant après, des roulements assourdis résonnent derrière la tente, et le Souverain déclame :

Les arcs et les flèches imposent leur majesté à l'univers. — Etendards et pennons accourent des districts environnants. — D'un côté, l'on déploie les filets aux oiseaux. — De l'autre, en trois battues, l'on enseigne aux troupes l'art des combats.

Hier soir, les nuages s'étaient amassés, lourds de neige. — Mais, à l'aube colorée, quand s'ouvrent les palais de toile, — Sources et marais réfléchissent le pur éclat du Ciel.

Soudain, la forêt sauvage se transforme : Le vent du nord emporte dans son tourbillon cavaliers et chevaux. — Le soleil levant fait fleurir rubans et liens de soie.

Du terrain bouleversé surgissent des antilopes argentées. — Courant sur les montagnes, des cerfs soyeux paraissent. — Des lièvres, aussi grands que celui de la Lune, tombent sous les longues javelines. — Des loups, rapides comme l'étoile filante, succombent sous la flèche plus rapide encore.

Nous nous réjouissons tous des signes heureux d'un grand succès. — Mais, moi., je me souviens surtout du bonheur que l'Empire, doit à cette vallée de la Prann, — Et des années d'abondance qui survirent la rencontre du Sage Traé-Kong, en cet endroit, par l'Empereur Wenn Wang. — Et je pense que nous devons tout à la faveur du Ciel Auguste !

@

XV

@

O Nuits d'hiver ! Nuits glaciales ! Nuits qui semblent interminables ! — Je soupire profondément, longtemps assis, assis dans la salle septentrionale.

Mireille à la glace qui fige les rivières et les sources, la lune pénètre dans l'appartement secret. — Les muses d'or brillent dans la clarté bleuie, et je chante ma désolation.

Mon épouse fond en larmes en entendant ma plainte ; elle m'appelle. — Mon épouse aux sentiments profonds, aux sentiments pareils à mes chants, et qui jamais n'oppose une parole à l'essor de mes pensées, — Mais qui chante sans cesse mes poèmes, au point de faire voler la poussière des poutres. — LI PO.

Dans le grand parc, l'ombre grise et mauve du crépuscule d'automne teinte déjà, de ses nuances délicates, les arbres roux. Étendue sur des coussins aux vives couleurs, enveloppée d'un large manteau d'hermine, Bracelet-de-Jade contemple avec mélancolie l'approche de la nuit. Elle pense avec tristesse :

— L'excès de la faveur est une rosée trop lourde pour les fleurs légères. Elles défont ; les gouttes brillantes s'écoulent, et le chagrin succède toujours aux grandes

joies. Hélas ! Les cyprins dans l'eau vont par deux, et les oiseaux yuann et yang cachent dans les roseaux leur fidélité sans fin. Mais pour moi, les nuages bénis de l'amour sont passés, et derrière eux, la brise âpre de la jalousie est revenue... Voici venir le soir et je suis seule. Hier déjà, mon cœur avait battu pour lui vainement. La douleur chasse le printemps de mon âme, comme les tourmentes de l'été emportent les dernières fleurs. Je ne puis t'oublier, mais toi... mais toi, ton amour s'en va vers d'autres visages. O parfums des dernières floraisons lassées, m'annoncez-vous, dans l'ombre crépusculaire, la venue de celui que j'attends ?

A ce moment, une voix retentissante prononce :

— Le Char Sacré s'avance !

Bracelet-de-Jade se lève précipitamment et regarde dans l'allée en s'écriant joyeusement

— Le voilà ! Il vient enfin !

Mais elle ne voit rien, tandis que la même voix reprend :

— Le Char Sacré s'avance !

Elle comprend alors :

— Aya ! Ce rusé perroquet m'a trompée. Je retombe dans mon désespoir !

Mais, au même moment, survient, en se hâtant, la suivante Virtuel-Renouveau, qui dit aussitôt :

— O Mère, voici les nouvelles. Notre Seigneur prendra son repos de la nuit dans le Pavillon-des-joies-grisantes. Les lanternes de l'escorte étaient devant l'entrée quand je suis passée.

Bracelet-de-Jade reste atterrée :

— Abandonnée ! soupire-t-elle enfin. Est-ce possible ? En vain, nous avons uni nos rêves nocturnes... Il m'abandonne ! Son cœur est-il repris par la Cinquième Impératrice Mei ?

— Notre Mère sait bien que l'Impératrice Mei est abandonnée. Le Maître du Monde ne lui a-t-il pas envoyé une cassette emplie de perles ?

— La rusée l'a remercié par un poème pour exciter la pitié. Le titre était simplement : « *Remerciements pour un envoi de perles* », mais le sens en est profond. Ne dit-elle pas :

Mes deux sourcils maintenant, sont épais comme des feuilles de canneliers. Depuis si longtemps je ne les ai redessinés ! — Sans souci de mon apparence je ne retiens plus les larmes qui ternissent la pourpre de mes vêtements. — Et je demeure tout le jour auprès de mon portail, cheveux dénoués, visage sans fard. — Comment des perles suffiraient-elles pour adoucir la solitude amère de mes nuits ?

— Il n’a pu résister à cet appel : et moi, je suis abandonnée à mon tour. Hélas, je songe au froid glacial des coussins sous ma tête solitaire... à l’épouvante de la nuit sans sommeil... au désespoir dans mon cœur sans ami ! Pourquoi ses sentiments ont-ils changé ? Quelle erreur ai-je commise ? Notre amour, qui ne faisait que d’entr’ouvrir ses pétales, sera-t-il donc glacé avant de s’épanouir ?... Eternel-Renouveau, suis-moi ! Je vais le rejoindre.

— Mais... Ne craignez-vous pas son courroux ?...

— Je veux voir, justement, comment il me recevra. Je frapperai sur son amour comme sur une plaque de jade, et je saurai si l’harmonie de sa passion résonne pure et sans mélange.

— La troisième veille a déjà sonné. Le Seigneur repose sans doute. Ne vaudrait-il pas mieux attendre à demain ?

— Assez ! Assez ! interrompt la Beauté. Son oubli me transperce comme une lance. Je ne peux le supporter. Va vite nous chercher une lanterne.

La suivante se hâte et reparaît presque aussitôt, portant, à l’extrémité d’un long bambou un globe de gaze rouge au milieu duquel brûle un cierge.

Les deux femmes s’avancent alors dans le silence des jardins. Les reflets roses de la lanterne troublent les oiseaux endormis

dans les arbres, et leur fait croire un instant à la venue de l'aube...

Devant le pavillon où le Souverain demeure, Kao Li-che va et vient lentement.

Il aperçoit, dans l'ombre, les lueurs empourprées. Reconnaisant alors la Seconde Impératrice, il s'agenouille.

— Qui est auprès du Seigneur des Dix-mille-années ? demande-t-elle avec un salut de sa tête gracieuse.

— Ses gardes comme de coutume.

Mais Bracelet-de-Jade a un sourire glacé :

— Ouvre la porte. Je veux voir.

— Hier soir, le Seigneur, lassé par les soucis de l'État, m'a dit vouloir reposer en paix, afin de ne pas troubler de sa mélancolie la paix heureuse de Notre Mère, et je garde la Porte-de-Jaspe contre tout visiteur.

— Kao Li-che, dit-elle avec une fureur concentrée, tu n'oserais pas m'empêcher d'entrer ?

L'eunuque, toujours agenouillé, frappe de son front les dalles de l'allée.

— O Mère, daignez suspendre votre ressentiment ! Je ne fais qu'accomplir l'ordre du Maître ! Pardonnez-moi !

— Va-t'en, figure de diable ! La colère m'inonde la bouche d'amertume. Je comprends tout : il y a quelqu'un. Et c'est parce que je suis délaissée que tu

oses me résister. Mais je saurai bien me faire ouvrir la porte.

— O Miséricordieuse déesse ! implore l’eunuque en se relevant précipitamment. Laissez-moi du moins frapper avant d’ouvrir.

Et, s’avançant vers l’entrée, il appelle à grands cris :

— Notre Mère Yang est arrivée ! Elle veut entrer ! Holà !
Que l’on défasse les cadenas !

Dans l’ombre du pavillon, le Souverain, troublé dans ses rêves, s’accoude. Il entend Kao Li-che renouveler son appel. Le capitaine des gardes est debout, appuyé sur sa lourde épée, en dehors de la chambre toujours ouverte. Il se penche à l’entrée, et la pâle lueur de la veilleuse d’albâtre éveille des reflets d’argent sur son casque et sur les clous d’or de sa cuirasse. Il demande à voix basse :

— O Dix mille années ! Notre Mère Yang est là. Dois-je ouvrir ?

— Attends ! répond enfin le Fils du Ciel. Conduis d’abord l’Impératrice Meï dans la pièce supérieure... Emporte vite ses épingles et ses robes.

Et, s’adressant à une forme gracieuse qui se lève dans l’alcôve, il dit doucement :

— Va ! Il ne faut pas causer d’inutiles chagrins à celles qui nous aiment. Tu reviendras dans un instant.

Avec un petit rire, le jeune femme s'est enveloppée dans une large robe, et suit le Garde. Celui-ci, un instant après, redescend et défait la serrure. Bracelet-de-Jade entre aussitôt et dit :

— Votre humble épouse apprend que le Corps Sacré n'est pas en repos. Je suis venue pour Lui donner tous mes soins.

— Dans ma lassitude, je n'avais pas voulu t'attrister. Et voici qu'au milieu de la nuit tu te déranges pour le veuf solitaire !

— Ah ! Seigneur ! Seigneur ! Bien souvent j'ai pensé que mes faibles moyens ne suffiraient plus à veiller sur vos jours. Vous voici lassé... Vous reconnaissez vous-même mon incapacité, car vous me fuyez... Alors je viens vous supplier d'employer le seul moyen de guérir votre malaise !

— Et quel est ce moyen ? demande le Fils du Ciel, intrigué.

— Si je suis incapable, pourquoi ne pas demander à une autre plus habile de venir calmer vos soucis ? Pourquoi ne pas avoir recours, par exemple, à Visage-de-Nuée ?

Il se redresse, surpris :

— Aya ! Ne s'est-elle pas retirée dans son palais ? Et d'ailleurs, comment pourrais-je te faire cet affront ?

— Qu'importe au Maître du Monde un palais à l'Est ou à l'Ouest ? Une femme ou une autre ? D'ailleurs, ne sais-je pas que vous l'avez revue ?

— Je l'avais quittée sans faute de sa part. Puis-je refuser toujours ma vue à celles qui ne vivent que pour moi ?

Mais la favorite l'écoute à peine. Ses yeux, habitués maintenant à la faible lumière, cherchent partout. Elle dit enfin :

— Que vois-je ici, sous le lit d'ivoire ? N'est-ce pas un ruban de coiffure avec une épingle à tête de phœnix ? Si vraiment vous êtes seul, comment ces objets sont-ils là ?

Mais lui, sans se déconcerter, se penche pour regarder :

— Etrange ! murmure-t-il. D'où ces objets peuvent-ils venir ?

La rusée favorite a déjà lancé un appel au Garde. Elle lui donne l'épingle et le ruban :

—L'Impératrice Meï vient d'oublier ceci en montant dans la salle supérieure. Va vite les lui donner. Je veille ici sur la santé de Notre Seigneur jusqu'à l'audience de l'aurore.

Il se détourne pour dissimuler un sourire amusé, tout en disant d'un ton fâché :

—Je n'ai besoin que de silence.

La jeune femme est allée jusqu'à la porte, et tend l'oreille. Puis elle revient avec un air de triomphe :

— Visage-de-Nuée a quitté le pavillon. Le Seigneur peut reposer en paix.

Mais déjà l'aube éclatante et froide teinte de gris rosé les panneaux des fenêtres. Le Souverain se relève et appelle. Kao Li-che apparaît aussitôt :

—Le char est-il prêt pour me conduire à la Salle d'audience ?

—L'escorte attend devant les degrés.

—C'est bien ! Pendant que l'on m'aidera pour ma toilette, tu reconduiras la Seconde Impératrice dans son palais.

— J'obéis au décret !

Le Fils du Ciel adresse un sourire et un signe de tête à son amie. Elle s'incline, et suit l'eunuque. Au dehors, la fraîcheur vive de l'aurore la saisit sous les fourrures dont elle s'est enveloppée. Elle marche en silence, au chant de quelques rares oiseaux, rêveuse et inquiète. Kao Li-che dit enfin :

— Moi, esclave, je n'ose parler.

— Que veux-tu dire ?

— Puis-je faire observer que, partout dans le monde, il n'est homme, grand ou petit, qui n'ait épouse et favorite. Pourquoi le Maître des Neuf Cieux ne pourrait-il agir de même ?

— Aya ! répond-elle vivement. Il ne s'agit pas, comme tu le penses, pour celui qui déguste des tendons de cerf, d'empêcher les autres de s'en réjouir aussi. Je suis fâchée, parce qu'il ne m'a rien dit.

— S’il avait parlé, aurait-il pu agir en paix ?

— Je ne suis pas un nuage que le moindre souffle fait tournoyer... Il l’a revue sans me prévenir. Il ne devait pas le faire.

La suivante, à ce moment, intervient :

— O Mère ! Ne laissez pas le chagrin froisser vos traits. Que les larmes ne tracent pas leurs cicatrices sur la pureté de votre visage. La nuit s’est passée pour vous sans repos, il fait froid. Votre corps de jade, plus précieux que mille lingots d’or, va se lasser. Daignez le baigner dans l’eau parfumée des Sources-chaudes, et me permettre de l’oindre d’aromates.

La Beauté se laisse conduire par les jardins jusqu’au pied d’une falaise rocheuse par-dessus laquelle des arbres centenaires étendent leurs branches d’où pendent des lianes.

Un vaste pavillon de marbre est bâti tout auprès de la roche. Des vapeurs s’en échappent. Un ruisseau clair et fumant coule sous une arche et va se jeter, un peu plus loin, dans le lac dont les eaux bleues miroitent à travers la verdure déjà teintée de roux.

La Souveraine monte les degrés roses de la terrasse, et pénètre par la porte que la suivante a poussée.

Dans la salle, une balustrade basse aux rinceaux sculptés entoure une pièce d’eau sur laquelle flotte le voile léger d’une vapeur. Des aromates, dissous dans l’eau chaude, parfument l’atmosphère. Les panneaux ajourés des fenêtres estompent les

ardeurs du soleil, dont les rayons furtifs, cependant, réfléchis par le miroir de la piscine, vont illuminer de leurs éclats dansants les couleurs vives du plafond à caissons.

La jeune femme, maintenant, laisse tomber un à un ses vêtements ; le manteau immaculé, la pèlerine courte aux flottantes attaches, la robe aux larges manches, les mille plis de la jupe, et la fine et transparente tunique. Le corps, vraiment de jade, apparaît. Elle descend les marches dans l'eau claire et verdâtre, pareille à un lys de pureté dont la blancheur éclaire toute la surface ondulante du bassin. Ses bras arrondis, souples et gracieux, jouent sous la transparence, et ses épaules qui troublent l'âme prennent, sous la caresse tiède qui les recouvre, des myriades de tonalités opalines.

Derrière elle, la porte s'est ouverte sans bruit. Le Fils du Ciel est entré. Il s'arrête et contemple le spectacle rare et délicat ; et mille images poétiques se pressent dans son esprit.

Il murmure :

O Forme plus éblouissante que les premiers rayons de l'aurore ! — Chair de neige ! Gouttes de printemps ruisselant de tes bras grisants ! — O Fée des eaux ! En ta présence, mon amour brûle ! — Je voudrais t'enfouir à jamais dans mon cœur inondé de tendresse !...

Avec un cri léger d'effroi, Bracelet-de-Jade s'est retournée.
Elle aperçoit son amant et, soudain, son visage s'illumine d'un
sourire pareil à l'aube dans le ciel sans nuages.

@

XVI

@

A l'ouest de la Voie lactée, Fleuve d'argent, l'étoile du Bouvier scintille. — Cependant qu'à l'Est, de l'autre côté, brille l'astre de la Fileuse.

Depuis des années innombrables, ils échangent sans cesse leurs regards d'amour, — Mais ce n'est qu'au septième soir de la septième lune qu'ils peuvent enfin se réunir.

O splendeur Céleste dont la pensée même est difficile à soutenir ! — O mystère bizarre de cette légende ! — Quand un instant suffit aux âmes pour traverser le monde, — Pourquoi remettre à l'automne leur union ?

Il faut sans doute que petits et grands, comme ces deux étoiles, aient leur temps de bonheur. — Mais ceux qui s'abstiennent sont les plus sages. — Car, sachant que les ronds et les carrés ne sauraient s'accorder, — Les hommes qui prennent femme ne sont-ils pas plus que braves et plus que téméraires ? — TOU FOU.

Au septième jour de la lune d'automne, la Fileuse, Fille de l'Empereur du Ciel, interrompt ses travaux dans la constellation qu'elle anime. Elle arrête sa navette d'émeraude et quitte son métier de corail rose. Ses regards se tournent vers la splendeur de la Voie d'Argent, car l'instant approche où, sur le pont léger

que des pies vont former de leurs ailes, la Fée va rejoindre son époux le Bouvier, dans sa constellation riveraine. Elle avance sans faire un mouvement, car aucun atome de matière ne l'entrave. Elle passe sur l'arche mobile des oiseaux aux reflets bleutés. Ses regards, à ce moment, se dirigent vers la terre. Elle aperçoit une vapeur qui s'élève du Palais du Maître de l'Univers, et voit Bracelet-de-Jade prosternée, brûlant des parfums et priant, pendant que le Fils du Ciel s'approche de la suppliante, sans être vu.

La table d'offrandes est dressée dans les jardins, et les flambeaux de métal sont éteints, afin de ne pas sembler une moquerie à l'éclat des astres. Les spirales bleues des encens montent des brûle-parfums, et les blanches fleurs de l'offrande s'épanouissent dans les hauts vases précieux.

La Fée s'arrête, écoutant la prière :

—...Votre esclave, Bracelet-de-Jade, vous offre ces aromates. Que la fumée en monte vers vous, et porte jusqu'à vous toute la sincère et ardente supplication de mon cœur douloureux. Prosternée, j'implore le Couple Étoilé, je sollicite son secours ! Puisse-t-il donner l'éternité à l'amour que mon Seigneur a pour moi, à l'amour sans limites que je lui ai voué. Puisse-t-il écarter à jamais de nous le vent glacé de l'indifférence et de l'oubli !

Agenouillée sur les dalles de jaspe, elle les frappe de son front et murmure encore des supplications ardentes.

Le Fils du Ciel est près d'elle. Il se penche pour la relever, et lui demande d'une voix attendrie :

— Que fais-tu là, ô mon épouse ?

Elle se retourne, toute surprise, et lui sourit, en murmurant, un peu confuse :

— C'est aujourd'hui le Septième soir. Je fais des offrandes à la Fille du Ciel.

— Hélas ! soupire le Souverain. Que je plains ces amants ! Ils se rencontrent un soir par an, seulement. Et cependant il leur faut encore écouter ce jour-là des millions de prières ! Puis, vienne l'heure où chantent les coqs, où les nuages glacés laissent pleuvoir la gelée blanche de l'aurore, il leur faut se quitter, pour rester tout un an séparés par l'éclat du Fleuve d'argent, en face l'un de l'autre dans le vide immense.

—Quelle faute expient-ils ainsi de ne se voir qu'un jour par an ? demande la jeune femme émue. Songez ! S'il en devait être de même pour nous !

Et des larmes roulent dans ses yeux. Bouleversé, il la serre sur sa poitrine et lui fait mille protestations passionnées. Mais elle relève la tête et poursuit :

— Ils ne se voient qu'un jour par an, il est vrai. Mais ils sont encore plus heureux que nous...

— Et comment cela ?

— N'ont-ils pas l'éternité devant eux ?

— En effet ! répond-il. Pour nous qui ne pouvons dépasser un siècle, toutes les heures du jour sont précieuses. Prions donc les Divins amants de protéger notre union...

— Votre esclave est comblée de vos faveurs. Votre miséricorde m'a plus honorée qu'aucune femme de l'Univers. Mais je ne puis songer sans déchirement au jour où votre amour faiblira, où ma beauté s'éteindra, où mes cheveux blanchiront...

— Pourquoi veux-tu que mon amour pour toi ne dure pas toujours ?

— Parce que les plus belles fleurs se fanent, et que l'heure vient inmanquablement où le printemps cède à l'été, puis à l'automne et à l'hiver... Et même si j'étais sûre que vous m'aimeriez toujours, ne faudrait-il pas encore que nous soyons séparés par la mort, et que nous restions pour l'éternité sans nous voir au Pays des Ombres ?

Le Fils du Ciel, d'un geste doux, essuie de sa manche les yeux ruisselants de son amie :

— O mon épouse ! Ne laisse pas l'émotion te déchirer ainsi !

— Hélas ! La blessure de mon cœur saigne sans cesse... Je songe qu'après quelques années de danses et de chants, votre faveur me quittera. Solitaire, je resterai

sous mon portique désormais silencieux, et mon âme se fendra en larmes brûlantes, et la vie délaissera trop lentement mon âme languissante...

— Contiens les diamants de tes pleurs, ô mon aimée ! L'amour qui nous lie, comment peux-tu le comparer aux amours du siècle ? Pour apaiser les craintes de ton cœur, je veux fixer à jamais notre union, afin que nous soyons éternellement comme la lumière et la lune, comme le corps et l'ombre.

— Si vraiment Mon Seigneur veut me donner ce bonheur sans égal, profitons de l'instant où les Divins Amants s'unissent ; demandons-leur de recevoir nos serments et de veiller à notre union sans fin.

— Brûlons donc ensemble des parfums, agenouillés l'un près de l'autre, et répétons notre promesse solennelle.

Et tous deux, à genoux, se tiennent enlacés d'une main, sous le feu des regards célestes. Ils élèvent ensemble, de l'autre main, un paquet de baguettes d'encens dont la fumée pénétrante tourbillonne vers la Voûte Etoilée. Puis ils disent en même temps :

— O Vous, Divin Couple d'étoiles qui scintillez dans le grand Ciel ! Nous voulons tous les deux que notre amour grandisse, grandisse toujours durant notre vie entière et même après la mort. Nous voulons demeurer de toute éternité mari et femme, fidèles, aimants, comme Vous-mêmes, Divins Amants ! Soyez donc nos témoins, Astres brillants ! Recevez nos serments. Et si,

après la mort, nous renaissions au ciel, faites que nous soyons un couple d'oiseaux n'ayant qu'une paire d'ailes. Et si nous revenons sur la terre, faites que nous soyons les deux branches d'un même arbre ! Que notre union, de toute éternité, ne puisse jamais se dissoudre !

Quand l'écho des dernières paroles s'est éteint, la favorite enlace son Seigneur et lui dit avec passion :

— Notre serment, je saurai le garder, que je sois vivante ou morte ! Ah ! ma reconnaissance est profonde comme l'Océan...

Le Souverain la soutient et l'entoure de ses bras, répétant encore :

— Soyez les témoins et les gardiens de notre amour, ô Couple d'Étoiles !...

Pendant qu'ils parlent, tout en haut, dans la Voûte éclatante, la Fileuse et le Bouvier, se tenant par la main, se sont arrêtés pour les écouter. Et le Divin Amant s'écrie :

— O Fille du Ciel ! Écoutons leurs prières ! Implorons l'Empereur du Ciel ton père de fixer à jamais leur destin, afin que leur passion soit donnée en exemple aux peuples de la terre. Protégeons-les, afin qu'ils ne se quittent jamais !

— Hélas, soupire la Fileuse. Ils sont nés de la femme : la mort les guette et les séparera. Pouvons-nous, après leur fin, les maintenir liés l'un à l'autre ?

— Nous supplierons si bien le Souverain Céleste qu'il ne saura nous refuser.

Ils ont parlé sans bruit. Mais déjà leur pensée s'est fait entendre dans le cœur des amants. Un bonheur inconnu, fait de confiance et d'espoir, les grise et les emporte sur ses ailes...

XVII

@

Il est des heures où le désespoir, soudainement, m'accable ; — Où je demeure assis, sans bouger, jusqu'au soir. — Et quand l'aube arrive, elle me voit soupirant encore et pleurant vainement, — Roulant dans mes pensées le désir de dénouer toutes les difficultés de ce monde.

Mon esprit suit alors le vent qui gronde longuement et qui passe, — Dispersant de son souffle les nuages sur des myriades de lieues. — Et j'ai honte d'étudier dans cette ville de Tsi-nann, — Et de chanter neuf et dix fois d'anciens poèmes.

Pourquoi donc ne me dresserais-je pas, brandissant mon épée, — Pour que le désert de sable m'engloutisse après des merveilles de bravoure ? — Mais non ; je mourrai de vieillesse dans une rue de village, — Ayant fait en vain monter vers le ciel les purs parfums de mes poèmes.

Les Sages, aujourd'hui, ne se soucient que de leurs joies, — Car les plus braves des braves, dans les Trois Légions, — A la fin, sont traités à l'égal de tous. — Quand donc cessera-t-on de les submerger dans la foule ? — LI PO.

Les fortunes de Cour sont toujours incertaines, et nul ne saurait dire si le favori d'hier et d'aujourd'hui ne sera pas demain oublié ou banni.

La bienveillance exceptionnelle du Fils du Ciel et de la Seconde Impératrice pour Li Po avait excité contre le poète la jalousie, partant la haine, de tous les courtisans. Aucun prince, aucun ministre ne laissait échapper l'occasion de railler quelque nouvelle folie de l'invétéré buveur, dont les orgies sans cesse répétées fournissaient à vrai dire mille sujets de critique. Et pourtant, loin de nuire à l'imprudent, ces constantes attaques faisaient de lui un personnage presque légendaire, convive indispensable de tout banquet. Sa faveur se maintenait par le fait même qui aurait dû causer sa perte.

Cependant l'atteinte portée publiquement à l'orgueil de Yang Kwo-tchong et de Kao Li-che, lors de la première audience accordée au poète, n'avait jamais été oubliée ni par l'un ni par l'autre. Ils attendaient que le destin leur permît de faire trébucher leur trop heureux ennemi.

Cette occasion se présenta un jour pour Kao Li-che. Il n'eut garde de la laisser échapper. A ce moment, il se trouvait seul auprès de Bracelet-de-Jade, attendant la venue du Souverain. La jeune femme se chantait doucement à elle-même la Poésie des Pivoines :

*O nuages ! Vous faites penser à ses robes ! O fleurs !
Vous évoquez son visage !*

Elle était arrivée à la fin de la deuxième stance :

N'est-elle pas l'émouvante Feï-yenn revenue dans un corps nouveau ?

Kao Li-che l'interrompt sur ces mots, disant d'un ton respectueux :

— Votre humble esclave ose demander comment il se fait que Votre Cœur Impérial ne soit pas troublé de colère en récitant ce perfide poème.

Elle le regarda, toute surprise, et demanda :

— Où vois-tu donc de la perfidie dans de si rares éloges ? Et comment ma dignité pourrait-elle souffrir de comparaisons si flatteuses ?

Mais Kao Li-che, avec une figure grave, insista :

— Notre Mère n'a-t-elle pas remarqué que Li Po l'appelle une nouvelle Feï-yenn ?

— Oui, certes. Mais la ravissante Tchao Feï-yenn, « L'hirondelle-envolée », qui épousa, il y a bientôt huit cents ans, l'Empereur Tsing de la dynastie Rann, est toujours citée comme la plus belle femme qui ait jamais vécu entre les quatre mers. Je ne vois rien là qui puisse m'offenser.

— Elle était, en effet, pareille à la branche fleurie que le souffle du printemps caresse et fait s'épanouir. Sa démarche était souple comme une branche de saule. Elle dansait et elle chantait de façon si troublante que bien des hommes en devinrent à demi fous. Cependant, l'histoire affirme qu'elle ne craignit pas de laisser

tomber des regards trop bienveillants sur un jeune ministre. Si bien qu'un jour, le Souverain étant survenu inopinément, le coupable dut se cacher derrière les soieries de l'alcôve. Mais la poussière le fit tousser ; il fut découvert et tué, tandis que Feï-yenn était dégradée de son rang suprême.

— Eh bien ? demanda-t-elle. Je ne sache pas qu'un ministre ait été découvert et tué derrière les tentures de mon alcôve ?

— Non certes ! se hâta de dire le calomniateur. Mais des envieux, et la Cour n'en manque pas, cherchent à donner une interprétation déshonorante aux bienveillances dont Notre Mère comble le gros Ngann Lou-chann. Ils ont saisi le sens caché de la poésie, et la répètent partout avec une feinte admiration.

Bracelet-de-Jade ne répondit rien. Mais, de ce jour, elle refusa de chanter la Poésie des Pivoines, et se joignit à ceux qui attaquaient le poète. Elle en vint même un jour à l'accuser d'être dédaigneux des rites, par suite de ses devoirs, et, en conséquence d'être presque un rebelle. Le Fils du Ciel, pareil en cela au moindre de ses sujets, n'osa plus inviter l'ami qui le charmait, mais que sa favorite haïssait.

Li Po s'aperçut de sa disgrâce. Il adressa aussitôt au Souverain une requête, sollicitant l'autorisation de quitter la capitale et de se retirer dans son village, loin de la Cour.

Le Fils du Ciel refusa longtemps de répondre à cette demande. Un jour enfin, il fit paraître un édit accordant au poète une audience avant sa retraite dans son village natal. Mais il voulut atténuer publiquement cette disgrâce, et fit remettre à Li Po une tablette d'or sur laquelle il enjoignait à tous les fonctionnaires, quel que fût leur grade, de pourvoir aux besoins du poète, et de le traiter avec les plus grands égards, sous peine d'être déclarés rebelles, c'est-à-dire d'être aussitôt dégradés et exécutés.

Les « huit immortels dans le vin », qui n'étaient plus que sept depuis le départ de Ro Tche-tchang, avaient préparé des banquets, de taverne en taverne, jusqu'à plus de dix lieues de la capitale. Ils mirent plus d'un mois à franchir cette distance. Il fallut bien cependant que la séparation se fit. Le poète s'éloigna, monté sur un petit âne paisible, et suivi d'un seul domestique. On ne le vit plus à la Cour.

@

XVIII

@

Un pétale de fleur a volé. Voici déjà le printemps qui décline. Bientôt le zéphyr fera tourbillonner des milliers de points blancs, et tous les hommes se lamenteront. — Considérons plutôt que les fleurs doivent mourir, et ne font que passer sous nos yeux. — Et ne nous laissons pas affliger ; mais si notre peine est trop vive, faisons couler à flots le vin entre nos lèvres !

Ici, au bord du fleuve, une chaumière en ruines sert de nid aux martins-pêcheurs. — Plus loin, devant les hautes tombes qui s'élèvent dans la plaine, les chimères de pierre sont renversées... — Oublions le destin, loi des êtres, et ne pensons qu'à la joie. — A quoi bon, pour une gloire fugace, mécontenter notre corps ?

Chaque jour, partant dès l'aurore, nous buvons, laissant en gages nos vêtements printaniers ; — Et chaque soir, nous revenons ivres des rives du fleuve. Aussi, partout et toujours, nos dettes augmentent dans les tavernes. — Nous hâtons notre mort, mais qu'importe ? Depuis l'antiquité, les hommes atteignent rarement soixante-dix ans.

Les papillons semblent vêtus de fleurs. Je les contemple profondément ; — Piquetant l'eau, des libellules volent joyeusement de mille manières. — Célébrons en rimes spéciales la splendeur de la brise qui,

*toujours, passe et revient, — Et, pour un temps, donnons
cours à notre joie sans songer à nos peines ! — TOU FOU.*

Le soleil s'est levé dans toute sa gloire pour l'anniversaire de la Seconde Impératrice. Depuis des semaines, sur toutes les routes de l'Empire, des cavaliers se sont relayés sans cesse pour apporter à la capitale des objets précieux ou des mets rares. Dans leur hâte, ils ont renversé les passants et, coupant à travers champs, ont détruit des moissons, mais ont semé la haine.

Cependant, à l'audience de l'aurore, malgré la fête joyeuse, le Ministre-de-la-Droite transmet des rapports inquiétants : une année de sécheresse a ruiné les provinces du centre, et le peuple, ayant faim, murmure et gronde. D'autre part, des dénonciations secrètes sont parvenues sur l'attitude des troupes campées dans la principauté donnée récemment à Ngann Lou-chann. Celui-ci en avait peu à peu écarté les officiers de la race de Rann, les remplaçant par des Barbares des frontières, Ouïgours, Tongrous et autres. Leur armement avait été renouvelé, et leur nombre avait sensiblement augmenté.

Quand Yang Kwo-tchong a fini de parler, le Souverain agite la main d'un air mécontent :

— Vous êtes toujours à vous jalouser, ô mes ministres ! Je ne puis récompenser l'un de vous sans le voir aussitôt dénoncé comme l'auteur de cent crimes ! D'ailleurs, aujourd'hui, je ne veux prendre aucune

mesure néfaste. Tout doit être à la joie en ce jour de fête.

Et l'audience terminée, tous les courtisans se dirigent alors vers l'imposant et gracieux édifice avançant sur les eaux du lac, et dans lequel le festin les attend.

La forme est celle de ces jonques immenses, palais à deux étages qui naviguent sur les larges rivières du Sud. Mais le navire est fait de marbre blanc et rose. Sur trois côtés, les parois des cabines sont sculptées à jour. Les interstices des rinceaux sont clos par des verres de couleur qui éclairent les salles de lueurs étranges donnant le plus rare contraste avec la vision claire et paisible du lac parsemé de lotus.

Au large, tenant dans sa gueule deux câbles de marbre et paraissant traîner l'édifice, un gigantesque poisson se tord. Ses écailles d'albâtre sont mobiles et battent au moindre vent, tandis que sa queue, qui se déplace selon les courants, semble créer un remous dans l'onde miroitante.

Le navire immobile, avec son mât d'ivoire et ses voiles de soie, est relié à la terre par un pont en zigzag aux balustrades peintes de mille couleurs.

Le groupe chatoyant des courtisans est debout, près de l'embarcadère, et s'étonne de voir le Char du Fils du Ciel approcher, alors qu'aucune des dames du Palais n'est encore prête à l'accueillir.

Le Souverain et sa favorite descendent de leur léger palanquin. Ils remarquent aussi l'absence des Impératrices et en demandent la cause.

Mais des éclats de rire et des voix animées tintent gaiement derrière les buissons de la rive. Et presque aussitôt, du détour d'un sentier, apparaît un cortège dont l'étrangeté arrête la parole sur toutes les lèvres. La surprise fait bientôt place à la joie et, brusquement, Souverain et sujets sont secoués par des accès de rire tels que jamais, dans l'enceinte du Palais, il n'en était retenti de pareils.

Sur une petite voiture d'enfant, peinte de rose, de bleu et d'or, Ngann Lou-chann, déguisé en poupon, était étendu. Un petit bonnet à broderies d'or et à longues tresses rouges, enserrait son large visage rasé. Il était vêtu d'une tunique courte et d'un large pantalon serré aux chevilles, tels que l'on en met aux nouveau-nés. Son énorme corps, roulant sur ses genoux, débordait tantôt à droite et tantôt à gauche, aux cahots du léger véhicule gémissant.

La Troisième et la Quatrième Impératrices, déguisées en nourrices, poussaient avec peine leur lourde charge, suivies de toutes les dames de la Cour, riant, plaisantant et se poussant pour voir les grimaces de Ngann. Celui-ci tenait d'une main un grand flacon de verre colorié, venu des bords de la Mer d'occident, et au goulot étroit duquel un tuyau d'ivoire était adapté. Il le portait constamment à sa bouche, feignant de boire et faisant mille grimaces, éclatant en petits cris sanglotants quand une des dames, laissant flotter au vent ses longues

manches et ses écharpes diaprées, avançait la main pour l'empêcher de s'étouffer en buvant trop longtemps.

Ngann aperçoit la favorite. Il s'arrête aussitôt de sucer, agite convulsivement les pieds et les bras, et appelle avec des glapissements :

— Ma-ma ! Ma-ma !

Les rires redoublent. Le Souverain lui-même perd toute gravité et des larmes de joie roulent de ses yeux.

Bracelet-de-Jade, se prêtant au jeu, accourt auprès du berceau roulant, et dit, comme une mère à son enfant :

— Je suis là ! Ne crie pas, mon petit bébé !

Et même, quand il l'entoure de ses bras, et veut froisser de son visage les fleurs de son corsage, c'est à peine si elle peut le repousser, tellement le Fils du Ciel et les courtisans rient de la plaisanterie.

Aidée des autres Impératrices, elle pousse la voiture sur le pont, menaçant Ngann de le faire basculer dans l'eau s'il n'est pas plus sage.

Arrivé près de la table du festin, le faux poupon refuse de quitter sa voiturette. Il faut que les Impératrices le nourrissent morceau par morceau, et que l'on mette les liqueurs dans son flacon de verre.

L'enthousiasme du vin aidant, Ngann, contre-faisant toujours le bébé, invente dix mille plaisanteries dont toutes les manies des nouveau-nés fournissent le texte. Ce fut ce que l'on appelle « une belle fête de joie et de bruit ». Les poètes même, se

prêtant à l'humeur du jour, firent impassiblement des jeux de mots d'une extrême liberté, mais que le Fils du Ciel daigna souligner de ses sourires.

Après le repas, au moment même où le feu de la gaieté semblait s'apaiser, un eunuque apparut, guidant un étrange appareil, formé d'un tout petit pavillon monté sur une caisse d'étoffe peinte et dorée.

Le Souverain, surpris, demande ce que c'est. Mais déjà le pavillon s'est placé, au fond de la salle, en pleine lumière, et sa façade s'est ouverte. Une marionnette apparaît, représentant un vieillard qui se prosterne gravement, et qui crie :

— Dix mille années ! Dix mille fois dix mille années !

Le Fils du Ciel, qui n'était jamais sorti dans les rues de sa capitale, ne connaissait pas ces jeux populaires. Il regarde fasciné, pendant que la comédie se déroule en péripéties comiques ou pathétiques. Quand le pavillon se referme, il applaudit, criant dans son enthousiasme :

— Rao ! Rao ! Excellent !

Puis il demande à voir de près les marionnettes. Il les examine curieusement. Il agite enfin celle qui représentait un homme âgé, et annonce sur un ton rythmé :

CHANT D'UNE MARIONNETTE

Faite de bois sculpté, mue par un fil, je joue le rôle d'un respectable vieillard. — Une peau de coq, un peu de duvet de cygne, et me voici pareille à la réalité. — Cesse-t-on de

m'agiter ? Alors je repose sans souci, — Pareille en cela aux hommes, aux hommes dont la vie n'est qu'un rêve.

XIX

@

Par cet automne transparent, les tentes des officiers sont groupées autour du puits, sous le froid des arbres dépouillés, — Seul, dans l'ombre, je regarde le fleuve, et la ville dont les lumières s'éteignent. — O nuit éternelle ! Mélancolie des conques sonnant le couvre-feu !... — Je me chante à moi-même la splendeur de la lune lascive au milieu du ciel !

La poussière du monde s'est éloignée graduellement de moi : l'harmonie des livres est finie. — Pauvre et solitaire sur les frontières, voyageur infortuné, — J'avais porté la charge de la confiance impériale pendant dix ans. — Rejeté comme une branche brisée, comment retrouverai-je le sommeil de mes nuits ? — TOU FOU.

Les dénonciations contre Ngann Lou-chann devenaient de plus en plus précises et circonstanciées. Yang Kwotchong, après une longue hésitation, résolut enfin d'exposer sans réserve les faits devant le Trône. D'ailleurs la faveur extraordinaire dont jouissait Ngann était insupportable à tous les courtisans. Le ministre de la Droite, pour ses accusations, comptait sur l'appui même de ses ennemis.

Quand l'audience fut ouverte, il s'avança donc et, s'étant agenouillé, il exposa sobrement la situation. Mais, emporté par

sa haine, il conclut par une attaque d'autant plus rude que l'accusé se trouvait là :

— Ngann Lou-chann, dit-il, dissimule le cœur sauvage d'un loup sous les dehors d'un faiseur de plaisanteries. Il est aujourd'hui convaincu d'avoir comploté avec son Lieutenant Che Leï-fou. Ses préparatifs de révolte sont faits. Nous demandons au Trône que la mauvaise graine soit détruite avant d'avoir germé.

Il parlait encore, que Ngann Lou-chann se détachait du groupe des princes, et se précipitait à genoux, criant :

— Votre Miséricorde a élevé votre obscur sujet au-dessus de son mérite. Et moi, dans ma stupidité, je n'ai pas su me concilier l'amitié de vos ministres. J'ai suscité leur jalousie, et voici qu'ils veulent me faire perdre votre faveur.

Et sanglotant, il poursuivit

— Je ne suis qu'un Barbare, un pauvre orphelin... Obscur et loyal sujet, je n'ai que mon Seigneur, mon Roi pour me protéger contre leurs attaques. Je suis son cheval et son chien !

— Moi, jaloux de toi ? demande alors dédaigneusement Yang. Tu oublies notre première entrevue. Plût au ciel, pour le salut du peuple, que je n'eusse pas commis la faute de t'accorder ta grâce : tu serais aujourd'hui un corps sans tête, et l'Empire serait sauvé.

—Je dois tout à la bonté de mon Souverain, de Mon Père...

Le Maître du Monde les regardait et les écoutait soucieux. Ce gros Barbare était-il vraiment un traître ? Il dit enfin :

—Mes ministres et mes princes s'accusent de crimes graves, mais ces crimes ne sont pas encore accomplis. Il est contraire à la justice de frapper ou de récompenser pour des actions futures. Cependant, afin d'apaiser la querelle, je nomme Ngann Lou-chann Gardien des provinces du Nord. Qu'il aille rejoindre son poste sans retard.

Le nomade, triomphant, jette à Yang des regards étincelants, et clame :

—Dix mille années ! Dix mille fois dix mille années !

Mais le Ministre de la Droite observe froidement :

—Le Gardien des provinces du Nord est maître de la majorité de notre armée. Il commande aux contingents barbares, et peut ouvrir la Grande Muraille aux tribus du désert. Il peut demain venir occuper la capitale et le palais, s'il le veut. Nous te félicitons, ô Ngann Lou-chann, d'être devenu le pilier de l'Empire !

Le Barbare, à ce moment, pleurniche :

— Oui, mais je ne verrai plus la Face Auguste ! Me voici exilé au loin ; je suis rejeté hors des Jardins du Bonheur ! Quelle sera ma vie désormais ?

La Passion de Yang Kwé-Feï

XX

@

C'était aux Tombeaux-d'or. Dans la nuit calme, soufflait une brise fraîche. — J'étais seul sur la haute terrasse, et tout le pays de Wou et de Yue se déroulait devant moi. — Les nuages d'argent reflétaient une lueur sur l'eau et, plus loin, sur l'agitation de la ville creuse entre ses murailles. — Une blanche rosée perlait sous la lune d'automne. Sous la lune, j'ai soupiré profondément, demeurant longtemps sans un mouvement. — Depuis l'antiquité, un tel ensemble de beautés est tellement rare ! — Quand, dans le ciel, la Voie Lactée, ce fleuve d'argent, trace son chemin pur et délicat, — Quel est celui qui peut ne pas être indéfiniment bouleversé de reconnaissance pour la nuit qui tourne et revient ? — LI PO.

Ce soir-là, le repas impérial avait été disposé sur une terrasse élevée, dans les jardins. Traversant le ciel pâle, où la lune n'avait pas encore éclipsé les étoiles, des nuages glissaient paresseusement, et des lignes d'oies sauvages volant très haut laissaient tomber leurs cris rauques et mélancoliques. L'air automnal, la fin de l'été, le calme des jardins ajoutaient à l'angoisse naturelle de la nuit et du silence.

Le Fils du Ciel et sa favorite se tenaient par la main, sans parler, par crainte de rompre le charme triste de cette soirée.

Tout à coup, le silence de la nuit est brisé par des roulements de tambours et des sonneries de conques. Le Fils du Ciel tressaille :

— Quels sont ces appels, quand les troupes sont toutes endormies ?

Mais un pas précipité se rapproche. Yang Kwo-tchong apparaît, et se jette en hâte à genoux :

— O Dix mille années ! Le malheur est sur nous ! Le gong et les tambours ébranlent le sol sur la route de l'est. Ngann Lou-chann s'est révolté. Il a déjà franchi les passes de Trong-kwann, et dans deux jours peut-être, son armée sera devant Tchrang-ngann.

Le Souverain demande calmement :

— La garnison des passes, où est-elle ?

—En déroute. Elle fuit devant l'envahisseur !

—Quelles dispositions a-t-on prises pour repousser les rebelles ?

— Nous ne pouvons résister, nos troupes sont inférieures en nombre et en bravoure. Il ne reste qu'à fuir, à fuir jusqu'à la province des Quatre-Vallées, dont le gouverneur est sûr. Là, nous referons une armée avec les milices locales.

— Nous agirons selon ton conseil. Prépare le départ. Envoie aussitôt des courriers spéciaux à tous nos généraux afin qu'ils concentrent leurs troupes.

— J'obéis au décret !

Et se relevant, il s'éloigne aussitôt.

La Seconde Impératrice, atterrée, s'agenouille en sanglotant :

— Votre humble servante mérite mille morts ! C'est moi qui suis responsable de cette révolte ! C'est moi qui ai favorisé ce Barbare aux grosses joues. C'est moi qui ai retenu le Souverain loin des soins de l'État ; qui l'ai fatigué de mes paroles vaines, de mes sourires et de mes danses. Je mérite la mort !

Mais il la relève avec une indulgence attristée, disant :

— Au milieu de la joie, le malheur éclate. La vie est ainsi. Le destin s'est servi de toi pour m'éblouir. Nous sommes les jouets du Ciel supérieur dont les desseins sont inconnus. Résignons-nous quand il nous frappe. Réjouissons-nous quand il nous favorise. C'est lui seul qui nous impose, comme suite à nos décisions, tous nos succès et nos défaites.

Cependant, les battements de tambour redoublent dans la nuit. Les lignes de feu des Tourelles à signaux s'allument et s'éteignent pour transmettre les ordres. Une rumeur monte de la ville et du palais vers le ciel obscur. Des lanternes paraissent, courant çà et là. Les grincements des chars, les appels des gardes retentissent de toutes parts.

Le Souverain entraîne la jeune femme vers le Palais :

— Va te reposer jusqu'à l'aube, afin de pouvoir mieux supporter les fatigues de ce premier jour de voyage.

La Passion de Yang Kwé-Feï

Que ne puis-je t'enlever dans mes bras, comme un aigle, afin que les rudesses et l'inquiétude du chemin ne blessent pas la douceur fleurie de ta chair !

@

XXI

@

La Suprême élégance ne se manifestera plus de longtemps. — De notre décadence, qui désormais se soucie ? — La tempête qui emporte les rois courbe les herbes et les plantes rampantes ; — Les combats couvrent l'Empire d'épines et de ronces.

Le Dragon et le Tigre se disputent leur proie ; — Les soldats en armes sont comme des fous dans le pays de Tsrinn. — Comment des chants corrects suffiraient-ils à contenir ce désastre ? — Les deuils et les douleurs soulèvent les hommes désolés.

Comme des chevaux cabrés, les vagues de la révolte se lèvent et retombent ; — Elles déferlent, et leur étendue immense est sans limites. — Succès et défaites se suivent en myriades de métamorphoses. — Le gouvernement et l'Empire sont dans le chaos.

Autrefois, au temps où la paix était assurée, — La splendeur des parures dépassait l'éclat des perles. — Mais la dynastie sacrée est retournée vers son origine antique, — Et les plus nobles, dépouillés de leurs vêtements, sont nus.

Ma décision est prise : je veux changer ma vie. — Mes poèmes ne réfléchiront plus l'éclat de mille printemps. —

Imitant l'exemple que le Sage a donné, — Je jetterai mon pinceau puisque la Licorne est en fuite. — LI PO.

Quand le jour se lève, le cortège impérial est formé. Les objets les plus précieux, les lingots d'or et d'argent, les bijoux ont été enfermés dans des caisses, et sont placés sur des charrettes, qu'entourent les princes du sang et leurs fidèles. Les palanquins des Impératrices sont devant leurs terrasses, avec leurs équipes de porteurs de relais.

Enfin, le Souverain monte dans son Char avec Bracelet-de-Jade, et la longue colonne s'ébranle, franchissant pour la dernière fois sans doute l'imposant portique d'entrée de l'enceinte sacrée. Chacun est silencieux et sombre après cette nuit d'angoisse et de travail.

A l'arrière, viennent les bataillons de la Garde, formés en grande partie des princes fils de khans, de rois ou de chefs de tribus qui règnent sur les pays des frontières. Ils ont chacun leur suite de cavaliers et de nobles qui forment leur escadron, et paracent, comme de coutume, dans les costumes splendides et pittoresques de leurs pays. L'on voit des gens du Tokharestan avec leurs longues robes brodées d'or et leurs hauts bonnets de fourrure ; des *Tsié-kia-se* aux yeux verts et aux cheveux rouges, émigrés depuis sur les pentes du Caucase ; des *Rwei-kou*, Ouïgours, en courtes robes de fourrure, avec leurs étroites selles et leurs petits chevaux aux rudes crinières, élevés dans l'horizon sans limites des steppes de Mongolie. Les Tibétains, avec leurs bottes teintes en rouge et leurs larges figures plates, ont des chevaux encore plus petits. Mais les « Pieds Croisés » *Tsiao-tche*

du Haut Tonkin chevauchent les poneys les plus fins que la terre connaisse.

Tous ces cavaliers restent insensibles devant la catastrophe. Beaucoup même y voient l'occasion de piller, et s'en réjouissent.

La route où défile l'escorte passe au pied des murailles de la ville. Malgré l'heure matinale, les créneaux sont remplis de citoyens indignés de voir fuir ainsi ceux qui devraient les défendre. Une rumeur de malédictions s'élève et gronde, jusqu'au moment où une troupe de nomades *Siènn-pi*, exaspérée, envoie une volée de flèches qui blesse ou tue quelques mécontents, et disperse la foule.

La double ligne des sapins qui ombragent le chemin se poursuit, au milieu des champs et des monuments de l'antiquité, par delà les fameux jardins du Ruisseau des Mélodies, jusqu'au grand pont de bois franchissant la rivière Wé. Le ministre Yang Kwo-tchong donne l'ordre d'incendier le large tablier, aussitôt que le cortège sera passé, espérant ainsi retarder les poursuites de la cavalerie ennemie. Mais le Fils du Ciel voit la flamme des fascines amoncelées autour des énormes piliers. Il commande d'éteindre le feu :

— Nous fuyons les premiers, dit-il à Yang. Est-ce une raison pour causer la perte des habitants qui voudraient, eux aussi, s'échapper ? Laissons-leur ce pont. Ils le détruiront à la dernière minute s'ils le veulent.

Le soleil est déjà au plus haut de sa course quand la Cour entre dans l'ancienne capitale de Siènn-yang, dont un côté a la

rivière comme seule défense. Les antiques et superbes édifices bâtis par le Premier Empereur de Tsrinn, dix siècles plus tôt, avaient été réparés depuis que la dynastie régnait. La Cour s'arrête au Palais-de-la-Contemplation-du-Sage, le premier le long de l'eau en venant de Tchrang-ngann. Mais là, on ne trouve aucun repas préparé, et les soldats de la Garde se dispersent dans la ville, pillant et brutalisant les habitants.

Dans la confusion, le Fils du Ciel, accablé de mélancolie, sort du palais sans être remarqué. Non loin de l'entrée, il voit un vieux cultivateur, vêtu de l'immuable toile indigo des travailleurs. Le vieillard tient dans les mains un large bol de nourriture, et salue profondément, disant :

— Noble Seigneur, pardonnez-moi de troubler votre méditation. Le sauvage paysan que je suis vient d'apprendre que Notre Auguste Souverain est arrivé dans ce Palais. Pour témoigner la loyauté de mon cœur, je viens lui faire une offrande.., oh ! bien pauvre ! une bouillie de fèves et de blé... mets indigne sans doute.

— Le présent d'un cœur sincère, pour modeste qu'il puisse être, plaît davantage au Fils du Ciel que les plus riches offrandes d'un trompeur.

Et prenant des mains du vieillard le rude bol de grès noir, il demanda :

— Mais qui dois-je remercier ? Quel est ton nom ?

— Je suis un habitant du village de Che-li, aux portes de la ville. Mon dos s'est voûté à cultiver le champ que

mon père m'avait laissé, et que je n'ai jamais quitté. Voici cependant que j'apprends une grave nouvelle ; est-il vrai que la Cour s'est enfuie devant les rebelles ?

— C'est, hélas, la vérité.

— Nous attendions la catastrophe depuis longtemps. Mais j'espérais mourir avant d'avoir cette douleur...

— Comment ? Vous l'attendiez depuis longtemps quand à la Cour personne ne s'en doutait ?

— Si le noble Seigneur veut bien me pardonner de dire la vérité, l'humble cultivateur osera parler.

— Ne crains rien, quoi que tu dises, le Fils du Ciel le saura et t'en sera reconnaissant.

— Puisque le noble Seigneur insiste, je parlerai. A mon avis, depuis que ce Yang Kwo-tchong... Mais c'est peut-être un de vos amis ?

— Je n'ai pas d'amis à la Cour, répond tristement le Souverain.

— Eh bien, tout vient de ce Yang Kwo-tchong. Assuré de la protection de sa sœur, il n'a pas craint de nommer des fonctionnaires indignes, mais qui lui avaient fait de riches cadeaux. Alors, le poison de sa corruption s'est répandu sur tout l'Empire. Les gouverneurs n'étaient plus que les reflets de ses vices. Car l'on prend toujours son modèle au-dessus de soi, et l'on pense assurer sa carrière en imitant ceux qui ont réussi. C'est Yang qui,

pour faire rire Notre Souverain, a laissé vivre ce Ngann Lou-chann...

— Mais comment pouvait-on deviner que Ngann se révolterait ?

—C'est un Barbare. Depuis quand laisse-t-on des étrangers gouverner dans sa maison ?

—C'est vrai, répond le Souverain rêveusement.

— Il y a longtemps d'ailleurs que tout l'Empire connaissait ses projets. Mais, à chaque dénonciation, le Souverain, trompé, lui donnait des titres plus élevés.

— C'est donc le manque de prévoyance du Fils du Ciel qui est cause de tous nos malheurs. Que ne suis-je venu plus tôt dans ce village demander tes sages conseils, ô vieillard, comme l'Empereur Wenn-wang, autrefois, prit les conseils du vieux pêcheur Traé-kong. Mais, hélas, il est trop tard, et je ne puis que te quitter.

—Ne manquez pas de transmettre cette offrande à notre Souverain.

—Il l'aura, sois-en sûr, et il t'en remercie par ma bouche.

Le vieillard s'incline, tandis que le Fils du Ciel, pensif, lui ayant rendu son salut, rentre dans le palais, tenant toujours à la main le bol de bouillie.

Quand il pénètre dans la salle principale, il trouve les Impératrices et leurs plus jeunes enfants pleurant autour de la table vide. Un bébé crie : « J'ai faim ! »

— On ne vous a rien donné ? demande le Souverain surpris.

— Rien. Il n'y a pas un grain de riz préparé. Les soldats ont mangé ce qu'ils ont trouvé.

— Voici une bouillie de fèves et de blé qu'un cœur loyal vient de m'offrir. Il ne se doutait pas de la valeur de son présent !... Mais, nous n'avons pas de cuillers !

Il n'avait pas fini de parler que les enfants s'étaient approchés déjà et trempaient leurs doigts dans l'épaisse pâtée. Ils firent la grimace aux premières bouchées. Mais, la faim aidant, le plat fut bientôt vidé.

L'ordre est donné de reprendre la marche. Les officiers rassemblent leurs hommes, et constatent qu'un bon nombre ont déjà déserté. Quand les Impératrices veulent monter dans leurs palanquins on ne peut trouver de porteurs. Force leur est de monter à cheval.

Au milieu de la nuit, le cortège arrive dans la petite ville de Tsinn-tchreng. Les habitants, avertis de l'arrivée de la Cour, et redoutant les pillages et les brutalités, s'étaient enfuis, emportant leurs biens. Il ne restait même pas un flambeau ni un matelas. Il fallut dormir dans la paille et, selon les termes même de l'Histoire, sans distinction d'âge ; de rang ni de sexe.

Au matin, comme le cortège allait s'ébranler, le prince Impérial, fils aîné du Souverain, arrête celui-ci et lui dit :

— O mon père ! Laissez-vous l'Empire aux rebelles ?
N'essayerez-vous pas de vous mettre à la tête de vos troupes pour défendre votre peuple ?

Le Fils du Ciel sourit d'un air lassé :

— Jeunesse toujours impétueuse ! Quelles troupes as-tu donc pour combattre, sinon celles que nous allons chercher dans les provinces fidèles ?... Libre à toi, si tu le désires, de combattre de ton côté. Va dans le nord-ouest. Les Barbares des frontières y ont des troupes. Kwo Tse-y, l'ami de Li Po, commande dans ces régions. C'est ton Empire que tu sauveras si tu réussis. Mais prends garde ! Peut-être ne pourras-tu jamais te débarrasser de tes sauveurs !

Les ministres restent silencieux et suivent le souverain qui s'éloigne. Alors un groupe de chefs de l'armée, entourant le Prince Impérial, s'écrie :

— Faites ce qu'ordonne votre père. N'allez pas aux Quatre-Vallées. Mettez-vous à la tête de nos troupes et conduisez-nous contre les rebelles. Sinon, l'Empire n'aura plus de maître !

Le Fils aîné du Prince, Trann, titulaire du fief de Tsienn-ning, avec l'eunuque Li Fou-kwo, le retenaient par les manches, disant :

— Un barbare rebelle envahit notre capitale. A l'intérieur des Quatre-mers, tout s'écroule. Si vous ne combattez pas, comment monterez-vous jamais sur le

Trône ? Pourquoi ne pas obéir au Souverain et demander l'aide des troupes du nord-ouest ? Avec elles, vous écraserez les rebelles, vous apaiserez l'univers et vous pourrez restaurer le Temple des Ancêtres. Ne serez-vous pas un fils pieux ?... Ne laissez pas des scrupules de fillette troubler votre jugement !

Le second fils du prince, Choun, joint ses instances à celles de son frère. Si bien que l'héritier du Trône l'envoie prévenir le Souverain. Celui-ci lève doucement la main, disant :

— Le Ciel a parlé. L'avenir est entre ses mains. Dis à ton père que, s'il le juge nécessaire, il fasse publier un édit par lequel je lui transmettrai le Trône.

Et il donne l'ordre à deux mille hommes de son escorte, les « Dragons volants », de se joindre au prince et de l'aider de toute leur fidélité.

Le Prince Impérial, suivi de sa petite troupe, s'éloigne rapidement vers le nord, allant à Ping-léang, sur les sources de la rivière Tsing, où résidait Kwo Tse-y.

Quant au cortège impérial, de plus en plus réduit, il poursuit sa route vers le sud-ouest et s'arrête enfin pour la nuit à la petite station de poste de Mawé.

XXII

@

*Cloches et tambours battent le réveil au soleil levant.
— Montagnes et fleuve affrontent et mêlent leur grandeur
sauvage. — L'oiseau Louann chante, et descend vers les
coteaux de Prou-kwann. — Les bannières flottent au vent
de notre marche. Nous pénétrons dans le pays de Tsrinn.
— O Passe imprenable ! Dangers du terrain ! — Puissance
immortelle du fort de Tienn-ping ! — Mais le doux
printemps est venu. Les arbres se rejoignent au-dessus
des gués. — Les tourelles de garde sont désertes sous la
lune matinale. — Dans l'éclat de l'aurore, l'on distingue
déjà les couleurs des chevaux. — Les coqs chantent ;
nous voici en route dans la lumière et dans le vent... —
Dans la paix assurée par la perfection de nos lois, — L'on
ne compare même plus les deux pièces brisées des
permis de passer. — EMPEREUR MING RWANG TI.*

La rébellion, éclatant brusquement en pleine paix, a trouvé les passes démunies de troupes. L'étroit défilé de Prou-kwann, entre les hautes murailles duquel bouillonne la masse impétueuse du Fleuve Jaune, aurait pu arrêter longtemps l'armée des révoltés. Mais la surprise a été telle que les gardes n'ont même pas combattu. Ngann Lou-chann, avec sa horde de cavaliers choisis, débouche dans la haute vallée du Fleuve Jaune, et remonte sur les deux rives de la Wé.

Dans la capitale, après le départ de la Cour, avait régné une confusion angoissée. Tous les possesseurs de chevaux ou de chars les avaient chargés et s'étaient enfuis en grande hâte avec leurs biens les plus précieux. Mais les routes étaient encombrées, et, pendant des heures entières, les fuyards étaient immobilisés, criant, gémissant, et regardant constamment derrière eux pour voir s'ils étaient poursuivis. L'ennemi n'était pas le seul danger : des partis de soldats débandés s'échappaient aussi de la ville et ne pouvaient résister à la tentation de piller les convois les plus riches.

Les habitants qui avaient dû rester avaient enfoui leurs trésors et se lamentaient d'avance de leurs malheurs.

Le gouverneur de la ville, constatant que toutes les troupes étaient parties avec la Cour, avait consulté ses subordonnés, et décidé que toute résistance était inutile.

Quand Ngann et sa horde se présentèrent devant les murailles de Tchrang-ngann, les portes s'ouvrirent donc aussitôt, et tous les hauts fonctionnaires, en uniforme de cérémonie, s'avancèrent à sa rencontre et le saluèrent humblement.

Il leur demanda rudement où était l'Empereur, et donna des ordres aussitôt pour occuper le palais. Mais comme les fonctionnaires imploraient sa merci pour les habitants, le commandant de la horde, Soun Siao-tche, ricana cruellement :

— Croyez-vous donc que l'on fasse la guerre comme des enfants jouent à la balle ? Quel est l'homme assez stupide, ou fou, pour risquer sa vie sans espoir de

butin ? La ville est à nous. Nos soldats en feront ce qui leur plaira.

La horde entière acclame cette déclaration et, bousculant chefs et vaincus, se précipite par la porte ouverte, ivre de joie à l'idée de piller et de tuer sans danger.

Ngann Lou-chann se dirige vers le Palais qu'il connaissait si bien. Il met des gardes aux portes et fait convier tous les fonctionnaires et les notables, avec les chefs de son armée, pour une fête dans la Salle du Trône.

Chacun, craignant les tortures et la mort, se hâte de comparaître. Ngann assis sur le dragon de jade et d'or reçoit les humbles protestations de ses invités. Quand ils sont tous arrivés, enfin, il se dresse et se proclame Empereur Auguste de la dynastie Yènn, et chacun s'écrie, bien que les mots lui déchirent la gorge :

— Dix mille années ! Dix mille fois dix mille années !

Un festin est enfin servi dans le sombre silence qui suit la cérémonie. Les musiciens de l'Empereur Ming-rwang sont appelés. Leur chef et plusieurs d'entre eux se sont enfuis. Ceux qui restent n'osent refuser et se placent derrière les convives.

Les larges tentures de l'immense salle ont été ouvertes afin d'admettre l'air pur des jardins. Mais sur le ciel nocturne, l'on voit les reflets rouges des incendies allumés dans la ville. L'on entend par moments les cris sauvages des pillards, et les lamentations désespérées des femmes.

Personne ne parle. Les chefs barbares même sont impressionnés par la splendeur de l'édifice, et ne peuvent croire à leur succès.

C'est alors que retentissent tout à coup des sanglots mal étouffés, Ngann se retourne et demande sauvagement :

— Qui ose pleurer en ce jour de bonheur ?

Et comme personne ne dit mot, il ajoute avec rage :

— Si celui qui pleure n'est pas dénoncé, toutes les têtes tomberont !

Alors un musicien s'avance tenant sa guitare. Ngann ricane :

— Comment, c'est toi, ver de terre, qui te permets de te lamenter ainsi ! Je me demande quelle punition est assez grande pour ton crime.

Le musicien se sait perdu. Il connaît de longue date le barbare, et sa haine l'emporte en lui sur la crainte :

— Aya ! s'écrie-t-il d'un ton méprisant. Je t'ai vu arriver ici comme condamné à mort pour ta lâcheté. La Miséricorde Divine t'a donné la vie et t'a nommé roi. Pour prouver ta reconnaissance et ton noble caractère, tu te révoltes et tu souilles de ta présence la capitale et le palais. Je me demande quelle punition est assez grande pour ton crime.

— Misérable ! gronde le gros homme écumant de colère. Comment ? Je conquiers l'univers ; j'occupe le trône. Tous les fonctionnaires se soumettent à moi. Et

toi seul, petit musicien, tu oses m'insulter ? Qu'on le coupe en morceaux !

Des gardes se sont déjà précipités sur l'audacieux, mais celui-ci continue ses injures :

— Cœur de bête à visage d'homme ! hurle-t-il. Mes cheveux se hérissent d'horreur à ta vue. Je vais mourir, mais je te convoque devant le Tribunal des Enfers ! Je ne suis qu'un malheureux sans grade ni fortune, mais rien au monde ne me ferait me rouler devant toi dans la boue de la honte, comme ces hauts princes et ministres. Ah ! Lou-chann ! Tu as osé maltraiter ton bienfaiteur ! Ton sang coulera goutte à goutte !

Et, avant que les gardes aient pu l'en empêcher, il a jeté sa guitare à la figure de l'usurpateur.

— Qu'attendez-vous pour tailler en morceaux cet esclave ? crie Ngann d'une voix rauque de fureur et de crainte.

Les bourreaux ont attaché le malheureux musicien à l'une des colonnes de cinabre. De leurs couteaux acérés, ils fouillent dans ses chairs et en arrachent des lambeaux qu'ils jettent aux chiens.

Les clameurs du torturé cessent enfin. Le silence de la terreur et de la honte règne seul dans la salle immense.

XXIII

@

*Une sombre tempête bouleverse l'antiquité suprême.
— Sur les routes, les fuyards se lamentent. Reviendront-ils jamais ?*

Dans leur désespoir, ils sont emportés comme des feuilles d'automne. — Dès le chant du coq, ils sont partis vers les quatre passes.

Beaucoup d'entre eux ne connaissaient que la Porte du Palais... — Ils espéraient, quand leurs cheveux auraient blanchi, mourir vêtus de leur robes de Cour, — Riant et chantant sans souci de l'heure — Et buvant la rosée pourpre des vins ensoleillés, — Sous le doux sourire des jeunes filles aux visages clairs.

Ils fuyaient maintenant, poussiéreux, affamés, — Sans abri pour la nuit, dans la pluie et le froid... — Quand la tempête emporte les rois, que de chagrins et que de deuils ! — LI PO.

Harassé de fatigue et de faim, le cortège impérial, arrivant à Ma-wé, s'y était arrêté, bien que le village contînt seulement cinq ou six maisons, une station de postes et un petit temple bouddhique. Rien à manger et, pour l'escorte, aucun toit, car la Cour avait occupé tous les bâtiments.

Les soldats avaient fouillé partout, pour recueillir seulement quelques livres de riz. Leur fatigue et leur faim s'étaient rapidement changées en colère.

Le Fils du Ciel s'était réfugié dans l'une des pièces latérales du petit temple. Mais il n'y avait trouvé que les quatre murs : pas un lit, pas une chaise. Debout, appuyé sur un bâton, il resta longtemps, écoutant les gémissements de sa famille, et la rumeur qui grandissait au dehors. Bracelet-de-Jade se retenait à sa manche, épuisée de lassitude et d'angoisse.

Comme une des Impératrices venait se plaindre de ce que ses enfants eussent faim, il répondit simplement :

— Une journée sans nourriture et une nuit sans sommeil sont une souffrance bien faible pour nous. Pensez à l'Empire entier livré au pillage et au meurtre !

Pendant qu'il parle, le bruit de l'émeute grandit et se rapproche. Des cris furieux éclatent jusque dans l'enclos. Soudain, par les panneaux ouverts de la fenêtre, une tête coupée, ruisselante de sang, apparaît au bout d'une pique. Parmi les clameurs diffuses, l'on distingue les mots :

— Mort à la famille Yang ! Ils sont cause de tous nos malheurs !

Kao Li-che entre précipitamment, suivi du commandant de la Garde, Tchrenn Suann-li, dont la figure est impassible.

—Quels sont ces cris ? demande le Souverain.

—Les troupes sont en pleine révolte, ô Dix mille années ! répond brièvement l'officier.

Mais Kao Li-che explique fébrilement :

— Ils ont aperçu le Ministre Yang Kwo-tchong parlant dans la rue à l'escadron tibétain, et se sont imaginés qu'il leur demandait d'écraser les autres bataillons mutinés. Alors ils se sont précipités sur lui et l'ont tué. C'est sa tête qui est au bout de la pique.

Les princesses de Rann et de Tsrinn, qui étaient entrées dans la pièce, ont tout entendu. Elles poussent un grand gémissement de douleur et d'indignation et se précipitent au dehors pour arracher aux mutins la dépouille de leur frère. Dans le silence douloureux de la chambre, l'on entend dans l'enclos un redoublement de clameurs, puis des cris aigus de femme. Et un instant après, deux têtes aux longs cheveux apparaissent sur des lances.

Bracelet-de-Jade, se retenant au bras du Souverain, sanglotait à s'étouffer.

— Oseraient-ils s'attaquer à nous ? gronde enfin le Maître du Monde. Que veulent-ils ? Comment se fait-il que tu sois là, vivant, quand tes hommes se révoltent ?

Mais le Commandant de la Garde répond simplement :

— Je suis seul contre des milliers d'hommes. Il vaut mieux employer le peu d'autorité que j'ai à les apaiser, plutôt que de les exciter par le triomphe de m'avoir tué.

— Qu'y a-t-il enfin ? Que veulent-ils ?

L'officier fait un signe pour désigner la Seconde Impératrice, et dit :

— Ils prétendent que tous les malheurs de l'Empire viennent de la famille Yang, de la rapacité du ministre et de l'amitié que Ngann Lou-chann avait trouvée dans le palais. Ils craignent d'être poursuivis par la vengeance de ceux ou de celles qui resteraient en vie et au pouvoir...

L'on distingue à peine ses paroles dans le tumulte de l'émeute. Le Souverain tressaille et saisit la main de son épouse. Il dit enfin :

— Quels que soient les crimes de Yang Kwo-tchong, il les a expiés de sa vie. Comment celle-ci peut-elle être coupable ?

Le Commandant s'incline :

— La Vision Sacrée est infallible. Mais telle est la volonté des soldats. Nous n'y pouvons rien.

Au dehors, les clameurs augmentent sans cesse. L'on distingue les mots :

— Si on ne livre pas l'Impératrice, nous tuons tout !

Dans la confusion, l'épouse de Yang et la plus jeune sœur du ministre, la princesse de Kwo, épouvantées de se voir menacées, n'ont pensé qu'à s'échapper. Elles se glissent par une fenêtre et courent derrière les maisons, à travers les champs desséchés. L'on apprend plus tard qu'elles arrivèrent dans la nuit à la petite ville de Tchrenn-tsrang. Le gouverneur, Sue Tsing-sienn, savait déjà la mise en jugement, par le peuple, de la famille Yang. Il fit étouffer les fugitives.

Cependant, dans la chambre dénudée, aux cris sauvages de la soldatesque déchaînée, la gracieuse Bracelet-de-Jade s'était agenouillée, réprimant ses larmes et disant :

— O mon Seigneur ! je suis déjà transpercée de douleur par les coups qui ont tué mon frère et mes sœurs... Puisque ces misérables veulent aussi ma vie, et que notre destin l'ordonne, ne me défendez pas ! Sauvez le Trône. Mais laissez-moi me donner la mort. J'ai peur de ces meurtriers.

Le Souverain, bouleversé, l'enlaçait de ses bras :

— O mon épouse ! Notre amour doit-il être détruit par cette tempête ? Comment puis-je songer à l'Empire quand je te vois ainsi en larmes ?

Mais les mutins ébranlent les murailles de leurs coups. Kao Li-che se lamente :

— O Dix mille années ! Ces bandits vont envahir la pièce dans un instant. Ne tardez pas plus longtemps ! Songez à la dynastie ! Songez au peuple ! Le laisserez-vous aux mains de ce Ngann Lou-chann ?

Le Souverain, caressant les cheveux de son épouse, disait douloureusement :

— Des deux côtés, ma douleur est profonde. Si je résiste, nous mourons tous et le peuple est livré sans recours aux fureurs des Barbares. Si je t'abandonne, je récompense par la mort ta droiture, ta loyauté, ton amour !...

Au milieu de ses sanglots, elle répète :

— Votre esclave a été comblée de vos augustes faveurs. Donner ma vie est peu de chose pour vous prouver mon dévouement... Vivez pour sauver le peuple... Et moi, morte, je vivrai de nouveau sous une autre forme et nous goûterons encore la douceur de notre amour.

Mais les clameurs redoublent. Kao Li-tche les implore :

— Hâtons-nous ! Dans un moment, il sera trop tard !

Alors le Souverain, étouffant ses sanglots, dit d'une voix rauque :

— Je suis sans force pour la sauver... Bracelet-de-Jade se suspend à son cou en tremblant et murmure :

— Je vous demande une grâce... Ne me regardez pas quand je serai morte... je ne veux pas que l'affreuse vision de mon corps inanimé vienne effacer en vous le souvenir de mon esprit vivant et de la chair palpitante que vous avez aimée... Le promettez-vous ? Kao Li-che m'ensevelira !

Comme il hésite, elle insiste encore et il promet :

— Kao Li-che, tu as entendu ? Fais tout ce qu'elle te dira...

Il ne termine pas, car elle s'est déjà détachée de lui et suit l'eunuque qui sort de la pièce et pousse brusquement la porte d'entrée.

Les mutins, surpris, se taisent. Alors il crie :

— Ecoutez tous l'Edit sacré. Le Seigneur Notre Roi autorise la Seconde Impératrice à se donner la mort.

Des acclamations retentissent aussitôt

— Dix mille années ! Dix mille fois dix mille années !

Kao Li-che, soutenant la malheureuse toute défaillante, traverse l'enclos entre les rangs des soldats silencieux, maintenant atterrés de leur forfait. Il pousse la porte du temple et y fait pénétrer celle qu'il accompagne, restant lui-même près de l'entrée.

Dans l'ombre, au fond de la salle, sur l'autel, brille la face noble et résignée du Fo doré, élevant à demi la main dans un geste de détachement apaisé. Sur un côté, avec la lumière d'un panneau ouvert, pénètre la branche chargée de pétales roses d'un pêcher, fleuri en cet automne doux, qui est souvent un second printemps dans la Chine du Sud.

La Beauté s'est prosternée devant l'autel et prie en silence. Elle se relève, et l'eunuque qui pleure demande à voix basse, comme s'il craignait de troubler un esprit errant :

— Notre Mère a-t-elle quelque message à me confier ?

— O Li-che ! dit-elle. Le printemps de notre Auguste Maître n'est plus. Après ma mort, il n'aura que ton dévouement pour veiller sur son corps et soutenir ses pensées ! Sers-le sans défaillance et prends bien soin de lui.

— J'obéirai au décret ! répond-il, employant la formule réservée au Souverain Suprême.

— J'ai encore un mot à te dire...

Et prenant dans sa manche deux épingles d'or et une boîte à parfums, elle les lui tend :

— Ces objets, le Corps Sacré me les avait donnés. Tu les mettras sur mon cœur, dans mon tombeau. Tu le promets ?

— Je le promets.

Elle soupire.

— Hélas ! La crainte de la mort déchire mes entrailles. Une angoisse indicible m'étreint...

A la porte, les soldats grondent de nouveau. L'eunuque se retourne et marche vers eux, les yeux étincelants :

— Silence, chiens, au moment où Notre Mère va remonter aux cieux !

Cependant, elle regarde autour d'elle, et ses yeux se fixent sur la branche aux roseurs lumineuses dans l'ombre douce. Elle détache lentement son écharpe de soie blanche et s'agenouille, disant à voix haute :

— O Dix mille années ! Votre esclave vous remercie de votre divin amour ! Pardonnez-moi de vous donner le chagrin de ma mort !

L'eunuque se retourne et se voile la face. Les soldats eux-mêmes, massés près de l'entrée, baissent la tête et n'osent regarder.

Alors, elle prend un escabeau sur lequel elle monte, légère. Attachant son écharpe à la branche fleurie, elle fait un nœud coulant qu'elle passe autour de son cou délicat, après s'être enveloppée le visage avec l'autre extrémité de l'écharpe. Elle a un moment d'hésitation, puis repousse du pied l'escabeau qui roule avec fracas. Une exclamation d'horreur s'échappe de sa gorge serrée. Son corps s'agite convulsivement, tournoie, puis s'allonge et le balancement s'arrête.

Dans le profond silence, Kao Li-che se retourne enfin et, la figure terrible, les dents serrées, il dit à voix basse aux soldats :

— Retirez-vous, monstres à face d'homme ! Votre crime est accompli. L'Impératrice est morte. Que le souvenir de cet instant hante à jamais vos nuits angoissées !

Et les hommes, les épaules courbées sous le poids de la honte, s'en vont sans mot dire.

Alors l'eunuque montant sur l'escabeau, détache l'écharpe et reçoit dans ses bras le corps charmant, souple encore, qu'il va déposer au pied de l'autel. Puis il court jusqu'aux chambres, prend une grande couverture de soie blanche brodée d'or, et la porte dans le temple. Il pose pieusement dans la manche fleurie les épingles d'or et la boîte de parfums, et enveloppe avec précaution le corps, comme s'il craignait de le blesser. Il attache le funèbre objet avec des cordelières de soie et va enfin prévenir son Maître, disant :

— O Dix mille années ! Notre Mère est dans les cieux. Voici l'écharpe meurtrière.

Puis il va donner l'ordre de creuser une fosse où le corps reposera en attendant que les Tombes Impériales soient libérées des Barbares et que la Seconde Impératrice puisse être inhumée à côté de son époux, selon les rites.

Cependant, le Fils du Ciel est entré dans le temple et s'est agenouillé devant le corps enveloppé de brocart, aux pieds du dieu d'or. Il reste longtemps ainsi, sans un mot, comme perdu dans un rêve de douleur. Mais la douceur de son amour parvient jusqu'à l'âme meurtrie de celle qui n'est plus, l'âme errante qui ne peut se résoudre à quitter son corps charmant. Et l'âme du Souverain se détache et s'unit à l'ombre désolée...

Kao Li-che revient enfin. La tombe a été creusée dans l'enclos, au pied même du pêcher fatal. Il y porte Bracelet-de-Jade et bientôt la terre s'amoncelle, noirâtre. Tout est fini.

Pâle et silencieux, le Fils du Ciel retourne s'enfermer dans la misérable chaumine.

Dans le temple, une vieille femme du village était entrée pour remercier le dieu Fo de l'avoir gardée dans la tranquillité de son humble condition. Sur les marches de l'autel, elle aperçoit un petit soulier brodé, puis un bas de soie tissée, tombés du pied charmant de la victime. Elle les ramasse avec respect et les emporte.

XXIV

@

*Arrêtée sur les sables, la haute jonque repose jusqu'au jour. — La lune miroite sur le bouillonnement des rapides.
— Sous le vent qui se lève, les lanternes vacillent ;
— Le fleuve gémit ; et bientôt, les longs filaments de la pluie se suspendent au Ciel nocturne.*

*A l'aube, quand les gongs retentissent, les nuages sont encore ruisselants. — Sur le rivage, la végétation luxuriante s'épanouit au sommet des falaises de roches.
— D'un aviron mou, nous nous éloignons, environnés de mouettes légères... — Et moi, j'étouffe de chagrin, car, de toi, je n'ai plus que ton nom sacré ! — TOU FOU.*

Le lendemain, le cortège impérial quittait silencieusement Ma-wé, et poursuivait sa route vers la province des Quatre-Vallées.

A la ville suivante, l'on put trouver des approvisionnements et le voyage s'organisa, tantôt par terre, tantôt en descendant les fleuves, par delà rapides, gorges et défilés.

Un soir, la Cour s'arrêta au bord de la route, dans une maison de poste solitaire, entre la rivière et la forêt. Un enclos contenait quelques poules, un porc et des lapins. La maison était petite, mais l'escorte s'était peu à peu fondue le long du chemin ; il n'y avait plus qu'une centaine d'hommes qui marchaient, sombres et sans un mot.

Ce jour-là, le ciel était resté chargé de nuages noirs et bas. De la forêt, venaient les cris mélancoliques des singes. Un engoulement gémissait lugubrement. Quelques gouttes d'une pluie glacée fouettaient le visage des voyageurs quand ils arrivèrent à l'étape. Un chien hurlait. Le grondement des eaux torrentueuses résonnait comme la voix même de l'hiver menaçant. Le chant aigu et prolongé d'un pêcheur s'élevait de la rivière :

*O montagnes ! Vallées ! Que vous êtes donc vastes !
— Et toi, tempête, vers quel pays souffles-tu la pluie ?...
— Tu siffles et tu gémis à nous déchirer le cœur...*

Le Souverain, assis mélancoliquement dans la chambre haute, écoutait la voix lointaine, et murmurait :

— Comme il est triste, ce chant de pêcheur Comme il accompagne bien la désolation de mon cœur ! Chaque son résonne comme un sanglot, qui vient gonfler le fleuve de mon chagrin. L'orchestre de l'automne chante déjà dans les feuillages qui meurent. Mon âme solitaire se glace lentement de désespoir. O mon épouse, comme tu dois souffrir dans le froid de la tombe !

— O Dix mille années ! dit le fidèle Kao Li-che. Ne laissez pas votre cœur succomber sous le poids de vos regrets. Voici que les flambeaux sont allumés. L'on apporte des liqueurs chaudes. Voilà votre couche

préparée. La route sera longue demain. Prenez des forces.

Pendant le repas, le Souverain agit sans voir ce qu'il fait. Il semble que son corps seul soit présent. Inconsciemment, il trempe son doigt dans la liqueur, et trace sur la table le sujet de ses méditations :

Mes pensées se tournent sans cesse vers toi, ô Gracieuse Épouse ! — Sans cesse, je te vois dans le Secret de la Pourpre. — Douée de grâces divines, ta beauté n'avait besoin d'aucun fard. — Ton teint clair était plus délicat que la gelée blanche ou la soie. — Tu t'avançais, et le flot de ta séduction submergeait mon cœur.

Il s'étend enfin, mais il écoute comme s'il attendait quelque visiteur. Personne ne se présente. Il s'endort enfin d'un sommeil agité.

Assis dans un fauteuil, l'eunuque veille longtemps sur son maître avec une sollicitude attristée. Il s'endort à son tour. Les chandelles grésillent et crépitent. Les plaintes de la nuit passent dans le silence de la chambre obscure.

L'âme douloureuse du Fils du Ciel lutte. Elle parvient enfin à se détacher de son corps et retourne, avec la rapidité de la pensée, jusqu'au temple de Ma-wé. Il aperçoit au loin l'âme

errante de son amie, mais ne peut s'approcher ni parler. Tremblant, il écoute la voix aimée qui se plaint :

— O tristesse de ne plus voir le soleil, et d'être séparée de ceux que l'on aime ! Mon amour, où es-tu ? Je t'ai cherché toutes les nuits sans te voir. Mon âme légère comme une feuille ne sait où te retrouver.

Dans l'obscurité de la nuit, une autre ombre s'approche : c'est la princesse de Kwo. Bracelet-de-Jade lui dit :

— M'as-tu donc suivie sous la terre jusqu'à la Cité-des-morts-violentes, ô tendre sœur ?

— Triste cité trop peuplée, car, t'y cherchant sans cesse, je ne t'avais pas encore rencontrée.

— Et là-bas, reprend l'Impératrice, ne vois-je pas notre frère... et voici notre belle-sœur... et nos deux sœurs. Réunies dans la vie et par la mort, serons-nous donc ensemble au Pays des Ombres... Mais quels sont ces monstres ?

Deux *yé-tcha*, aux têtes de taureau, séides du Roi des Enfers, poursuivaient Yang Kwo-tchong de leurs longues fourches, criant :

— Où vas-tu, Yang, brigand sans scrupules ?

— Depuis quand ose-t-on me parler ainsi ? demande hautainement le ministre.

— Tu oublies les crimes de ta vie, les désespoirs, et les morts que ta cupidité a causés, ricanent les *yé-tcha*. Allons ! Viens sans tarder ! Ta sentence a été rendue

hier par notre Roi, Yenn-lo. Tu monteras sans cesse sur une montagne semée de tranchants de sabre, au milieu de buissons touffus dont chaque épine sera une épée.

Et l'enchaînant, ils l'entraînent en le piquant de leurs fourches. Bracelet-de-Jade pousse un cri de terreur.

— Ah ! Ce n'est qu'un rêve, n'est-ce pas ? Je vais me réveiller dans mon palais.., Si mon frère est ainsi puni, quel ne sera pas mon châtement !

Mais un vieillard aux regards paisibles survient, entouré d'un halo de lumière. L'âme du Souverain reconnaît le génie du lieu, le *Trou-ti* bienveillant qui gouverne la vie immatérielle de la région. Il s'avance vers Bracelet-de-Jade et la salue :

— Ne craignez aucun châtement... au contraire. Votre amour si profond et sincère, votre dévouement à l'Empereur et le sacrifice de votre mort ont touché le Maître du Ciel. Il a décidé de faire de vous une fée dans l'île des Génies, aux monts *Prong-lai*. Vous vous appellerez désormais la Princesse Sincérité Suprême, *Traï-tchenn Kong-tchou*, et vous jouirez de la paix éternelle.

Au geste de sa main, la terre s'entr'ouvre et le corps apparaît dans la clarté bleuâtre. L'âme et le corps se rejoignent et se fondent. Alors, la fée sort de sa manche les épingles et la boîte de parfums et les enveloppe de son mouchoir, les place dans le sol qui se referme et dit :

— Je quitte la Terre, mais je veux du moins y laisser les gages de mon amour...

Le *Trou-ti* la regarde en souriant :

— Le souvenir émouvant de votre amour ne périra jamais, tant qu'il restera sur terre un homme et une femme...

Mais déjà, s'élevant légèrement, elle a disparu dans la vapeur lumineuse de la Voie Lactée...

Avec un déchirement brusque. le Fils du Ciel se réveille et pousse un grand cri. Dans la chambre obscure, les mèches grésillantes des flambeaux crépitent encore.

@

XXV

@

Depuis les frontières du nord, la route est longue, longue ! — Déjà, cependant, au sud de la ville, règne la violence âpre des combats. — Bannières et pennons flottent comme des ailes d'oiseaux. — Casques et cuirasses brillent comme des écailles de poissons.

Les eaux sont glacées. Le froid blesse les chevaux. — Un vent déchirant traverse et suffoque les hommes. — Et moi, dans mon cœur, j'admire, au clair soleil, — La poussière qui s'envole, opaque et jaune, sur des milliers de lieues. — YANG TSIONG.

Le Prince Impérial, ayant quitté son Père, s'était dirigé en toute hâte, avec sa petite troupe, vers les frontières du nord-ouest.

Le Fils du Ciel, dans sa sagesse avait détaché auprès de son fils les bataillons de la Garde formés des princes de tous les peuples de l'ouest. L'allégresse de ces Barbares fut sans bornes : se battre, piller, et s'assurer par là de grandes récompenses, quel est l'homme qui ne s'en réjouit pas, jusqu'au jour où la Raison domine en lui ces instincts de destruction ? Tous les jeunes princes se hâtèrent donc vers leurs peuples, sûrs de recevoir un bon accueil. Vers la puissante nation des Ouïgours qui occupait la région des Monts Célestes, un neveu de

l'Empereur, Tcheng-tsrai, prince de Toun-rwang, se rendit lui-même et obtint que leur Khan Ko-lo-tche vint lui-même avec toute son armée. Le roi de Khotann, Cheng, vint aussi en personne. Le Khalife Abou-Djafar-el-Mansour envoya une armée. Deux ans après, les troupes atteignaient le chiffre de cent cinquante mille hommes.

Alors le Prince Impérial, suivant le conseil de son Père, voulut se donner plus d'autorité sur ces auxiliaires, et prit le titre d'Empereur, étant connu plus tard sous le nom de Sou-tsong. Il conféra le titre d'Empereur Suprême *Chang Rwang-ti* à son Père. Le nouveau Prince Impérial, son fils, était commandant en chef avec Kwo Tse-y, le général que Li Po avait sauvé de la mort.

L'armée s'ébranla, se dirigeant à marches forcées vers la capitale. Étant composée principalement de cavaliers, elle atteignit rapidement la rivière Wé. Des partis de fourrageurs purent s'emparer de larges sampans dont on forma un pont de bateaux, sans que les troupes de Ngann, harcelées de tous côtés, pussent s'y opposer.

Alors Kwo Tse-y choisit quatre mille cavaliers Ouïgours, l'élite des auxiliaires, et partit comme un ouragan vers le Palais. Les gardes des portes n'osèrent résister. Le Palais fut envahi. Ngann Lou-chann avait été tué dans la nuit par un de ses officiers.

Le Fils de Ngann apprit en même temps la mort de son père et l'arrivée des ennemis. Dans le désarroi, il put s'enfuir par une poterne et disparut.

Les troupes des rebelles, campées dans la capitale, furent désemparées par le double désastre. Leurs généraux, craignant

l'hostilité des habitants, les rangèrent au sud de la ville, dans la plaine.

Le soleil était déjà haut quand les vainqueurs, débouchant du nord-ouest, engagèrent le combat. Tous les habitants de Tchrang-ngann étaient sur les remparts, anxieux de connaître le maître que le destin leur donnerait, certains en tous cas d'être pillés.

Cent mille rebelles luttaient contre les Impérialistes, à peine au nombre de cinquante mille, et fatigués de leur marche nocturne. Li Se-yé qui commandait les fidèles, les jeta sur l'ennemi en désespérés. Emportés par leur propre élan, ils renversèrent tout ce qu'ils trouvèrent devant eux. Mais les rebelles, confiants dans leur nombre, les entourèrent et les auraient peut-être écrasés si, à ce moment, un corps d'Ouïgours sous les ordres du Yé-rou, fils de leur Khan, n'était survenu par l'est de la ville, ayant franchi le fleuve un peu plus bas. Attaqués dans le dos, les rebelles se débandèrent, et leur désordre se changea bientôt en déroute. Le massacre dura jusqu'à cinq heures du soir. Soixante mille têtes furent coupées et amoncelées en pyramides devant les murailles.

Or, le nouvel Empereur, pour s'assurer l'aide des barbares, leur avait promis de partager Tchrang-ngann avec eux, gardant les hommes et les terres, tandis que les étrangers auraient femmes et biens. Les Ouïgours allaient donc entrer dans la ville pour piller, quand le Prince Impérial se jeta à genoux devant leur Khan, disant :

— Si vous ravagez la capitale, les habitants des autres villes se joindront aux rebelles, et résisteront en désespérés. Attendez donc d'avoir conquis le centre de l'Empire. Au retour, nous vous ouvrirons les portes.

Le Khan, ému, donna l'ordre à tous les contingents de poursuivre vers l'est sans s'arrêter, et les troupes victorieuses s'éloignèrent.

La joie des habitants fut sans bornes de voir partir ceux qui venaient les délivrer. Leurs clameurs furent telles que la voûte du ciel en fut ébranlée.

Sou-tsong s'installa au Palais et déterra une partie des trésors que lui-même avait cachés.

Le cadavre de Ngann Lou-chann fut trouvé dans le pavillon où le meurtre avait été commis. Afin que personne ne doutât de la mort du rebelle, on le fit jeter sur la Place du Marché. L'énorme cadavre, demi-nu dans son costume de nuit, fut aussitôt entouré d'une foule curieuse.

Du sang mêlé de graisse coulait de ses blessures. Quand le soir tomba, un plaisant mit une mèche dans l'ouverture béante de la poitrine et l'alluma. Et comme tout le monde s'émerveillait et riait de voir brûler cette lampe étrange, d'autres plaisants prirent leurs couteaux et firent d'autres ouvertures dans le ventre. Il y eut bientôt huit petites flammes fameuses, alimentées par la couche épaisse de graisse de l'usurpateur. L'histoire affirme qu'elles brûlèrent cinq jours sans s'éteindre.

Quant aux fonctionnaires qui avaient accepté lâchement de servir les rebelles, on les fit exposer, liés à des poteaux, sur la place publique, livrés aux insultes de la populace jusqu'à ce que la faim les fit mourir.

Des courriers expédiés vers le pays des Quatre-Vallées rencontrèrent l'Empereur Suprême qui s'avancait à la tête d'une armée. Sou-tsong alla le recevoir aux portes de la capitale, vêtu seulement de sa robe de prince, voulant ainsi marquer qu'il rendait le trône à son Père. Mais l'Empereur Suprême, enlevant sa propre robe aux dragons cabrés la jeta sur les épaules de Sou-tsong, en disant :

— Laisse-moi mourir en paix au milieu de mes souvenirs. J'ai perdu l'Empire. Tu l'as reconquis. Sache le garder mieux que moi.

D'immenses acclamations saluèrent son acte public d'abdication que Li Po, de sa retraite lointaine, chanta dans un poème intitulé :

L'EMPEREUR SUPRÊME REVIENT DE LA CAPITALE MÉRIDIONALE

Qui redira les difficultés du voyage du Seigneur Notre Roi ? — Mais les six chevaux-dragons de son char illuminent l'occident et des milliers d'hommes se réjouissent, — Sur la terre qui tourne, Le Fleuve-de-Brocart qui arrose les Quatre-Vallées était aussi beau que la rivière Wé. — Sous le ciel toujours en mouvement, la ville des Amas-de-Jade était aussi belle que Tchrang-

ngann. — Ce pays de Rwa-yang, capitale du sud, dont les arbres printaniers fleurissent, avait reçu le nouveau nom de Prospérité renouvelée. — Les voyageurs étaient entrés dans la ville comme dans un ancien palais. — Mais la couleur des saules ne l'environnait pas de verdure comme au pays de Tsrinn. — L'éclat des fleurs ne pouvait éclipser la roseur des jardins de Chang yang, à la capitale.

Du Pavillon-des-épées, sur la Double-Barrière, porte nord des Quatre-Vallées, — L'Empereur Suprême est revenu entouré d'une suite brillante comme les nuages. — Le Jeune Empereur, à Tchrangngann, ouvre l'Empyrée de Pourpre. — Et tous deux, pareils au Soleil et à la Lune, illuminent le Ciel et la Terre.

XXVI

@

Au temps de l'Empereur Suprême, dans les châteaux, autour des étangs et des sources, — Une brise parfumée caressait les robes de gaze et les ceintures précieuses. — La Cour, alors, réunissait les génies les plus rares : ils ont aujourd'hui disparu. — Quand je veux parler de mes amis d'antan, nul ne les connaît plus maintenant.

Au pavillon des Sables-blancs, j'ai rencontré enfin un vieillard du pays de Thou. — Plein de sollicitude pour son visiteur, il délace mes vêtements et me verse du vin. — Et voici qu'il me parle de l'ancienne Cour et des révoltes, — A la suite desquelles, dans le dénûment de sa ruine, il avait dû se faire bûcheron.

Il avait eu pourtant sa part de la rosée de faveurs et de la pluie de gloire accordées aux poètes. — Il m'avait rencontré, servant dans l'Empyrée de Pourpre ; — Chassant à courre pendant l'hiver, faisant des sacrifices au printemps, toujours insouciant ; — Jouissant de mes loisirs, assailli de festins, inondé de la miséricorde impériale.

Nous avions autrefois goûté le clair de lune parmi les bambous et les pavillons du Palais. — Et, chaque fois que nous revenions des Sources-tièdes ou des Tombeaux de Pa, nous étions ivres. — Mais, avec les années, les constellations ont douze fois révolu. — Et depuis lors,

jamais nous n'avons échangé une parole avec Celui qui est maintenant notre Seigneur.

Le temps de la prospérité s'est terminé soudain, ô déception profonde ! — Indicible désappointement d'une vie ! — WÉ YNG-WOU.

Depuis le retour de la Cour à Tchrang-ngann, la capitale heureuse avait repris sa vie de plaisirs. Les habitants avaient osé déterrer leurs trésors, et, comme autrefois, ils n'auraient jamais passé une saison sans aller admirer la Nature dans les montagnes du Sud et de l'Ouest, ou dans les vallées de la Wé et de ses affluents.

La tragique station de postes de Ma-wé était devenue un lieu célèbre.

Chacun voulait contempler l'endroit où « La plus belle de tous les âges » avait trouvé la mort. Une vieille femme, la mère Wang, y avait ouvert un pavillon de liqueurs, où l'on pouvait au besoin passer la nuit. Quelques voyageurs trouvaient aussi un abri dans la « maison des hôtes » d'un petit couvent bouddhique bâti à l'entrée de la ville, en l'honneur de la Seconde Impératrice.

En cette journée de fin d'automne, un homme aux cheveux blancs, portant en bandoulière une guitare *pi-pa*, entra dans le village. Il se dirigea vers le temple, et versa des larmes en voyant la branche de pêcheur coupable d'avoir prêté son aide à la

mort de Bracelet-de-Jade. Puis il alla se prosterner devant la stèle placée dans l'enclos, devant la tombe de la Beauté.

Toute la capitale était à ce moment en émoi. L'Empereur Suprême, à son retour, avait fait préparer son propre tombeau, le *Traé-ling*, à quelques kilomètres au nord-ouest de la ville de Tsienn Tcheou, près de Tchrang-ngann. Il avait tout organisé pour le transport du corps de son amie, qui devait reposer près de lui. Il était venu lui-même assister à l'ouverture de la tombe. Mais à l'immense stupeur de chacun, le corps n'était plus là. Il n'y avait que ses longues robes, et, dans sa manche, les gages d'amour, témoins de son passé. Le parfum rare qui s'était alors dégagé de la terre n'avait plus laissé de doute : devenue Immortelle, Bracelet-de-Jade s'était élevée dans les Cieux. Robes et bijoux seuls avaient donc été inhumés au *Traé-ling*.

Le vieillard à la guitare, après avoir salué la stèle, était entré dans le pavillon de la mère Wang. Elle l'accueillit avec le sourire des gens de son métier. Il demanda :

— Est-il vrai que vous ayez encore un des bas de l'Impératrice ? Ne pourrais-je voir cette relique ?

— Certainement, vous pouvez. Mais je vous préviens que le paiement n'est pas compris dans la note du repas.

Un curieux les entendit et fit la même demande.

— Venez, venez, dit la vieille.

Elle les fit entrer dans une pièce située derrière la grande salle. Il y avait là une haute armoire fermée par un cadenas. Elle

poussa la languette de cuivre et ouvrit le battant. Sur un coussin, le bas était épinglé. Elle le montra aux deux hommes.

Après un long silence, le musicien joignit les mains et des larmes roulèrent de ses yeux. Il ne put s'empêcher de s'écrier :

— O tissu délicat entremêlé d'invisibles fils d'or ! Ta couleur est toujours fraîche. Et le parfum délicieux de l'Impératrice n'est pas encore dissipé ! Et cependant, que reste-t-il de la chair parfaite que tu ornais ? Ta brillante transparence me rappelle un lambeau de nuage au couchant. Le Fils du Ciel et la Cour osaient à peine te regarder autrefois. Et maintenant tu passes de mains en mains dans un pavillon de liqueurs ! Hélas ! Pourquoi faut-il que la Très-Belle ne soit plus qu'une tradition immortelle ?

Et se tournant vers la vieille, il demanda :

— Quel prix voulez-vous de ce bas ? Je ne suis pas riche, mais je donnerais volontiers une bonne somme.

- Eya ! répondit la mère Wang, en reprenant son bien. Je suis âgée et je n'ai pas d'enfants pour prendre soin de moi. Sans ce bas, je serais déjà morte de faim. Et d'ailleurs qu'en feriez-vous ? Non, non, je le garde.

Les deux hommes, avant payé la petite somme exigée pour voir la relique, retournèrent dans la grande salle. Le curieux fit asseoir le musicien, et commanda le repas. Puis il dit :

— Plus je vous regarde, et plus vous me rappelez un illustre personnage de l'ancienne Cour. N'êtes-vous pas Li Kwé-nienn, le chef de l'orchestre impérial ?

—Comment m'avez-vous reconnu ? demanda l'autre tristement. L'âge et les chagrins ont pourtant blanchi mes cheveux et sillonné mes tempes.

—Dans mon amour pour la musique, je vous avais regardé bien souvent au temps de ma jeunesse. Qu'étiez-vous devenu lors de la révolte ? Aviez-vous suivi la Cour ?

—Non, j'avais fui de mon côté. Errant de province en province, chantant dans les maisons de thé pour gagner ma nourriture, et pleurant sans cesse les heures divines que nous avions connues.

—Pour moi, l'obscurité de mon rang m'a préservé de trop grands malheurs... Mais tous nos grands poètes ? Je sais que Tou Fou, trop sincère, a été exilé comme gouverneur sur les frontières. Et Li Po ? Avez-vous appris son sort ?

— Hélas ! Il n'est plus. Il avait quitté la capitale depuis longtemps et, quand la révolte éclata, il se trouvait dans les monts Lou-chann. Or, le prince Ling était alors gouverneur de la région, et décida de profiter des troubles pour fonder une dynastie. Connaissant les talents de Li Po, il l'envoya chercher dans sa retraite et lui offrit le poste de premier ministre. Le poète, dans sa loyauté, refusa. Il fut gardé pourtant auprès du prince.

Plus tard, Kwo Tse-y, poursuivant ses victoires, survint avec son armée, et défit le prétendant. Li Po, arrêté, fut conduit devant Kwo dont il avait sauvé la vie, comme vous vous le rappelez. Le maréchal délia lui-même son prisonnier et s'agenouilla devant lui, tandis que Li Po se prosternait de son côté pour marquer sa reconnaissance. Kwo Tse-y fit aussitôt un rapport au Trône proposant le poète pour un office important. Quelques jours plus tard, un édit paraissait, accordant à Li Po le titre de Premier Historiographe de l'État. Mais ses goûts d'indépendance et le souvenir de l'ancienne Cour l'empêchèrent de rejoindre son poste. Il poursuivit ses voyages. C'est ainsi qu'il fit un soir une promenade sur le lac Tong-ting avec quelques amis de choix. La lune brillait d'une clarté rare. Les promeneurs joyeux avaient vidé d'innombrables coupes et chantaient, quand tout à coup, dans les airs, un concert merveilleux leur répondit. Un grand tourbillon se produisit sur le miroir des eaux, et l'on vit un poisson géant s'approcher, précédé de deux génies avec des étendards. Un nuage diapré descendit sur les flots, et, quand les promeneurs prosternés se relevèrent, Li Po n'était plus parmi eux. Ils le virent debout sur le dos du poisson, s'éloignant au milieu d'une foule de génies. Depuis lors, un temple a été bâti sur le bord du lac et des sacrifices y sont offerts par les fonctionnaires locaux.

Cependant le soir approchait, et déjà le crépuscule estompait la lumière du jour. Le musicien se leva :

— Avant de repartir, je veux encore une fois saluer la stèle.

— Je vous accompagne.

Ils sortirent de la maisonnette, se dirigeant vers l'enclos du temple. Un chant doux les surprit. Deux prêtresses, agenouillées, chantaient l'invocation aux ombres, brûlant de l'encens et présentant des offrandes.

Les deux jeunes femmes se relevant virent le musicien et s'écrièrent ensemble :

— Li Kwé-nienn, êtes-vous une Ombre ?

— Vois-je devant moi Eternel-Renouveau et sa compagne Souvenir-sans-fin ?

— Le costume des prêtresses de Fo remplace nos vêtements de danse ; et les prières sacrées, nos mélodies si belles.

— Comment êtes-vous ici ?

— Nous avons suivi notre maîtresse dans sa fuite. Après sa mort, nous avons quitté le cortège impérial afin de la servir encore en implorant pour elle le dieu Fo. La munificence impériale a bâti pour nous ce couvent, où s'abritent quelques malheureuses femmes du palais. Le pavillon des hôtes sera votre abri si vous le voulez.

@

XXVII

@

Nous voici à l'époque changeante où les froids achèvent de s'adoucir. — Le temps semble paisible et l'atmosphère est déjà printanière ; — Mais des nuages épais lentement s'amoncellent. — Une pluie grasse tombe, obéissant aux lois des saisons, — Et des coups de vent grondent sur la plaine sauvage.

Les averses de pluie purifient l'air encore chargé d'une poussière opaque, — Et leurs fils pendants satisfont les désirs des feuilles et des fleurs. — Du matin au soir, tout se renouvelle à nos yeux... ; — Mais hélas ! le passé que nous aimons ne saurait revenir ! — EMPEREUR MING RWANG-TI.

Les jours et les semaines se sont écoulés. Dans le Palais, l'Empereur Suprême avait choisi pour résidence le pavillon de l'Engloutissement-dans-les-parfums. Il vivait dans une retraite absolue, et le seul être humain qui l'approchât était son fidèle Kao Li-che. Sa douleur grandissante lui avait enlevé, avec ses forces, toutes les joies de la vie. L'intensité de ses regrets était la dernière expression de son existence.

Il avait fait exécuter par un des plus habiles sculpteurs de la Cour une statue de celle qu'il ne pouvait oublier. La figure était de jade blanc ; les cheveux, de marbre noir. Pour les vêtements, avec l'envol des écharpes, des jaspes de différentes couleurs

avaient été employées. Des encens brûlaient sans cesse devant l'image, et l'Empereur, que la souffrance avait soudainement vieilli, ne quittait jamais la pièce où se trouvait ce reflet de la bien-aimée.

Un soir, à demi-étendu, il regardait monter dans le Ciel la lune ronde comme un bouclier d'or, et ses regards buvaient la lumière de l'astre témoin de ses serments.

— Ah ! Mon épouse ! Mon épouse ! s'écrie-t-il. Pourquoi m'avoir quitté ?... Je revois ton visage dans l'ombre et dans la lumière. Ton corps léger flotte vers moi dans les brouillards du lac. Que d'heures j'ai perdues loin de toi ! Que de bonheur gâché dans nos querelles !... Je me rappelle cette soirée du Septième Soir, quand nous avons sacrifié à la Fileuse et au Bouvier, nous jurant de ne jamais nous quitter. Mais tu ne me rejoins pas dans la vie... L'heure n'est-elle pas venue de te rejoindre dans la mort ? O lune ! Dites-moi ce que je dois faire pour la retrouver !

Pendant qu'il parle, des nuages épais montent lentement dans le Ciel et voilent la face de l'astre étincelant. Tout devient sombre. Un souffle glacial fait frissonner les feuilles et gémir les arbustes. Les rafales se multiplient et grandissent. Le fidèle eunuque ferme avec soin les panneaux des fenêtres et les battants des portes.

Le Fils du Ciel, dans la chambre tiède, se prépare lentement pour la nuit. Les regrets ont blanchi ses cheveux et voûté sa

silhouette altière. Il dit à Kao Li-che, qui lui enlève ses lourdes robes brodées :

— Je ne sais quelle angoisse m'étreint ce soir. Le bruit de la tempête me bouleverse, et mes souvenirs m'oppressent plus encore que de coutume. Il me semble qu'elle est là, près de moi, mais qu'elle refuse de se laisser voir.

Il rêve encore, au grondement de la rafale.

— Li-che... Li-che ? Entends-tu ces sons étranges dans la tempête ?

— N'est-ce pas le ruissellement de l'eau sur les feuilles de bananiers ?

— Non, écoute.

L'eunuque tend l'oreille ; puis il secoue la tête.

— Je ne perçois que le grondement du vent et les craquements des branches.

— Ne reconnais-tu pas ce chant mélancolique dans la nuit ? Toute la tristesse de l'automne y est contenue... l'automne de mon amour et de ma vie.

— J'entends seulement les tintements doux des clochettes du toit.

Mais le Souverain l'interrompt :

— La mélodie monte, plaintive, mais si douce... Sans doute, les Ombres de la nuit m'invitent à La rejoindre ?...

— Il se fait tard. Que le Seigneur mon Roi se repose. Je resterai près de lui afin que les flambeaux ne s'éteignent pas.

— Ombres au chant séducteur, continue l'Empereur Suprême à voix basse. Est-elle parmi vous ? Ne pouvez-vous me dire où je la retrouverai ?

— La nuit s'avance. Voici la troisième veille qui sonne. Seigneur, Seigneur ! Daignez vous reposer.

Il s'étend enfin, et le silence règne, troublé d'instant en instant par les gémissements de la tourmente. Tout à coup, le dormeur s'agite. Il voit deux soldats entrant, l'épée nue à la main, traînant un officier enchaîné. Ils s'avancent et saluent :

— O Dix mille années ! Nous avons enfin pu saisir Tchrenn Suann-li... le voici.

L'officier agenouillé frappait la terre avec son front :

— Grâce ! que la miséricorde divine me pardonné !

— Meurtrier ! As-tu pardonné ? As-tu fait grâce à celle qui était innocente ? Croyais-tu donc que ton crime resterait impuni ? Pensais-tu pouvoir m'échapper ? Qu'on l'emmène pour le couper en morceaux, et soyez sans pitié.

— Nous obéissons à l'ordre !

L'officier implore encore, mais déjà, de leurs épées, les soldats lui arrachent lambeau de chair sur lambeau de chair. A ce moment surgit un monstre au corps de porc, à la tête de dragon. Son ventre lui bat les jambes, et, dans sa grimace, l'on reconnaît

le sourire de Ngann Lou-chann. Le dormeur terrifié appelle à grands cris :

— Au secours ! Au secours ! Il me tue ! Kao Li-che, viens !

Il se réveille en sursaut, étouffé d'angoisse. Le serviteur fidèle est déjà près du lit et lui tient la main :

— Je suis là, ô Seigneur ! La chambre est vide... Calmez-vous.

La pluie bat sans arrêts les panneaux des fenêtres et les rafales secouent avec rage les tuiles de la toiture.

— Ne t'éloigne pas, dit enfin le Fils du Ciel, calmé. Voici que j'entends de nouveau cette musique céleste. Ombres nocturnes, attendez-moi, guidez-moi...

Il s'étend de nouveau et s'endort. Alors, il lui semble que son corps baigne dans une atmosphère plus froide et claire. Il s'élève sans cesse et pénètre enfin dans un palais merveilleux fait de clarté.

Dans la salle principale, au milieu d'une cour brillante, une femme d'une beauté surprenante est assise sur un trône de diamants. Devant elle est Bracelet-de-Jade, rayonnant d'une lumière magique. La Souveraine lui dit sévèrement :

— Je n'ai pas oublié les serments faits devant moi. Vous avez juré de ne jamais vous quitter, morts ou vivants. Les mois et les jours ont passé. Te voilà devenue Fée. Tu demeures parmi nous, immortelle et toute-puissante.

Comment se fait-il que tu n'aies rien fait pour rejoindre ton amant ? As-tu donc oublié tes promesses ?

Bracelet-de-Jade a baissé la tête :

—Je n'ai rien oublié.

—Alors, pourquoi l'abandonnes-tu ? Ce soir, encore, ses prières sont montées jusqu'à moi. Il me demande de te rejoindre. Pourquoi n'es-tu pas près de lui, le consolant dans ses songes, l'aidant à attendre l'heure où vous serez réunis dans les cieux ? Ne sais-tu pas que son amour profond, son désespoir depuis ta mort, l'ont élevé au-dessus des hommes, et qu'à son tour il deviendra génie, puisque son âme immatérielle a dominé son corps ?

— Je n'ai jamais cessé de songer à lui, dit enfin la fée. Mais quand je veux le rejoindre, le souvenir atroce de ma mort se dresse entre nous comme un mur. Je ne peux lui pardonner d'avoir consenti à notre séparation... d'avoir laissé mon corps périr ainsi.

—Ne t'a-t-il pas donné, par ton sacrifice, le mérite qui a fait de toi une immortelle ? L'exemple de ton courage et de ton dévouement n'est-il pas proposé à toutes les femmes de l'Univers ?

Mais déjà Bracelet-de-Jade, agenouillée, pleure et tend les bras vers la Lumière de la nuit.

— Non, je ne l'ai pas oublié, et j'ai honte maintenant de mon ressentiment. Accordez... accordez-moi de

retourner sur la terre... je serai de nouveau sa servante.

A ces mots le dormeur veut s'élancer, mais dans son effort, il s'éveille. Kao Li-che lui sourit :

— Le Seigneur a donc vu Notre Mère, qu'une telle expression de bonheur irradie son Auguste visage ?

Mais le souverain ne répond pas. Au dehors la tempête s'est apaisée. Une clochette tinte encore, cristalline. Les dernières gouttes de la pluie tombent une à une. Et déjà une teinte grise dissipe l'ombre des fenêtres. Une fauvette chante mélodieusement et bientôt le concert des oiseaux célèbre la fin des horreurs de la nuit.

Le Fils du Ciel, paisible, tient la main de son vieux serviteur. Il regarde avec compassion ses traits ridés et ses cheveux blanchis :

— Voici bientôt un demi-siècle que tu veilles sans relâche sur ma vie et sur mon bonheur, ô loyal Kao Li-che. Tout-puissant sur la terre, je t'ai bien mal récompensé de ton dévouement sans limites.

— Le Maître du Monde m'a donné sa confiance et son affection. Était-il une récompense plus haute ? répond simplement le vieillard.

— J'aurais pu te montrer davantage la reconnaissance de mon cœur. Mais si, après ma mort, je possède quelque influence, je ne veux pas avoir de repos avant de t'avoir obtenu le bonheur dont tu es digne.

Les larmes roulent dans les yeux du vieil eunuque.

—O dix mille années ! Je pensais parfois que vous ne remarquiez même pas mes efforts ! Vos paroles me donnent une joie qui ne me quittera plus.

— Je sais que mes instants sont comptés, continue le Souverain. Quand je serai parti, veille bien à ce que les robes et les bijoux de la Seconde Impératrice soient placés dans mon cercueil. Que son nom soit gravé près du mien sur une plaque de jade, et que les sacrifices s'adressent à elle comme à moi.

—Le Seigneur vivra longtemps encore pour me donner ses instructions. Qu'il repose un peu ; le jour se lève à peine.

A demi étendu sur les coussins de soie brochée, le Souverain lui sourit et clôt les paupières.

Le concert des oiseaux se transforme peu à peu en une mélodie suave. Des parfums inconnus pénètrent dans la chambre. L'aurore s'illumine de lueurs mystérieuses. Le souverain, dans son sommeil, sourit et murmure des phrases que l'eunuque, l'oreille tendue, surprend à demi :

Quelle brise étrange et douce m'emporte en un tiède tourbillon ? Tout n'est que lumière et fraîcheur, transparence et beauté... Je ne distingue déjà plus les formes, mais l'essence même des choses. Voici le Palais de la Nuit... une troupe de jeunes femmes aux visages éblouissants s'avance... Elle ! Elle ! Te voici, mon

épouse ! je revois tes yeux ; je tiens ta main. Tout notre amour passé afflue comme un torrent dans mon cœur... la joie de te retrouver m'étourdit et me grise. Il me semble que les derniers liens de mon corps se détachent enfin... Ah !

Il se redresse sur son lit et retombe, lourdement, les yeux ouverts, fixes et sans vie.

Kao Li-che abaisse pieusement les paupières encore tièdes. Il ne peut retenir ses larmes.

Puis, il va relever les panneaux de la fenêtre pour laisser entrer la fraîcheur du matin. Il voit dans le ciel le disque pâli de la Lune. Deux points brillants semblent s'élever vers elle, pareils à des étoiles. Ils montent, unis, dans l'azur, entourés d'un halo de clarté.

@

TCHRANG-RENN KO

HYMNE DES REGRETS SANS FIN

@

Revivre les amours des Augustes Souverains Rann, cette pensée troublait l'Empereur. — Le Palais Impérial le désirait vainement depuis nombre d'années.

Dans la maison de Yang, une fille naquit enfin, parfaite dès sa première enfance. — Grandie en son harem profond, nul ne la connaissait. — Mais sa grâce et son élégance, nées du Ciel, pouvaient difficilement se dissimuler. — Un jour, elle fut choisie pour être aux côtés du Seigneur notre Roi.

Un mouvement de ses yeux, un sourire faisaient naître cent regards passionnés. — Les rouges, les fards des Six Palais, dès lors, n'eurent plus d'éclat. — Quand, dans la fraîcheur printanière, elle daignait se plonger parmi les fleurs de l'étang pur, — Celles-ci n'étaient plus, semblait-il, que ses fards flottant sur l'onde des Sources tièdes.

Les suivantes soutenaient sa grâce flexible et sans force. — C'était le temps où la rosée nouvelle des faveurs impériales commençait de descendre sur elle, — Où les nuages de ses cheveux, et les fleurs de son teint se balançaient au mouvement de ses pieds d'or, — Quand,

derrière la tiédeur des rideaux de jasmin, passaient les nuits splendides de son printemps.

O nuits de printemps amèrement courtes ! Soleil trop tôt levé ! — Dès cette époque, le Seigneur notre Roi ne donnait plus ses audiences de l'aurore, — Il ne pouvait trouver un instant de loisir entre les festins et la joie de sa vue, — Et les printemps succédaient aux printemps ; les nuits s'écoulaient, faisant place aux nuits nouvelles.

Dans le secret des Palais, trois mille beautés se trouvaient délaissées, — Et les trois mille faveurs de l'Amour Impérial étaient pour son seul corps. Au fond de la Chambre d'or, sa perfection souple et gracieuse était là chaque nuit. — Et quand, dans les pavillons de jade, les festins s'achevaient, la griserie du vin s'harmonisait en elle avec l'ivresse de son printemps.

Ses sœurs, son frère, étaient tous de rare apparence. — O déplorable éclat diapré dont s'ornait leur maison ! — Car, suivant l'exemple du Souverain, les cœurs des pères et des mères, dans tout l'univers, — N'estimaient plus la valeur de leurs fils, mais seulement la beauté de leurs filles.

Ils vivaient alors parmi les nuages bleus, dans les lieux les plus beaux du plus beau des palais. — Des musiques féeriques voltigeaient dans le vent, résonnant de toutes parts, — Elle chantait de sa voix douce et pénétrante et dansait lentement, plus souple que les bambous et les fils

de soie. — Les jours passaient, mais le Seigneur notre Roi ne pouvait se rassasier de sa vue.

*

Mais voici que le roulement des tambours de Yu-yang ébranlent le sol. L'épouvante interrompt l'hymne des Robes-diaprées et des Vêtements-deplume. — Tout n'est que poussière et fumée dans la ville des Neuf-Cieux, à l'intérieur des passes. — La Cour, avec des milliers de chars et des myriades de cavaliers, s'enfuit vers le sud-ouest.

Les bijoux en plumes de martin-pêcheur tremblent sur les coiffures pendant les marches jusqu'à l'arrêt — A plus de cent lieues des portes du Palais. — Là, soudain, les Six Légions de la Garde s'insurgent. Nul ne peut les calmer. — Et dans un jardin, la belle aux sourcils de papillon meurt devant les cavaliers.

Les ornements de fleurs jonchent le sol et nul ne les ramasse : — Ailes de martins-pêcheurs, phoenix d'or, épingles de jade... — Le Seigneur notre Roi se voile le visage : il n'a pu la sauver. — Il va la regarder encore, et ses larmes sanglantes coulent comme tin fleuve.

La poussière jaune se dissipe lentement dans le vent qui siffle « Siou-sou ». — Les tentes pareilles à des nuages entassés se roulent et se déroulent, l'on arrive enfin au Portique-des-Épées. — Au pied du mont O-meï,

où peu d'hommes ont été, — Où les bannières n'ont plus d'éclat dans la lumière affaiblie du soleil.

*O vert profond de l'eau des fleuves au pays de Chou !
Bleu léger des montagnes ! — Mais dans l'âme du Maître sacré, le désespoir grandit d'aurore en aurore, de crépuscule en crépuscule. — De son palais passager, il contemple l'astre des nuits, et son cœur passionné, saigne ; — Le son des clochettes dans la pluie nocturne lui déchire les entrailles.*

*

La voûte du ciel tourne sans cesse, et les jours se succèdent. — Le voici de nouveau sur le chemin du Palais du Dragon. — En route ; il s'arrête, bouleversé, ne pouvant repartir ; — Au pied des collines de Ma-wé, dans la terre et dans la boue. — Il ne retrouve plus la statue de jade : la dernière demeure de la morte est vide.

Seigneur et ministres se regardent, leurs vêtements trempés d'angoisse. — Vers l'est, cependant, vers les portes de la capitale, l'on guide le retour des cavaliers. — Le voici revenu. Étangs et palais sont tous ainsi qu'au temps jadis. — Avec les jasmins du lac Traé-yé et les saules du palais de Wé-yang.

O jasmins, pareils à son visage ! Feuilles de saule semblables à ses sourcils ! — Devant eux, comment les larmes ne couleraient-elles pas ? — Au souffle printanier, pêchers et pruniers déclosent leurs fleurs au soleil. —

Puis, aux pluies de l'automne, vient le temps où voltigent les feuilles des wou-tong.

Alors, dans le Palais de l'Ouest, dans les jardins du Sud, foisonnent les herbes automnales. — Les feuilles tombées couvrent les degrés de marbre d'une rouille qui ne s'effacera plus. — Les musiciens, les « frères du Jardin-des-poiriers » ont maintenant des cheveux blancs. — Dans les appartements de la Reine, dans la Maison du Poivrier, eunuques et suivantes sont des vieillards.

Le soir, dans les palais, des lucioles voltigent, pareilles à de tristes pensées. — La lampe du Solitaire s'épuise et le sommeil ne lui vient plus. — Lentement, lentement, cloches et tambours divisent la nuit qui se prolonge — Pendant que, mélancoliques, étoiles et voie lactée essayent en vain d'éclairer le ciel.

Les oiseaux yuann et yang souffrent du froid sur les dalles, et la gelée blanche est lourde sur les fleurs. — Les robes nocturnes sont glacées pour celui qui n'a plus de compagne. — O tristesse, ! Il vit, alors qu'elle est morte : sa jeunesse l'a quitté, — Et l'âme aimée ne vient pas le visiter dans ses rêves.

*

Un tao-che, magicien du Linn-kong, savant dans l'art de la Capitale-des-Cygnés, — Pouvait envoyer sa forme immatérielle jusqu'à l'âme des défunts. — Prenant pitié du Seigneur-Roi, il détourne ses pensées — Et reçoit l'ordre de faire d'ardentes recherches.

Il s'élève dans le vide et vole avec le vent, ayant la rapidité de l'éclair. — Monte au ciel, entre sous terre et cherche de tous côtés. — Mais, soit en haut dans l'azur clair, en bas sous les Sources Jaunes, — En tous lieux, c'est le désert. Il ne l'aperçoit pas.

Soudainement il apprend que, dans les mers, il est un Mont des Immortels, — Un mont qui repose dans l'indistinct du Vide et du Néant. — Palais et tours y élèvent leurs merveilles au cœur de cinq nuages — Et là, paisibles, résident de nombreux Génies.

Parmi eux, est une fée que l'on nomme Traé-tchènn. — Par ses épaules de neige et son visage de fleurs, il la reconnaît sans erreur. — Au portique d'or, devant le pavillon de l'Ouest, il frappe au battant de jade. — Et fait transmettre, par un petit jade, le message de l'union.

Elle apprend qu'un envoyé lui est venu du Fils du Ciel — Et s'éveille en sursaut de ses rêves, derrière sort nonuple rideau. — Rassemblant ses vêtements et repoussant ses oreillers, — Elle écarte les rideaux de perles et les paravents d'argent.

Ses cheveux en nuages à demi défaits révèlent son récent sommeil, — Sans même redresser sa coiffure de fleurs, elle descend dans la salle. — La brise qui souffle soulève et agite ses écharpes de fée, — Comme si elle figurait encore la danse des Vêtements-diaprés et des Manteaux-de-plumes.

Son visage de jade est calme, en dépit des larmes qui l'inondent,— Pareil à la branche de fleurs d'amandiers qui ruisselle de la pluie printanière. — Contenant ses sentiments et retenant ses pleurs, elle remercie le Seigneur Roi. — Depuis qu'elle a quitté sa voix et son visage, tout est vide pour elle, et désert.

Depuis qu'elle n'a plus ses faveurs dans le Palais de Chao-yang, — Les jours et les mois sont longs dans le palais des Génies, à Prong-laé — Mais quand elle se penche pour regarder vers les demeures des hommes — Tchrang-ngann lui est cachée par le brouillard et la poussière.

Alors, elle prend d'anciens objets, en témoignage de sentiments profonds, — Une boîte incrustée, des épingles d'or, et les lui donne pour qu'il les emporte. — De l'épingle, elle retient une branche, et de la boîte, une moitié. — De l'épingle, elle brise l'or, et de la boîte, elle ouvre les incrustations.

Alors, elle lui fait dire d'être ferme de cœur comme l'or et les pierres précieuses — Et qu'ils se rencontreraient encore, soit au Ciel, soit parmi les hommes. — Au moment du départ, elle renouvelle encore ses messages d'amour. — Et parmi ces messages est le serment connu de leurs deux cœurs.

Le Septième jour de la Septième Lune, au Palais de la Vie-sans-fin, — Au milieu de la nuit, à l'heure où il n'y a personne et où l'on parle en secret, — Ils avaient juré

d'être, dans le Ciel, des oiseaux volant avec une paire d'ailes, — Et sur terre, de devenir les deux branches d'un même arbre.

Le Ciel se prolongera et la Terre durera longtemps, et pourtant le temps viendra de leur fin. — Mais nos regrets interminables dureront éternellement.

PO TSIU-Y

(772-846 ap. J.-C.)

@

RÉFÉRENCES POUR LES POÈMES

Par page

@

- [Des nuées printanières](#) — TOU FOU (Trang che ro-tsié ; ts. 9, p. 10).
- [J'ai fait fondre](#) — MING RWANG-TI (Trang che ; ts. 1, p. 10).
- [Pendant que, vers l'est](#) — MONG RAO-JANN (Trang che ; ts. b).
- [O coiffure exquise](#) — MING RWANG-TI (Tsre-Sio tsiuann-chou; ts.1,p. 22).
- [Assis loin des jardins](#) — TOU FOU (Trang che ro-tsié ; ts. 9, p. 10).
- [Vivre dans le siècle](#) — LI PO (Trang che ro-tsié ; ts. 1, p. 5).
- [Tongchada, Roi de Bokhara](#) — (Tchaé fou yuann kwé).
- [O Tchrang-ngann !](#) — LI PO (Trang che ; ts. 9, p. 33).
- [O Nuages !](#) — LI PO (Trang che ro-tsié ; ts. 5, p. 2).
- [Les eaux de la rivière Rwaé](#) — LI PO (Trang che ; ts. 6, p. 48).
- [La pure haleine du vent d'est](#) — LI PO (Trang che ro-tsié ; ts. 1, p. 5).
- [Au bord de l'allée moussue](#) — TOU FOU (Trang che ro-tsié ; ts. 12, p. 7).
- [Ce paysage si calme](#) — MING RWANG-TI (Trang che ; ts. 1, p. 9).
- [O Tour altièrè !](#) — TCHRENN TSRANN (Trang che ro-tsié, ts. 2, p. 5).
- [Comme il est doux](#) — TOU FOU (Trang che ro-tsié ; ts. 6, p. 14).
- [Dans la ville](#) — LI PO (Trang che ro-tsié ; ts. 3, p. 9).
- [La pivoine la plus altièrè](#) — WANG TCHRANG-LING (Trang che ro-tsié ; ts. 5, p. 6).
- [Le vent se hâte](#) — TOU FOU (Trang che ro-tsié ; ts. 10, p. 4).
- [Assis, toujours seul](#) — WANG WÉ (Trang che ro-tsié ; ts. 8, p. 4).
- [Le fonctionnaire aux rubans](#) — LI PO (Trang che ; ts. 12, p. 6).
- [O Rwo Tche-tchang !](#) — TOU FOU (Trang che ; ts. 8, p. 3).
- [En franchissant le seuil](#) — LI PO (Trang che ; ts. 6, p. 10).
- [Tu nous quittes](#) — MING RWANG-TI (Trang che ; ts. 1, p. 10).
- [Devant mon lit](#) — LI PO (Trang che ro-tsié ; ts. 4, p. 4).
- [O chants élégants](#) — TCHRENN TSRANN (Trang che ro-tsié ; ts. 9, p. 7).
- [Sur terre, il est des lieux](#) — MING RWANG-TI (Trang che ; ts. 1, p. 4).
- [Tes manches de gaze](#) — YANG KWÉ-FEI (Trang che ; ts. 1, p. 20).

La Passion de Yang Kwé-Feï

- [*La plus belle a chanté*](#) — TOU FOU (Trang che ; ts. 8, p. 34).
[*Sur les arbres en fleurs*](#) — LI PO (Trang che ; ts. 6, p. 37).
[*Heureux ceux qui sont nés*](#) — LI PO (Trang che ; ts. 6, p. 31).
[*Les arcs et les flèches*](#) — MING RWANG-TI (Trang che ; ts. 1, p. 8).
[*O Nuits d'hiver !*](#) — LI PO (Trang che ; ts. 6, p. 32).
[*Mes deux sourcils*](#) — MEI FEI (Trang che ; ts. 1, p. 20).
[*O Forme plus éblouissante*](#) — MING RWANG-TI (Trang che ; ts. 1, p. 13).
[*A l'ouest de la Voie Lactée*](#) — TOU FOU (Trang che ; ts. 8, p. 27).
[*Il est des heures*](#) — LI PO (Trang che ; ts. 6, p. 47).
[*Un pétale de fleur*](#) — TOU FOU (Trang che ro-tsié ; ts. 9, p. 8).
[*Faite de bois sculpté*](#) — MING RWANG-TI (Trang che ; ts. 1, p. 13).
[*Par cet automne transparent*](#) — TOU FOU (Trang che ro-tsié ; ts. 9, p. 2).
[*C'était aux Tombeaux-d'or*](#) — LI PO (Trang che ; ts. 6, p. 43).
[*La Suprême élégance*](#) — LI PO (Trang che ; ts. 6, p. 27).
[*Cloches et tambours*](#) — MING RWANG-TI (Trang che ; ts. 1, p. 1).
[*Une sombre tempête*](#) — LI PO (Trang che ; ts. 6, p. 29).
[*Arrêtée sur les sables*](#) — TOU FOU (Trang che ro-tsié ; ts. 7,1).1'5).
[*O montagnes ! Vallées !*](#) — TOU FOU (Trang che ; ts. 8, p. 24).
[*Mes pensées se tournent vers toi*](#) — MING RWANG-TI (Trang che ; ts. 1, p. 13).
[*Depuis les frontières du nord*](#) — YANG TSIONG (Trang che ; ts. 3, p. 15).
[*Qui redira*](#) — LI PO (Trang che ro-tsié ; ts. 5, p. 3).
[*Au temps de l'Empereur Suprême*](#) — WÉ YNG-WOU (Trang che ; ts.7, p.33).
[*Nous voici à l'époque*](#) — MING RWANG-TI (Trang che ; ts. 1, p. 10).
[*Tchrang-Rènn Ko*](#) — PO TSIU-Y (Trang che ; ts. 29, p. 7).

@

Par auteur

(Les liens des auteurs renvoient au site afpc, Poésies de l'époque des Thang).

@

LI PO : [*Vivre dans le siècle*](#) — [*O Tchrang-ngann !*](#) — [*O Nuages !*](#) — [*Les eaux de la rivière Rwaé*](#) — [*La pure haleine du vent d'est*](#) — [*Dans la ville*](#) — [*Le fonctionnaire aux rubans*](#) — [*En franchissant le seuil*](#) — [*Devant mon lit*](#) — [*Sur les arbres en fleurs*](#) — [*Heureux ceux qui sont nés*](#) — [*O Nuits d'hiver*](#) — [*Il est des heures*](#) — [*C'était aux Tombeaux-d'or*](#) — [*La Suprême élégance*](#) — [*Une sombre tempête*](#) — [*Qui redira*](#)

MEI FEI : [*Mes deux sourcils*](#)

MING RWANG-TI (Ming-hoang-ti, Hiuan tsong) : [*J'ai fait fondre*](#) — [*O coiffure exquise*](#) — [*Au bord de l'allée moussue*](#) — [*Ce paysage si calme*](#) — [*Tu nous quittes*](#) — [*Sur terre, il est des lieux*](#) — [*Les arcs et les flèches*](#) — [*O Forme plus éblouissante*](#) — [*Faite de bois sculpté*](#) — [*Mes pensées se tournent vers toi*](#) — [*Nous voici à l'époque*](#)

MONG RAO-JANN : [*Pendant que, vers l'est*](#)

PO TSIU-Y : [*Tchrang-Rènn Ko*](#) — [*O chants élégants*](#)

TCHRENN TSRANN : [*O Tour altièrè !*](#)

TOU FOU : [*Des nuées printanières*](#) — [*Assis loin des jardins*](#) — [*Comme il est doux*](#) — [*Le vent se hâte*](#) — [*O Rwo Tche-tchang !*](#) — [*La plus belle a chanté*](#) — [*A l'ouest de la Voie Lactée*](#) — [*Un pétale de fleur*](#) — [*Par cet automne transparent*](#) — [*Arrêtée sur les sables*](#) — — [*Cloches et tambours*](#) — [*O montagnes ! Vallées !*](#) —

YANG KWÉ-FEI : [*Tes manches de gaze*](#)

YANG TSIONG : [*Depuis les frontières du nord*](#)

WANG WÉ : [*Assis, toujours seul*](#)

WANG TCHRANG-LING : [*La pivoine la plus altièrè*](#)

WÉ YNG-WOU : [*Au temps de l'Empereur Suprême*](#)

@